

Jean-Michel Guyot

Mnémosyne

*RAL,M*

*Revue d'art et de littérature. musique*

[www.ral-m.com](http://www.ral-m.com)

©2012 jean-michel guyot

## Avertissement

### Une pyramide

Il faut se figurer une pyramide renversée et translucide dont la base en l'air ne cesse de gagner du terrain.

Terrain pris sur le ciel dont il ne cache et gêne nullement la vue, terrain qui n'apparaît que mieux à mesure que le regard arpente les possibles amoncelés, en allant de la base altière au sommet pointu fiché dans la terre féconde.

Les quatre versants de la pyramide sont également abrupts. Varappes du sens pris de vertige.

Difficile, sur cette surface lisse comme un miroir de granit, de trouver des aspérités auxquelles se raccrocher, le mieux étant d'oser visiter la pyramide de l'intérieur en se laissant aller dans les dédales de son questionnement.

Le ciel, alors, dans sa laitance bleutée, devient ce tain teinté d'inconnu qu'il aurait toujours dû rester, avant que des dieux - ces grands encombrants d'un autre temps que nul éboueur du ciel n'est jamais tout à fait parvenu à faire disparaître - ne s'y agitent sous le regard complice d'humains médusés : un miroir sans fond dans lequel puiser les énigmes à foison, alors qu'il fallait n'y voir que la fertilité abyssale du vide.

Nul arrière-monde ni aucun relent de spiritualité grenouillesque ne vient jamais troubler le calme lapidaire de ce ciel amoureux de la terre *bleue comme une orange*.

Pyramide hilare qui ne cesse de vaciller, tant sa base est solide.

Un versant exposé plein Sud pourrait être constitué de proses poétiques, si l'on tient absolument à nommer ce qui s'y cherche.

Plein Nord, voici encore des essais portant sur des sujets très variés.

Regardant vers l'Est, des récits ou des nouvelles.

Et à l'Ouest, eh bien, rien de nouveau. L'espace y est laissé vide a priori. Il ne se remplit que d'ébauches, une débauche d'ébauches qui prennent parfois la forme de ce qui ressemble à un journal.

Dans ce sommaire, on ne donnera à voir que le Nord et l'Est, nos deux points cardinaux favoris dans cette économie jubilatoire de l'espace qui s'écrit.

## Préambule

Les textes qu'on va lire sont de nature indéfinie : poèmes en prose, essais, nouvelles, récits ?

Au fond, peu importe ! Mais ils répondent tous à l'urgence de dire et au désir de m'adresser d'abord à quelques êtres chers, vivants ou disparus, puis à tous et à toutes, à l'urgence aussi, en une double postulation, d'analyser impitoyablement *la matière humaine* qui les compose et que j'appelle *être en commun* à la suite de Jean-Luc Nancy, tout en faisant la part belle à *la décision poétique* qui s'affirme au gré des circonstances devenues proches-lointaines par la mise en perspective qu'opère l'écriture qui s'abandonne, confiante, à la faveur du mot juste et au vertige devant un horizon tournoyant qui hésite toujours entre crépuscule et aurore.

L'aurore est ma seule demeure.

Le crépuscule des idoles me va bien.

J'ai toujours préféré le marteau à la faucille : je ne glane pas, je ne moissonne pas ce qui se donnerait comme élaboré dans le secret de la nature livrée au travail des hommes, tel le suc dans le fruit ou telle la graine dans le blé, non, il s'agit avant tout de marteler l'indicible en orfèvre consommé, afin d'en tirer matière poétique, matière qu'alors, alors seulement, il m'est loisible de retravailler à ma guise.

Le marteau du verbe frappe sans merci l'enclume du réel qui me livre ses fragments de réalité facettés.

Les fragments entre marteau et enclume appellent la décision de frapper juste et fort, afin de rendre justice à tous les angles d'attaque possibles et imaginables qu'ils m'inspirent.

Le travail de la forme est essentiel.

Avant de prendre forme, un texte, dans mon atelier imaginaire que je trimalle partout avec moi, c'est d'abord une ambiance, c'est le plus souvent une émotion teintée de mots qui résonnent et raisonnent dans le même temps.

Faveur du rythme : écrire, c'est d'abord s'abandonner à un souffle moqueur dont la puissance incoercible menace de refluer et de nous laisser là sans voix, sans souffle et sans ressource, et

puis le reprendre à mon compte, l'épouser pour le porter à son maximum de puissance par la grâce du rythme qu'imposent les mots qui se proposent à moi dans la faveur des jours.

Dans ce processus, je ne suis ni un fétu de paille balayé par le vent de l'inspiration ni un apprenti-sorcier qui convoque des ombres.

Au cœur de tous mes textes, c'est un cœur qui bat, le mien, le tien, le vôtre. Car enfin, j'emprunte tous mes mots à la tribu. Je ne traque pas le mot rare qui laisse le lecteur perplexe ou le remplit d'admiration.

La parole poétique a sa part là aussi, comme antidote au doute de soi et au dégoût de vivre.

L'action commence par l'écriture qui réfléchit sur le sens de l'action : c'est ainsi que l'écriture qui s'observe écrire à travers l'auteur dégage un horizon de sens toujours provisoire et décisoire, mais utile, en fin de compte, à cette part de nous-mêmes inutile, mais essentielle qu'il *nous* faut peut-être appeler amour.

C'est un gain d'autorité qui est recherchée, clairement, en faveur de l'amitié, l'amitié en marche.

La vertu de cet ensemble de textes ouvrant sur *l'altérité d'autres auteurs*, parfois clairement identifiés, s'il en a une, serait de dégager un espace dévolu à l'amitié : amitié pour la pensée toujours veuve de signes, à l'amitié entre des hommes et des femmes qui ignorent qu'ils sont amis, à l'amitié pour l'amitié enfin, en des temps qui ont, semble-t-il, perdu jusqu'au désir d'aller au-devant du sens que peut prendre pour nous, ici et maintenant, le mot aimer.

L'auteur, ainsi, serait heureux, si on lui reconnaissait le mérite d'avoir su concilier une pratique de l'écriture sans animosité qui réconcilie *animus* et *anima*.

## Introduction générale

### I

Qu'il y ait œuvre, il n'appartient qu'aux autres de *le* dire, tandis qu'il revient à l'auteur de *la* dire, l'auteur étant toujours en avant de lui-même tant qu'il travaille, soutient cet effort vers l'œuvre qui le soutient, et qui ne dépend pas que de lui, le bruit du monde étant son horizon, jusqu'à la perte du sens parfois, jusqu'à l'interruption, jusqu'au silence.

Que l'œuvre devienne un monde rival du réel, c'est-à-dire capable de déceler en lui des possibles inaccomplis, voilà qui importe avant tout, à ce qu'il semble.

Kant considère que « le réel étant toujours le réel d'un possible » (Martin Heidegger, *Kant et le problème de la métaphysique*), celui-ci « renvoie en dernière instance à quelque chose de nécessaire ».

Mais est-ce le réel pur et simple qui est nécessaire ou bien le fait qu'en lui s'abritent des possibles ? Kant interdit cette question disjonctive, décrétant indissoluble réel et possible qu'il place, ce faisant, sous le signe de la nécessité, ce en quoi, paradoxalement, il n'a pas tort, si l'on songe une seconde qu'il ne s'agit pas, pour qui œuvre, de jouer sur la nécessité du possible, mais bel et bien de mettre en jeu voire en cause la possibilité de la nécessité comme unique et ultime horizon humain.

L'œuvre, ainsi, est un espace de questions ouvertes qui ne sont pas des hypothèses, mais des thèses qui s'avancent résolument dans l'espace de l'incertain ouvert à tous mots, espace décisoire aussi, que l'auteur expie phrase après phrase, lui qui tue dans l'œuf tant et tant de possibilités à peine entrevues, en donnant sa chance à ce qui vient. Toute l'ambiguïté de sa démarche tient dans l'ambiguïté de cette dernière phrase.

Il faut choisir, et d'abord rendre justice au ton qui s'impose d'emblée et qui commande l'ensemble en train de se construire, sorte de fil d'Ariane qui progresse dans le labyrinthe qui s'invente à mesure.

Hannah Arendt pose cette question essentielle à Heidegger : « Si c'est la réalité de quelque chose de possible qui est constitutive du réel, comment peut-elle dès lors renvoyer à

quelque chose de nécessaire ? Si nous pensons le réel - l'incontournable, l'indéniable - comme quelque chose de nécessaire, n'est-ce pas faute de voir une autre possibilité de nous « réconcilier » avec lui ? »

Heidegger précise dans sa réponse que le passage pointé par Arendt décrit la façon de pensée proprement métaphysique de Kant.

Le réel - l'incontournable, l'indéniable, selon les propres termes d'Arendt - pensé comme nécessaire, fût-ce comme réel d'un possible inhérent au réel, mais encore inaperçu par la pensée, voilà ce à quoi toute œuvre s'en prend pour en débattre et s'y débattre, sans espoir d'en sortir.

Ceci en apparence, en apparence seulement, car est en jeu, au sein de toute œuvre aux prises avec le réel et en prise sur lui, un débat plus vaste encore.

C'est bien de nécessité qu'il s'agit, quand on écrit contre, tout contre le réel.

Il ne s'agit pas de dégager « techniquement » du réel des possibles, comme l'on extrait de l'or d'une mine - c'est là le travail proprement politique de notre époque qui se débat dans les catégories métaphysiques - mais bien plutôt d'apercevoir au moins que nécessité ne fait pas loi dans l'ordre humain, sauf à précisément corroborer l'effet de réel induit par les hiérarchies en place, en les vivant et en les voyant comme nécessités vitales, impérieuses et impératives, sous peine de mort sociale, de déchéance voire pire.

L'œuvre propose une réconciliation avec le réel qui n'est pas un acquiescement quiet et béat, mais la recherche passionnée d'un au-delà de la nécessité.

Il s'agit de « nous réconcilier » avec le réel (Arendt), de l'accepter comme « l'incontournable, l'indéniable », soit ce qui s'offre à être là comme notre réalité historique et quotidienne, sans faire de cette recherche de réconciliation une absolue nécessité, mais un jeu de la pensée et de la sensibilité qui porte l'attention au-delà du *possible-nécessaire* vers un rapport à la réalité qui suspend à la fois le fatalisme moutonnier et le volontarisme révolutionnaire, les renvoyant dos à dos à leur symétrique perversité.

Pensée en réserve de pensée qui est proprement celle du retour à des sources qui ont été perdues, comme si se mettre d'accord sur les termes qui donnent à penser le réel était la tâche primordiale de l'œuvre en acte.

Ceci n'est pas anodin après Auschwitz, et Arendt le dit à demi-mot.

Ce « comme si », très kantien dans l'esprit, voilà bien le mot-clé de toute littérature, un sésame qui monte en graine, n'ouvre que sur la question qu'il pose en refluant sur sa possibilité, comme si l'espace ainsi dégagé ne trouvait à s'abriter que dans la prudence

d'un langage hardi, brusque, violent même, mais foncièrement respectueux de ce qui est, le laissant advenir à la parole, le laissant, par là-même, s'exposer à sa propre contradiction, à sa remise en cause *sui generis*, comme si, encore une fois, ce qui est à dire, était en réserve depuis des millénaires et attendait son heure, là, dans le calme obscur de la grotte, la sylve patiente et féconde, le chemin de campagne au bord duquel résonne le cri des oiseaux, ces habitants du ciel.

## II

C'est à se demander si toute écriture n'est pas fragmentaire, en ce qu'elle taille dans des blocs de sens qu'elle arrache à la réalité prise comme un tout puissant, injonctif, parfois oppressant.

En d'autres termes, les circonstances règnent en maître incontesté, tant que nous ne nous attelons pas à la tâche de tailler dans le roc du réel des pièces plus ou moins vastes dont nous arpentons ensuite les dédales, comme si l'opération d'écriture dégageait devant soi un espace intérieur, un abri, fût-il cauchemardesque, pour accueillir puis recueillir ce qu'il y a à dire sur le rapport que nous entretenons avec cet espace.

Espace qui s'impose comme allant de soi, mais arbitraire aussi, aléatoire, propre à une vie, à une époque aussi, tout cela à la fois.

Considéré de l'extérieur, le bloc dégagé appelle le marteau ou le ciseau, mais c'est à l'intérieur du bloc que nous travaillons à la résolution de l'énigme qui s'énonce, comme si le dedans et le dehors ne faisaient qu'un dans l'élan soutenu qui nous pousse à travailler sans cesse la matière donnée par nos rêves, de menus incidents, de grands drames personnels ou non.

Elle est persistante, cette impression d'habiter un site que personne d'autre que nous n'aperçoit, tant que nous n'en avons pas donné une idée par le recours aux images.

Une fois l'œuvre achevée, l'auteur, qui en est le propriétaire légal, ne l'habite plus que de l'extérieur : il a, par son projet-même, invité autrui - quiconque se sent l'envie, le besoin d'affronter cette part encore inconnue de lui-même qu'il s'attend à trouver chez cet autre qu'est l'auteur - à venir goûter les fruits de son travail.

A table d'hôte, le lecteur s'installe dans cette auberge espagnole, et libre à lui d'y aller et venir au gré de ses envies. C'est cet apport contigu, propre au lecteur et à l'auteur, qui fait tout le sel des œuvres. L'auteur fournit la ferme assise du propos : la demeure, et le lecteur apporte son regard, *la saveur de son regard*. Etrange cuisine, il faut bien l'avouer !



L'image, en elle-même, toute extérieure à la chose considérée, nous transporte d'emblée dans l'ailleurs propre au problème rencontré, comme s'il fallait commencer par déplacer le point de vue pour mieux voir, et, dans ce détour, s'acheminer réellement vers une solution esthétique.

« Comme c'est étrange que nous devions voir afin de percevoir ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de voir. Qu'est-ce au juste que l'expérience et son visage de Janus ? » Hannah Arendt, lettre à Martin Heidegger, New York, le 20 mars 1971.

La pensée objectivante, toute occupée à la définition rigoureuse de son objet n'est pas en jeu ici, dans ce travail qui oscille entre noème et poème, oscillation qui s'impose à moi depuis que j'écris en ne sachant jamais quelle tournure prendra un texte, véritable tête chercheuse d'inconnu qui se fraye un chemin dans le convenu et le conventionnel, l'habituel et le banal.

Si le dire est le propre de la pensée qui se réfléchit, alors toute écriture qui s'adresse explicitement ou implicitement à autrui pose le problème de la transmission de ce dire par la parole écrite, parole ample et souveraine, pauvre aussi et bien modeste malgré sa chatoyance.

Ainsi, au sein d'un dire déjà une parole, ce qui ne laisse pas d'interroger, car enfin, avec la communication se présente aussitôt la question de l'intelligibilité : « Parler est un dire... de ce que l'écoute se laisse dire. »

Cette phrase de Heidegger, citée dans la même lettre d'Arendt, quelques lignes plus haut, semble être la meilleure définition - la définition a minima - de ce qu'il est convenu d'appeler l'inspiration.

L'inspiration pose la question du tiers inclus qui semble s'exclure du dialogue invisible qu'est tout colloque pour mieux être perçu. C'est peut-être *l'objet a* de Lacan, l'obscur objet du désir qui, par son obscurité-même, force le respect qui lui est dû, respect qui se traduit pour nous par la volonté affirmée mais tendre d'y voir un peu clair.

Dans ce clair-obscur, toutes les catégories reçues vacillent, et cette expérience du désir soutenu par la parole écrite entretient une affinité secrète et troublante avec l'expérience érotique qui fait *vaciller le genre*, non que le masculin et le féminin soit neutralisés - bien au contraire, les voilà portés à incandescence dans l'exposition éhontée de leur mutuelle indécence - mais l'objet se dérobe, telle une femme lascive qui soulève sa robe pour aussitôt la rabattre sur ses cuisses, mais à la fin, elle le sait, le désire, et désire que l'homme qu'elle convoite le désire avec elle : elle sera mise à nue et mise à mal dans le branle du plaisir.

Dans ce vertige, quelque chose cherche à se dire au moment-même où les mots manquent à l'appel.

Il appartient alors à l'écriture rétrospective d'arpenter l'approche sourde du plaisir pour tenter de saisir le moment où le secret qui se dévoile bascule dans l'énigme amoureuse d'elle-même dans le peau à peau des amants.

Approche caressante à tous égards, et qui aimerait donner la sensation d'une caresse vertigineuse.

La blancheur immaculée, soudain traversée par un trait noir fuyant, comme un loup dans la neige.

Etre alors cette hermine blanche pour mieux surprendre l'animal en sa noirceur vagabonde, et aussi, dans le même temps, être surpris par lui, par elle, mobiles-immobiles tous trois dans l'écrin de neige.

Voilà ce que ces textes aimeraient donner à sentir et à ressentir, en un va et vient de sensations, d'émotions et de réflexions, ces trois temps du vertige d'exister dans le miroir des mots qui parlent au miroir du monde.

## Clairières

Les textes qu'on va lire, dans cette première section, proposent de bander l'arc de l'avenir en tirant sur la corde du passé : j'y développe *une archéologie du savoir intime*, ce faisant, je dégage des *possibles enfouis à même la peau*, possibles que j'invente au fur et à mesure des heurts de la vie dont je fais une matière à images qui donne à penser.

Les textes qui suivent sont autant de rebonds, tous inattendus, mais jamais fermés dans leur conclusion.

Ce sont des prismes par où passe, s'exerce et s'éprouve un vécu, suspendu entre passé et avenir, revécu dans un présent d'écriture qui n'hésite jamais sur le sens, c'est-à-dire la direction à donner à ce qui me vient parfois de très loin.

L'avenir a bel et bien une intensité voisine de zéro, sauf si, saufs de tous regrets et de remords, nous considérons ce qui nous arrive comme étant l'allégie à découvrir au cœur de la forêt millénaire : l'événement en soi écrase ou exalte, laisse indifférent ou nous lance un défi, peu importe, à vrai dire, car seules comptent *la déliaison*, puis l'absence de liens dont l'événement ouvre l'espace encore à bâtir.

Les liens nouveaux viendront bien assez tôt.

D'abord, relâcher les liens, les suspendre au-dessus du vide d'une vie pour mesurer dans toute sa force l'élan qu'il nous reste à prendre pour faire le pas au-delà.

Il n'est pas de pont de fortune en cette matière, fût-il de planches et de lianes tressées.

Espace à bâtir au sens heideggérien du terme, non à construire, sauf dans l'économie générale de ce sommaire qui ne sera pas une somme, mais une approche lente et raisonnée de ce qui, menaçant de paralyser la pensée, et l'action tout autant, offre, à qui veut la saisir, la chance unique, mais répétée, de s'extraire pour prendre un essor renouvelé.

Car enfin, il s'agit bel et bien de s'en sortir par le haut, tout en gardant sur soi la mémoire de blessures qui furent vives.

On ne rampe pas bien dans la boue des faits, on s'y crotte, on s'y collète avec un grand

nombre de choses et d'êtres dont le réel n'a pas fait l'économie, tout cela, oui, mais pour de cette boue faire un or nouveau, en la prenant à pleine main, cette boue.

Avant d'arriver à l'atelier, il faut en passer par cette bouillie de ronces que constituent pêle-mêle la tentation du renoncement et la stérilité de la lassitude.

Dans cette saillie d'entraves abondent autant les épines purulentes qui déchirent pour rappeler des souvenirs meurtriers que les baies noires qui s'offrent à faire oublier cette tentation de l'avenir qui gîte, forclos, dans tout événement replié sur lui-même.

Mais quoi de plus pesant que le métal jaune, dira-t-on. C'est que, dans cette opération de transmutation, l'or du sens recherché, puis trouvé se vaporise, en vient à se confondre avec le rayonnement d'un ciel nouveau, lavé des vieilles lunes.

Le corps, alors, se fait entendre : écriture du désir, à n'en pas douter, qui transite qui la transcrit.

Nulle trace de découragement dans ces textes qui ne sont pas tous lumineux, tant s'en faut. Aucune révélation, aucune vérité à clamer sur les toits n'en ressort, car l'espoir qui est à l'œuvre dans ces textes n'a pas maille à partir avec quelque espérance de nature politique.

*Le* politique ne borne pas ces textes, encore moins ce qu'il est convenu d'appeler *la* politique, ce dialogue de sourds où chacun avance, avec plus ou moins de conviction et plus ou moins d'habileté rhétorique, des opinions que n'informe que l'impensé d'une philosophie de l'homme prise dans des catégories métaphysiques dont l'action se fait constamment sentir, tout en restant ignorées du grand nombre.

D'ailleurs, c'est le nombre qui est roi en politique, et penser, non seulement réfléchir, implique solitude et détachement, rejet de tout a priori, suspension du jugement et une patiente déconstruction, tout cela, il faut le souligner vigoureusement, toujours dans l'horizon prégnant mais nullement oppressant de l'être en commun qui en passe par l'écriture.

Se dégage ainsi ce qu'on pourrait appeler une histoire de l'être en commun nécessairement singulière.

Une sagesse dispose lentement ses marques et ses repères, ligne après ligne, texte après texte, dans l'approche du prétexte qu'est tout événement jugé d'importance, retravaillé qu'il est dans l'espace *serein-crispé* d'une pensée en éveil qui se veut à l'écoute du sens à donner.

Le don du sens est à double sens : on s'adonne à la passion du sens qui se donne à nous. Et, dans cette aventure, les sens ne sont jamais loin.

Cela ne fait pas révélation pour autant. Un salut n'est pas recherché via le puissant viatique de la littérature ou de la philosophie, mais une ouverture appelée ici allégie, clairière dont on écoute tous les murmures et dont on capte, sans jamais les capturer, toutes les nuances de lumière.

C'est ainsi que certains textes auront une allure printanière, tandis que d'autres donneront l'impression d'être dans l'automne de la pensée, mais ce sont aussi les extrêmes qui sont recherchés : l'enfer de l'hiver glacé toujours prêt à muter en fournaise en plein cœur de l'été.

# Essais

## Pas à pas

*« Oui, c'est peut-être ça l'écriture : l'archéologie d'un possible qui rende moins irrépressible l'angoisse en lui laissant sa part féconde. »*

### Jean-Pierre Spilmont

L'archéologie d'un possible, soit la recherche d'un possible enfoui, mort, disparu, jamais réalisé, et découvert comme tel : est-ce à dire que, « de son vivant », le possible portait déjà sa mort en lui ? En tant que possible, un être est inexistant, mais promis à l'existence. Par quelle puissance ? Par l'être qui rend possible la réalisation du possible, son actualisation dans le temps de l'effectuation qui est action et réflexion en synergie.

Ainsi, si l'on suit Spilmont, il faut être cette puissance qui actualise le possible en le rendant possible. La puissance est la possibilité extrinsèque du possible. La mort du possible, c'est-à-dire sa mise à l'écart, est le fait de la puissance qui, par sa négligence ou par une rude décision, tue le possible dans l'œuf.

Le possible et la puissance sont interdépendants. Une puissance qui néglige les possibles n'exerce plus sa puissance, elle s'étiolle faute de discernement, de courage, d'esprit de décision. Dans le même temps, la puissance étant souveraineté, soudaine netteté du souhaitable dans le corps désirant qui écrit, celle-ci peut se permettre de négliger, à condition que la lâcheté n'inspire pas ce mouvement de refus.

Le manque de discernement dessine les limites de la puissance. La puissance est proportionnelle aux possibles qu'elle est capable de discerner.

L'archéologie d'un savoir des tréfonds serait cette archéologie d'un possible. Le possible lumineux, l'évidence de son rayonnement : les deux temps conjoints qui décident d'un destin d'écriture en passe de revenir sur ses pas constamment, mais qui, contraint d'avancer pour pouvoir continuer à se retourner pour regarder en arrière, se ferme au possible en s'y ouvrant.

Pas à pas, le pas dessine le passage à la limite, en d'autres termes : affirmer passe par la négation du passé proche dans l'espoir d'approcher enfin le présent qui fuit devant nous. La limite, aussitôt franchie, se reconstitue.

Etrange archéologie qui donne sur l'avenir. L'angoisse est là. Féconde ? Oui, si l'angoisse est la peur de rater une occasion, de passer à côté d'une chance unique reconnue comme telle.

Ainsi, écrire est une décision qui engage la vie entière, car enfin c'est le corps désirant qui écrit sous la pression d'une puissance qui est sienne, d'une puissance qui le transite, mais n'existe qu'en se communiquant, c'est-à-dire en s'actualisant dans la réalisation d'un possible désiré, aimé, choyé.

## Le désœuvrement

Ecrire dessine les contours d'abord flous d'une impuissance de plus en plus puissante, contours qui, à mesure qu'elle s'empare de qui exerce la puissance en première personne - l'auteur peu à peu frappé d'impuissance - deviennent nets, tranchants, hérissés de sourires amers et de regards bas, car enfin l'œuvre de qui œuvre le regarde de prime abord droit dans les yeux, avant de les fermer sur l'impuissant qu'il devient peu à peu par son impropre faute.

Le transfert de souveraineté est complet à la mort de l'auteur. Celle-ci peut intervenir du vivant même de l'auteur.

L'œuvre vampirise son auteur. L'auteur tire certes prestige et puissance de l'exercice littéraire qui lui vaut sympathie et antipathie, exercice qui va jusqu'à susciter un intérêt passionné tant pour sa personne que pour son œuvre.

Complice de son œuvre, l'auteur devenu impuissant face à son œuvre devenue autonome, n'a qu'une ressource : laisser aller le mouvement jusqu'au complet effacement de sa personne. C'est ce mouvement d'effacement de l'auteur par l'œuvre et le désir de lucidité qui anime l'auteur qu'il convient de décrire.

Tant qu'il tourne des phrases, rien n'est perdu, une marge de manœuvre subsiste, mais elle tend toujours plus à rétrécir l'abondance des possibles, c'est-à-dire la formulation jubilatoire d'un impossible atteint à travers l'épuisement des possibles.

Ce mouvement de raréfaction des possibles, inhérent à l'œuvre, est heureusement contrebalancé par la réalité polymorphe qui relance sans cesse la curiosité de l'auteur. C'est ainsi qu'un auteur irlandais, ayant longtemps vécu en Hollande et passionné de cricket, est récemment devenu la coqueluche des lecteurs et de la critique littéraire américaine, parce qu'il a su raconter un New York inédit, celui de l'après 11 septembre 2001 et celui des nouveaux immigrants pakistanais et indiens férus de cricket comme lui.

A qui est guetté par l'impuissance, quelle qu'elle soit, il reste la lucidité acide de qui ne se raconte pas d'histoires, mais regarde sa triste réalité en face. Il convient avant tout de ne pas être sa propre dupe. Celle-ci, sous la forme d'une œuvre puissante, donne le change quelque temps, le temps que se déroule l'œuvre.



Du vivant de l'auteur, tout va bien, tout va mal, tout va droit de travers. A sa mort, le dualisme éclate, la double postulation, génératrice de tensions fécondes tombe dans l'oubli que dresse le barrage de mémoire érigé à la hâte par les survivants dans la patience journalière des souvenirs relatés, des hommages publiques et des œuvres critiques. A la panique suscitée par la disparition du « grand homme », on répond par la recherche et l'approfondissement d'une pensée désormais morte.

Une image se constitue, statufiante, qui défie la mort.

En cela, l'écriture serait toujours testamentaire, comme le suggère Blanchot. Les dernières volontés de l'auteur sont toujours trahies. Elles ne peuvent exister que trahies. Brod n'a pas brûlé les manuscrits de Kafka, qui le lui avait demandé expressément.

Laisser des traces de son passage ne laisse pas indemne : une mémoire involontaire se dépose dans les souvenirs que conservent tous ceux qui ont cerné l'auteur de son vivant.

Quand vous écrivez, l'impuissance s'empare de vous au point de vous laisser désemparé, avant de vous enlever définitivement le goût d'écrire. Un sursaut, un soubresaut plutôt, consiste à décrire l'impuissance qui vous gagne : on dégage les tenants et les aboutissants d'une impuissance grandissante qui s'empare de vous. Les récits d'agonie sont peut-être les plus beaux. Quand ce parti pris esthétique fait défaut, alors l'aventure tourne court. Alors, alors seulement l'impuissance est totale et... définitive.

S'impose peu à peu le refus de faire le beau, autant dire le refus de faire du beau avec du laid et du sordide, le refus, en d'autres termes, de distraire autrui en l'enseignant - prodesse et delectare - pour lui éviter les pièges dans lesquels et par lesquels nous étions tombés, animés que nous fûmes initialement par le désir de lui épargner les affres par lesquels nous sommes nous-mêmes passés.

Le temps hésite alors entre un passé révolu, dépassé et un passé qui ne passe qu'en s'écrivant, suspendant la facile contradiction du passé et du présent, ainsi que l'atteste la phrase qui précède.

Le refus d'écrire produit un silence assourdissant. Ecrire, dans sa dimension éthique, exige une ascèse que l'œuvre tend à réduire à néant à mesure qu'elle se détache de son auteur qui, par dépit amoureux, se détache d'elle.

Il y a fort à parier que c'est la proximité et l'amour d'autrui qui seuls permet de contrecarrer cette divergence réciproque de l'œuvre et de son auteur, au moment où l'auteur se voit devenir jour après jour le jouet de son oeuvre.

Le confort de création dont jouissent certains chanceux leur permet d'œuvrer longtemps

sous le regard bienveillant et vigilant d'une personne, une femme le plus souvent. A qui ne jouit pas d'un tel confort de création, il est plus difficile d'œuvrer longuement et longtemps, sans être tenté de se taire prématurément, car la pression éthique fait défaut.

Les autres s'étaient habitués à nous voir écrire à n'en plus finir, et voilà que « la fontaine narrative » a tari. Que s'est-il passé ? Les questions abondent, affluent, mais il n'y a plus personne pour y répondre. La question n'intéresse plus celui ou celle qui a pris le parti du silence. On glosa longtemps sur le silence de Rimbaud.

Le silence est la dernière politesse de l'auteur pour ne pas tomber dans l'excès des accusations, par nature vaines. C'est que la justice est un vain mot. Seule la puissance est fondatrice, et la puissance n'appartient qu'à l'œuvre, pas à son auteur.

Mais la parole singulière est publique.

L'auteur ne ressent jamais mieux l'impuissance qui lui est consubstantielle que lorsqu'il est attaqué. Attaqué, diffamé, il rend coup pour coup. Il se défend en justice, il contre-attaque. Il s'explique dans des interviews, il s'expose dans des émissions télé, il prend la parole dans les médias.

Il parle pour que la parole de son œuvre soit mieux comprise. Il ne peut tolérer d'être réduit au silence par la puissance publique, une fatwa ou quelque censure d'état. C'est en cela qu'il défend son œuvre, au moment même où il est tenté par un mouvement de sincérité irrépressible de dire et de redire à qui veut l'entendre que son œuvre est tout et lui ce presque rien qui tend à s'effacer, mais que, paradoxalement, l'œuvre maintient en état de dire je pour le plus grand bien de tous, car enfin la parole libre, la littérature est la *res publica* par excellence, le lieu d'un débat ouvert où s'élaborent tant le souci pour l'avenir que le respect du passé, la recherche de la vérité ouverte sur sa contradiction dynamique aussi bien que l'affirmation puissante de possibles à partager tant dans l'espace privé de l'imagination que dans l'espace public de la cité mondiale.

Il n'a pas toujours, certes, le désir de s'effacer. La vanité de quelques-uns est visible et risible. Ceux-là se servent de leur œuvre pour se faire mousser. Ils tendent à confondre - ultime avatar d'un romantisme dévoyé - leur vie et leur œuvre, leur impuissance avec leur maîtrise.

On admire la maîtrise, croyant admirer la puissance qui émane de l'œuvre et d'elle seule. La maîtrise conserve son autonomie, tout en étant, en dernier ressort, l'humble servante de l'œuvre qui signe l'impuissance de l'auteur et l'assigne à cette impuissance. Dialectique fine dont l'exercice délicat appelle des nuances infinies, des variantes plus ou moins grossières, plus ou moins brillantes selon la qualité de qui les met en œuvre.

L'auteur n'est au mieux que l'usufruitier de son œuvre, bien qu'il en soit dans l'ordre économique le propriétaire légal. Il ne peut espérer plus. S'il regarde son œuvre en face, il

ne voit que son image : les images que lui renvoient ses admirateurs et ses détracteurs, alors qu'il ne désire écrire que pour être tangible.

Il n'est tangible que dans la maîtrise - la parole libre, décisive et sans appel d'un homme ou d'une femme libres qui tranche dans le vif du langage - et l'exercice patient de sa vie tournée vers l'amour de l'écriture et l'écriture par amour.

### **Le pouvoir et la maîtrise**

Où puiser la force et le goût d'écrire ? Dans le rapport aux autres. Mais qu'advient-il quand ce rapport n'existe que sur le mode de l'absence, quand le seul rapport donné est le non-rapport ? On écrit encore pour s'adresser à une grande figure imaginaire en qui se rassemble nos vœux et nos désirs, notre soif de vivre et nos espoirs.

Ecrire exige une discipline quasi martiale, si l'on veut mener à bout une oeuvre préconçue, en revanche à qui musarde dans les mots au gré de ses humeurs, seul le hasard sourit. Les grands hasardeux de l'écriture ont tout de même composé une oeuvre, par fierté au moins, par nécessité alimentaire sans aucun doute.

Le fragmentaire ou le grand flot, l'oeuvre méditée ou semi-improvisée, quatre axes qui s'offrent à nous : l'aphorisme et la maxime, le roman, la nouvelle et le récit, l'essai et le poème.

Je crois bien avoir tâté de tout cela, à des degrés divers. Il en ressort que je ne suis pas un homme de réflexion. Enfant déjà, je ne savais pas poser les termes d'un problème, ma vue se brouillait, les termes s'estompaient, m'échappaient, peu enclin que j'étais sans doute à les retenir pour les maîtriser et ainsi résoudre un problème, jamais ressenti comme une énigme vivante, mais comme une devinette desséchée dont la vérité était donnée par avance quelque part, toute faite, prête à l'emploi. Je ne pouvais me résoudre à penser que la solution d'un problème résidait dans le pur et simple usage de ma pensée, c'est ainsi que j'ai refusé d'emblée, anarchiquement, contre la prétention du grand nombre, contre le diktat de l'école et de la tradition, la logique mathématique, ainsi très mal comprise, mais qui se présentait à moi sous la forme scolaire d'une solution toute trouvée qu'il suffisait de chercher.

Une forme de stupidité de ma part en réaction à la bêtise scolaire d'alors, à n'en pas douter, au sens que Nietzsche donne à ce mot dans *Maximes et sentences* in *Par delà le bien et le mal* : « *Une fois la décision prise, fermer l'oreille à l'objection même la mieux fondée, c'est le signe d'un caractère fort ; cela implique à l'occasion la volonté d'être stupide.* »

L'entêtement provient en l'occurrence du refus de donner raison à une personne qui

raisonne mieux que nous, et cette personne, ce fut d'abord le camarade de classe doué et son complice souriant, le maître d'école.

On préfère avoir tort seul que de reconnaître qu'autrui a raison. Trop orgueilleux pour admettre que l'on a tort et trop vaniteux pour avouer que nos capacités intellectuelles peuvent être prises en défaut, nous nous enfermons dans des raisonnements tortueux et fumeux ou bien dans le refus pur et simple de raisonner.

Les conséquences de cette incapacité qui a dicté mon choix se sont révélées désastreuses. Je ressens souvent la paralysie qui me guette, l'engourdissement de ma pensée et de mes sens, l'impossibilité d'entretenir un rapport dynamique et créateur avec le monde environnant tel qu'il s'offre à moi.

Si les solutions sont comme données par avance, si elles gîtent pour ainsi dire dans les plis de mon cerveau, alors à quoi bon les y chercher ? J'ai refusé de faire cet effort, voyant combien d'autres n'avaient pas d'effort à faire pour les trouver. Pour ma part, je ne ressens pas l'implicite de la pensée logico-mathématique dans l'exercice de ma réflexion. C'est ainsi qu'un double mouvement contradictoire - paresse et attente déçue - provoque en moi aboulie et paralysie : je ne trouve pas ce qui devrait s'y trouver comme préformée, aussi j'abandonne la recherche. L'outil mathématique appliqué au réel ne m'a pas été donné, parce que je l'ai refusé. A présent, je n'ai aucun goût pour l'abstraction formaliste qu'elle soit mathématique ou musicale. Le lien ne se fait pas. J'en reste aux sensations, à la stupidité, au donné brut.

Un autre domaine d'exercice de la pensée qui s'impose à nous, c'est la raison pratique. Domaine intéressant en ce que les solutions ne sont pas toutes faites. Il faut observer et analyser une situation donnée pour inventer une solution, trouver une issue, sortir d'une aporie. En ce domaine, pas de solution toutes faites, mais des essais, des tentatives. On ne peut mesurer toutes les conséquences des choix que nous faisons. Certaines personnes ont accumulé une telle expérience qu'elles se trompent moins que les autres. Elles se sont beaucoup trompées, elles ont appris à ne pas refaire les mêmes erreurs, mais la vie se charge de renouveler les problèmes, tout en laissant peser de tout leur poids les conséquences d'erreurs anciennes. Il y a un abîme entre choisir un époux ou une épouse et choisir une voiture ou bien un bien immobilier. Les conséquences de nos choix matériels sont moins graves que nos choix de vie, mais les choix matériels découlent de choix plus conséquents : on décide de vivre ici ou bien là en fonction du choix de vie que l'on a fait.

Au fond, ce qui compte le plus dans la vie, quel que soit le domaine que l'on aborde, c'est la maîtrise. On veut contrôler sa vie, mais on s'aperçoit sans cesse que les autres interfèrent constamment par le biais des lois et des mœurs, ceci pour le plan le plus général : la société dans laquelle nous vivons qui définit le possible et l'impossible, le permis et l'interdit. Les autres, ce sont au premier chef les personnes avec lesquelles on vit qui limitent constamment notre marge de manœuvre : on leur doit des comptes, on a passé un contrat moral avec elles,

on a des devoirs qui tendent à éclipser nos droits. Se croire des droits sur les autres, voilà la grande illusion. Ce sont les autres qui exercent des droits sur nous, en nous rappelant à nos devoirs.

Il convient de n'accorder aux autres des droits sur nous que si leurs exigences sont compatibles avec nos désirs profonds et nos propres exigences. Ce n'est possible que dans le domaine de la vie privée. La vie professionnelle est au contraire le domaine de la plus grande dépendance, de l'arbitraire, de l'absence de liberté. Une personne privée qui ne donne pas satisfaction n'a pas à avoir de droits sur nous. L'indulgence est de mise, certes, car qui n'a ses petits défauts et ses petites faiblesses, mais l'indulgence extrême qui aboutit à excuser tout et n'importe quoi conduit à une étrange dépendance : comment, en effet, en arrive-t-on à tolérer une personne qui ne nous satisfait pas ? L'attachement que l'on éprouve à l'égard d'une telle personne est suspect. Une personne dominante, qui a su nous enchaîner à elle, est une personne qui a réussi à nous culpabiliser et se rendre indispensable sur le plan matériel. Elle est parvenue à masquer ses propres manquements en ne laissant voir que les nôtres. Si nous avons tant de défauts, comment ne pas pardonner à l'autre ses propres défauts ? Voilà la pensée que le dominant insuffle à la personne qu'elle domine.

Parlons clair : une personne dominée ne l'est jamais entièrement du fait de la personne qui la domine, en d'autres termes, une personne soumise jouit des possibles entrevus dans le rapport de soumission auquel elle s'attache. Elle s'attache au dominant pour cette part obscure de lui-même qui pourrait, dans la perception qu'en a du moins le dominé, échapper à l'emprise de la domination et qu'il ne veut pas voir advenir. Il s'agit essentiellement de maintenir le dominant dans son statut de dominant par amour de la domination.

Amour de la domination : toute l'ambiguïté de la démarche du dominé est dans ce génitif objectif ou subjectif : le dominé aime-t-il la domination que l'on exerce sur lui ou bien aimerait-il dominer, s'il le pouvait ?

Une intuition anime le dominé : le dominant se sentirait parfois victime de la domination qu'il exerce comme à son corps défendant, il aurait la nostalgie d'un mode de fonctionnement autre, il ne dominerait qu'à regret, pour ainsi dire contraint et forcé par les circonstances de sa vie, incité qu'il fut à prendre les commandes. Le dominé pourrait, si le dominant le laissait faire, prendre le relais de la domination. Le dominé est tenté de dominer à son tour, le désir de dominer l'étreint, mais il doit y renoncer faute d'être assez fort pour imposer son pouvoir. Incapable de dominer, le dominé ne peut tolérer que le dominant envisage d'abdiquer la domination qu'il exerce sur lui : il faut préserver la domination, ne pas permettre au dominant de l'abdiquer, car alors s'en serait finie d'elle, le dominé sachant en son for intérieur qu'il n'est pas de taille à l'exercer en première personne.

Possibles entrevus, pour ainsi dire fermés sur eux-mêmes, comme une porte brusquement ouverte aussitôt refermée. Moment d'effroi, de vertige où la liberté se fait jour, la liberté qu'il faut bannir à tout prix de sa vie et de celle des autres.

Essentielle perversion : le rapport hors-soumission entrevu comme possible dans la jouissance - moment d'excès où le sujet s'excède lui-même et s'abandonne comme sujet - disparaît au profit du règne de la domination réelle, la domination possible que le dominé pourrait exercer étant écartée.

Trois moments traversent ainsi le dominé : la domination réelle, l'absence possible de domination et la possible domination du dominant désirée par le dominé, mais désirer le dominant, définitivement, interdit de désirer sérieusement la domination exercée sur le dominant, afin que le dominant ne soit pas tenté de ne plus dominer.

Le dominant jouit deux fois : il jouit d'abandonner un bref instant sa domination en s'abandonnant à sa jouissance sexuelle et il jouit au moment où il se ressaisit pour redevenir l'être inaccessible qu'il entend être, afin de se préserver du pouvoir de domination qu'il pressent chez le dominé.

La personne soumise jouit d'être soumise, c'est-à-dire d'être réduite à ce qu'elle pense être foncièrement : une personne qui mérite d'être dominée, tout en ressentant fortement, au moment où le dominant s'abandonne dans la jouissance qu'un autre rapport menace de s'instaurer entre eux, si elle cessait de se laisser faire.

Pérenniser la domination, tel est l'enjeu partagé par le dominant et le dominé pour des raisons diamétralement opposées.

Un temps faible et un temps fort rythment les rapports de dominant à dominé : le dominé, au moment où le dominant exerce sa domination pour arriver à ses fins, entrevoit ce que serait l'absence de domination : le dominant jouit par le dominé qui prend sa revanche et domine un bref instant à son tour, tout en se détournant bien vite de cette possibilité. Dominer le dominant permet au dominé d'instituer un cercle vicieux : c'est le moment où le dominant est dominé - le moment où il jouit - qui l'incite à continuer à dominer, domination pérenne qui le met régulièrement dans la situation d'être momentanément dominé, expérience qui l'incite à nouveau à exercer son emprise, et ainsi de suite.

Le dominé est un dominant en puissance qui ne domine qu'un bref instant, tandis que le dominant est un soumis en acte le temps de jouir.

Le dominé, enfin, ne veut pas en passer par ces moments de doute et d'abandon qui saisissent le dominant quant à la validité de la domination : il ne veut pas abandonner une seule parcelle de pouvoir, la meilleure manière de s'en assurer étant alors de se soumettre totalement au dominant pour ne lui laisser aucune échappatoire.

On le voit, les notions de dominant et de dominé sont soumises à d'incessants glissements. Il n'y aurait pas de domination sexuelle sans personne désirant l'être par amour de la



domination. Le tort absolu que le dominé amoureux de la domination exerce à l'égard de la liberté et de son exercice partagé tient à ceci : il fournit aux négateurs de la liberté des armes pour justifier la domination politique.

Le sexuel et le domestique servent de modèles aux vues politiques de certains êtres qui jouissent de dominer les masses humaines, manière de ne pas se compromettre, de rester au-dessus de la grande mêlée, en jouissant du spectacle des corps en adoration.

Les suiveurs entretiennent avec le chef charismatique le même type de rapport que le dominé sexuel entretient avec son maître, mais il y a une différence entre le maître et le chef charismatique : ce dernier n'a cure d'abdiquer, contrairement au dominant qui peut se lasser et désirer passer le relais, tentation que le dominé sexuel réprime de toutes ses faibles forces en se soumettant encore et toujours, pour interdire au dominant toute fuite hors du rapport de domination qu'il a institué au profit de *son* dominateur et qui, au fond, est tout aussi bien le sien.

Personne ne possède personne, mais certains sont possédés par l'idée qu'ils peuvent posséder. Le dominé veut dominer, mais estimant ne pas en avoir les moyens, il s'arrange pour entretenir la domination par personne interposée. Le dominant, quant à lui, se réfugie dans la domination, de peur d'être dominé.

Son tort est de laisser faire le dominé, de ne pas bondir hors du rapport de domination, de ne pas tenter sa chance dans le partage de la liberté, chance qui n'est saisissable à vrai dire que si le dominant lassé par la domination trouve à qui parler.

Ni le dominant ni le dominé n'aiment la liberté. Le dominant domine par peur d'être dominé et le dominé est dominé pour entretenir la domination qu'il ne peut exercer et qu'ainsi il délègue au dominant.

Et l'écriture dans tout ça ? Il arrive qu'elle reste en rade en plein désert. Le désert est l'espace même de l'illusion et de la souffrance. L'illusion jamais ne compense la souffrance. C'est un espace morne voué à la mort. Dans le fond, toute vie est dérisoire, si elle est coupée d'autrui, mais si cette coupure est irrémédiable, si aucune personne digne de ce nom n'apparaît à l'horizon que nous nous donnons, alors autant faire en sorte de ne pas tomber dans les griffes des grands illusionnistes.

Dans la vie, tout n'est-il pas affaire de nuances ? Il arrive que nous tombions dans cet ultime piège qui incline à être indulgent envers les personnes qui ne nous veulent du bien que pour leur bien, qui tendent à nous faire croire qu'elles agissent pour notre bien, alors qu'elles ne font que se servir de nous.

Ecrire ouvre sur un espace de non-pouvoir et de maîtrise où la liberté cherche son amour. L'écrivain lève les yeux de sa page, il regarde par la fenêtre qui donne sur le jardin, une

vive lumière met tout en évidence, sauf lui qui replonge sur sa page, car il sait que c'est là seulement que sa liberté se met en jeu dans la recherche de son amour.

## Arachnée

-1-

Est-ce Dieu possible ? Oui, cela se peut, en effet : tu peux bel et bien tisser des liens avec d'autres et d'autres encore pour le plaisir de les prendre au piège de la séduction qu'ils prétendent exercer sur toi, sur moi, sur nous tous, et ainsi les voir dévorés par le désir qu'ils ont de nous approcher, de nous connaître pour profiter de nous, qui jouissons du spectacle de la séduction qu'ils prétendent exercer sur nous...

Elle est amusante et même cocasse cette femme qui se persuade à longueur de lettres et de discours, sous le feu de ses baisers et dans l'intimité louche de ses étreintes, qu'elle nous a séduit alors que c'est nous, c'est moi, c'est toi, qui l'avons acquise au goût de nous séduire.

Tous et toutes sont persuadés de m'avoir séduit alors que c'est moi qui ai suscité en eux le goût de me séduire pour me réduire à ça : cette matière à désirs et à fantasmes.

Moi, je dis : faire de ma vie un exemplum, un exemple à ne pas suivre, m'a toujours séduit ; c'est ma seule concession à la volonté de séduire.

Mais un autre, peut-être toi, dira avec quelque raison, à peu près ceci : « Moi, je suis ce Tantale retors qui fait semblant d'avoir faim d'eux, je ne poursuis qu'un but : dévoiler la séduction pour ce qu'elle est : un jeu suppliciant où triomphe cette morale toute simple mais si riche : tel est pris qui croyait prendre ! »

Tisser une toile pour prendre au piège tous ceux qui se présentent, tisser des liens avec eux, décorer notre vie morne et instable avec les désirs de ceux qui se veulent proches de nous parce qu'ils nous approchés, et puis, par esprit de dérision, défaire ses liens, les déchirer, ou mieux encore laisser là sa toile, la désert, l'abandonner, la laisser s'effiloche au gré du vent, oui c'est bien là une possibilité de l'existence que d'aucuns désespèrent d'épuiser.

Je ne joue pas à ce jeu malsain ; je m'en tiens à distance irrespectueuse, je l'observe pour ce qu'il est : un jeu qui approche la mort de vilaine façon, un contresens absolu, un symptôme de décadence propre aux vies de ceux et de celle qu'ennuie l'existence au point d'en faire un jeu stérile et dérisoire. La séduction me conduit là où je n'aime pas être : dans la parole mensongère, déployée à tous crins, mais en fait repliée sur elle-même, sur sa jouissance narcissique. Une main tendue, aussitôt retirée, me fait le même effet, mais la



colère est immédiate : je n'aime pas que l'on se joue des rapports humains.

Que se passe-t-il au juste ? Le séducteur inlassable, séduit par la séduction qu'il exerce à son corps défendant ou non, a fini par s'empêtrer dans sa propre toile, mais il s'est débattu tant et tant qu'il est tout de même parvenu à s'en extraire, péniblement. On ne renonce pas facilement, on n'y consent que lorsque le jeu devient dangereux ou grinçant.

Le tisseur de liens est parti ailleurs faire une autre toile. L'expérience ne lui a pas servi de leçon : compulsions de répétition.

Entre araignées, on se comprend, mais pour finir, on n'a capturé que du vent. Dans ce jeu, il arrive que des cadavres, un au moins, jonchent le sol. On séduit par goût, bien sûr, mais dans ce goût immodéré, c'est le dégoût pour la vie qui s'exprime. C'est autre chose, tomber sous le charme d'une voix et d'une parole peut-être désabusée, peut-être enthousiaste, mais vraie, qui nous invite à la rejoindre dans un ciel partagé ! Pour être ouvert à cela, il ne faut pas être pétri de convictions, il faut attendre son heure, ne jamais être à l'affût, mais disponible, infiniment disponible pour les autres quels qu'ils soient, sans a priori, sans désir de plaire et sans la crainte maladroite de déplaire.

Toute cette haine contre l'existence, toute cette angoisse sourde que l'on rabat sur les autres pour qu'ils souffrent au moins un peu, et même beaucoup, c'est encore mieux, toute cette maladie des mots a viré au cauchemar. Il ne faut pas jouer avec les attentes et les désirs d'autrui sous peine, au moins, d'en faire les frais.

Cette morale frileuse est insuffisante ; il faut la contredire au nom d'une probité plus élevée, qui ne joue pas le jeu de la récompense et du châtement ! L'éthique remplace alors la morale toute faite. La prudence cède le pas à l'exigence vitale du bien vivre ensemble. On n'évalue même pas les actes à leurs conséquences, on ne veut rien savoir des motifs et des motivations, et les circonstances nous importent peu. Il faut partir de l'existence nue. Le désert est proche ; convoiter l'oasis pour soi seul, voilà la faute capitale. Entre mirages et morale désincarnée, beaucoup naviguent à la recherche du repos que les autres ne pourront jamais leur donner.

Qu'advient-il de ceux ou de celles qui ont été pris à leur propre piège et qui se sont emberlificotés dans des liens trop forts pour eux ? C'est l'histoire de l'arroseur arrosé ! La toile, en effet, s'est répétée indéfiniment : chaque lien tissé par et avec le piégeur a renforcé la raison d'être de la toile du piégeur, et chaque personne, en réaction, a filé sa propre toile en tissant des liens avec le piégeur pour le piéger à son tour. Une circularité est à l'œuvre où les séducteurs ont séduit les amoureux de la séduction. Etre séduit, séduire, c'est tout un pour celui ou celle qui s'en sert comme d'une arme, forcément à double tranchant. A chacun, le mal fait, de se dépêtrer et d'abandonner sa toile au vent. Le piégeur a piégé les autres, les a entraînés dans son jeu, et s'est piégé lui-même. Beau bilan ! Le goût de la séduction, c'est le goût du pouvoir : moi qui ne suis que cela, je suis parvenu à la, à le

séduire, tu te rends compte ! Voilà à peu près où nous en sommes quand nous nous livrons à ce petit jeu.

## 2-

Amitié, amour, relations, autant de cadres mentaux propices à l'élaboration de la toile multiple qu'on vient de décrire et de décrier. Que faire dans tout cet imbroglio et qu'en faire ?

Surtout ne pas tisser des liens pour piéger les autres et se faire prendre à son propre piège, c'est-à-dire ne pas mentir, ne pas dissimuler, ne pas simuler et ne pas dresser les uns contre les autres en disséminant des contre-vérités, des mensonges, des fausses évidences, en d'autres termes ne pas empoisonner la vérité à la source.

Même les non-dits participent de cette stratégie où le lien amical, amoureux ou professionnel est perverti. Il faut prendre garde aux personnes avec qui l'on entreprend de tisser des liens et chercher l'araignée sous le sourire, et puis rire, rire de tous ceux et de toutes celles qui se livrent à ce jeu malsain, balayer d'un revers de main les toiles importunes, ne laisser place qu'à l'immense texte de la vérité, et, telle Pénélope, prendre soin de défaire le tissu de non-sens tissé la veille dans la pensée qu'on a des autres, les importuns qui font les importants, en veillant à ne pas achever trop tôt ce qui est et doit être un processus sans fin.

A cette faim de vérité, qui court parallèlement à cette fin de non-recevoir qu'oppose au travail de la vérité l'intrigant qui tisse son piège arachnéen, il faut opposer une autre fin de non-recevoir, celle qui consiste à affirmer la nécessité d'airain de l'inachèvement par lequel la vérité ne s'affirme que par à-coups, dans la fragmentation d'une parole plurielle, multiple mais commandée et mise en ordre par la probité intellectuelle. Ne plus se présenter alors comme le recours à ceux et à celles qui ont faim de providence. L'homme providentiel, la femme fatale jouent le même jeu.

## -3-

Ce que j'ai dit aujourd'hui me semble vrai, c'est une bonne base de départ, une base saine de discussion que nous pouvons, si vous en êtes d'accord, approfondir. Il est probable que, ce faisant, nous serons amenés à contredire ce premier jet, cette affirmation ou ce faisceau d'affirmations premier. Nous irons, selon toute vraisemblance, de contradiction en contradiction ; nous élargirons toujours davantage notre base de discussion que nous ne traiterons jamais comme une base de données irrécusable. La discussion n'est pas close, ne le sera que lorsque nous aurons décidé de la clore, mais pour la reprendre plus tard. Il ne s'agit pas d'une mesure dilatoire propre à égarer jusqu'aux plus perspicaces d'entre nous. Il ne faut pas céder au découragement de l'infini.

Pénélope attend Ulysse qui reviendra avec sa moisson de périls ; de ses expériences, il se fera un texte immense. Ceux qui savent raconter conteront et ceux qui savent lire diront l'histoire d'Ulysse aux autres qui écouteront. Ceux qui ont écouté répéteront à leur tour ce qu'on leur a dit que d'autres encore transcriront. De cet enchaînement émergeront de nouveaux textes, de nouvelles interpolations qui polariseront le récit dans telle ou telle direction inédite, peut-être inouïe. Le retour d'Ulysse n'interrompt pas la chaîne narrative, tout au contraire, il en suscite une autre, et puis une autre, indéfiniment.

Entre temps, Pénélope aura laissé son métier à tisser, une fois les prétendants exterminés, pour ne le retrouver que plus tard dans sa maison apaisée. Tout au contentement du retour de son mari, elle écoutera, des heures et des heures durant, le récit qu'Ulysse, son roi, fera de ses exploits. Mais ce récit déjà n'appartient plus à Ulysse ; les oreilles et les langues de tous ceux qui ont écouté s'en sont emparé pour le disséminer, l'amplifier, lui faire vivre de nouvelles aventures. Tous et toutes sont toujours à la recherche d'un sens (d'une morale, d'une leçon) qui ne suspend son improbabilité que le temps d'un récit, le temps de donner à voir et de faire rêver.

L'araignée tisse irrémédiablement la même toile sur le même modèle. Le fil ténu de notre narration n'est pas arachnéen. L'itération n'est pas la répétition inlassable d'un schéma uniforme.

Alors, des faits, rien que des faits ? Le procès-verbal, purement constatif, ne garantit en rien l'élaboration d'une vérité pleine et entière. En l'absence de témoins, on recourt à des hypothèses classées par degré de vraisemblance. On regroupe et recoupe les témoignages, quand il y en a, pour tenter de reconstituer un puzzle où, non seulement des pièces manqueront toujours, mais où les pièces disponibles sont des reconstitutions, des élaborations secondaires sujettes à caution. La prudence est de mise en la matière et la matière manque ou bien elle trop abondante. Abondance de faits ne nuit pas, sauf à la clarté, peut-être. Mais de quoi parle-t-on ? De faits, précisément, reconstitués à travers le prisme de la mémoire et passés au crible du langage. Des faits, oui, mais des faits devenus des effets de langage.

A l'extrême opposé de cette façon de faire juridico-policière – l'établissement des faits – il y a le langage qui s'observe être le langage quand il est aux prises avec la représentation des faits, le langage autoscopique d'une certaine littérature.

Fiction, friction, frissons, halte-là ! Tout fait narré, qu'il soit purement imaginaire, qu'il participe du on-dit généralisé propre au papotage quotidien – toujours médisant, disant pour faire mal – ou qu'il se veuille procès-verbal prétendant ne décrire que le strict

déroulement des faits, tout fait narré, qu'il soit rapporté ou bien écrit, n'est-il pas une fiction, c'est-à-dire, en l'occurrence, le résultat d'une élaboration langagière où ça frotte et ça frissonne ? Ca frotte entre les mots qui se frayent un passage douloureux entre des bouts d'événements. Le pire est toujours sûr ; on peut en rajouter une couche sans crainte de se tromper. J'ai le frisson quand j'écoute ton histoire, tu frissonnes toi aussi chaque fois que tu la racontes. Faux frisson, parfois.

L'historien, lui-même, n'échappe pas à cet état de fait, il fait état de ce qu'il peut en recourant aux hypothèses pour expliquer sa collection de faits. L'histoire comme source d'une certaine littérature, mais aussi la littérature – un fait de culture parmi d'autres pour l'historien – comme source de la pratique historisante. Voilà où nous en sommes.

L'espace inter-relationnel, dans toutes ses dimensions, est la proie du langage ; il est tributaire d'une mémoire individuelle et collective, par nature sélective. Se souvenir de tout, ce serait mourir sous le poids de l'inoubliable. Les limites de notre mémoire nous aident à supporter l'abjection, la cruauté et l'ignominie qui croisent toute vie d'homme.

Alors, où situer la littérature dans cet espace second que le langage oppose et appose toujours aux faits ? Oppose en appasant, dans la claire conscience du processus, qui caractérise toute littérature digne de ce nom ? Cette question nous ramène à Ulysse et à Pénélope, deux figures emblématiques de notre littérature.

D'un côté, la femme par qui arrive le scandale, soit quelque chose à narrer, telle cette Hélène à l'origine de la guerre de Troie, telle cette Pénélope qui, attendant son mari parti au loin guerroyer, suscite la convoitise des prétendants à la couronne et tente de dissuader son fils Télémaque de quitter Ithaque pour chercher son père. D'un autre côté, l'homme, tel cet Ulysse, traversant mille périls, celui à qui il arrive quelque chose, et qui ne rêve que de revoir Pénélope, la femme entre les femmes, afin de se reposer.

Pénélope, repos du guerrier ! Ulysse se reposera, mais il lui reste tant et tant d'exploits à narrer. Sa vie « glisse au malheur de l'infini » dès qu'il pose le pied à Ithaque. Pénélope penchée sur son métier à tisser reste pour nous la figure la plus énigmatique qui soit dans toute cette aventure aux rebondissements multiples. Ulysse n'a qu'une corde à tendre, celle de son arc vengeur ; il en fait vibrer la corde autant de fois que nécessaire afin de tuer, un à un, tous les prétendants. Puis vient le temps de faire vibrer les cordes nombreuses de la lyre ; le temps des aèdes commence. Les exploits d'Ulysse survivent au bout de leurs doigts qui accompagnent leur chant.

Pénélope sait au fond de son cœur la vérité douloureuse : elle refuse de croire à la disparition de son mari, à sa mort sans phrases. La foi est sa vérité. C'est dans ce refus de croire son mari mort qu'elle puise énergie et courage, et « l'histoire » lui donne raison, raison de vivre et d'attendre. Elle ne lâche pas son métier à tisser, puisant dans sa foi en la survie d'Ulysse la force de continuer à tisser un texte improbable, qu'elle défait le soir venu et reprend le

matin, afin de tenir à distance les prétendants au pouvoir. Jusqu'à nos jours, la littérature a toujours été associée à la volonté de survivre à un désastre où se sont abîmés tant et tant de vies innocentes qui ne demandaient qu'à faire leur travail de vie sur cette terre.

Pénélope n'est pas une femme de pouvoir ; son seul pouvoir est dans les mots qu'elle adresse à sa mémoire et qu'elle ne prononce pas, qu'elle adresse dans le tréfonds de son cœur au souvenir de l'homme qu'elle aime de toutes ses fibres, souvenir tissé et retissé, disant et contredisant le propos des autres qui en veulent à sa vie, veulent lui ravir son droit à être encore et toujours elle-même, c'est-à-dire la femme d'Ulysse.

Pénélope a maille à partir avec le pouvoir. En tissant, elle y contribue, mais pour le défaire le soir venu. La défaite des prétendants est déjà dans le mode d'appropriation de la vérité qui est le sien : l'itération. Si le pouvoir a besoin de se répéter pour exister, pour perdurer, il s'accommode mal du détissage systématique de Pénélope.

Ulysse, pris dans la narration de ses aventures, est le roi légitime d'Ithaque, mais ses récits subiront le même sort que Pénélope fait subir au tissage de sa tapisserie : ils seront défaits, puis refaits, parfois même contrefaits. Ulysse ne restera pas le propriétaire de ses récits. Bientôt, il ne pourra plus dire « je », il devra se contenter d'un « il » surimposé, surdéterminé qui lui sera comme un avant-goût de sa disparition définitive dans la trame et le drame d'un récit plus grand que lui.

Pénélope est à l'œuvre, elle ne se taira pas ; son silence est tout tissé d'écoute, tendu vers la parole d'Ulysse. Elle ne s'effacera pas ; elle se tiendra en face de l'homme qu'elle retrouvera. Il ne faut pas voir Pénélope comme une femme tout juste bonne à écouter béatement le récit des exploits de son mari. Elle tire les fils de paroles où s'entrecroisent le dire de l'un et l'écoute active de l'autre, dans un échange de paroles, de regards, et de silences où la vérité ne s'élabore que mot après mot, phrase après phrase, et où la contradiction est reine, mais une reine d'un jour, contredite, détrônée demain par une contradiction nouvelle, un épisode nouveau.

Ulysse a fait l'expérience du dehors, de l'hostilité des éléments déchaînés par les dieux retors. L'aventure est derrière lui, désormais, mais il lui fallait faire l'épreuve de l'étranger et de l'exil pour revenir rasséréiné. Ulysse n'est pas rassis, mais serein. Quant à Pénélope, elle est revenue de son exil intérieur après avoir fait l'expérience de l'hospitalité dévoyée par ses prétendants. Tous deux ont partagé le même danger et le même désir : Hospis, hostis, hospitalité, hostilité... Pénélope n'a qu'une crainte : reverra-t-elle l'homme qu'elle connut ? Un instant, elle en doute quand son palais devient une mare de sang. Ulysse, avant de dévoiler sa présence, veut s'assurer que Pénélope lui est restée fidèle. Pénélope respire : Ulysse est bien celui qui sait encore accueillir la vie dans sa maison après le carnage. Ulysse sourit : Pénélope n'a pas failli à son devoir de fidélité ; elle est la mémoire vivante et vibrante de la maisonnée.

L'arc et la flèche ont vibré, les doigts de Pénélope ont tissé les liens défectibles sur le métier à tisser du temps, l'écheveau foisonnant toujours à portée de main, et la lyre a vibré dans l'air doux du soir.

Restent maintenant des voix qui chantent dans le matin calme que l'on peut entendre ; les doigts roses de l'aurore font déjà résonner la lyre céleste qui s'empourpre. Une nouvelle aventure peut commencer. Athéna veille qui a puni Arachnée, devenue ce petit hôte docile de la maison qui se répète inlassablement. Ulysse, Pénélope et tous ceux qui partagent leur histoire savent ce qu'il en coûte de défier les dieux. Eux aussi ont fini par mourir, mais l'araignée est toujours là, les récits des exploits d'Ulysse aussi.

Dans votre maison, laissez une place pour le métier à tisser qu'est devenue pour nous la trame de vos rêves ! Le temps y pourvoira : vos rêves les plus échevelés, volez-les au temps fermé, ils vous attendent. Faites-en des récits ouverts à tout vent ; le temps n'attend que cela. Faites-lui la grâce de ne pas le contredire, laissez-vous porter par lui ! Entamez enfin le récit du temps ! Le temps du récit est pour vous, pour toi, pour moi qui ne sommes pas à la recherche du temps perdu. Je n'ai pas perdu mon temps, je l'ai pris comme on peut le prendre ; il m'a filé entre les doigts, et c'est bien ainsi. J'arrête le temps, j'arrête la mort dans le regard doux que tu poses sur moi, la voix calme et mesurée qui te porte vers moi. J'ai fait en sorte que tu puisses me parler. Disons-le ensemble encore une fois : « Nous sommes ensemble, mais pas encore. »

## Mnémosyne

-1-

Le fil tenu des jours, sous les doigts agiles de Pénélope qui garde jalousement la non-mémoire du fil des événements : Pénélope refuse de conserver le bénéfice de la toile tissée durant la journée, mais reste rivée le soir à son métier à tisser pour détisser ce tapis de misère dont l'achèvement signerait l'arrêt de mort de sa raison de vivre dans l'amour d'Ulysse : voilà bien la façon la plus ingénieuse de prendre acte de la menace ambiante en la bravant - en l'occurrence, l'hostilité de ces hôtes indésirables et détestables que sont les prétendants au trône d'Ulysse qui ont envahi le palais en son absence pour s'emparer à la fois de ses terres, de son épouse et de sa royauté - tout cela, afin de maintenir ouverte l'éventualité heureuse du retour d'Ulysse qui ne peut avoir failli à sa fidélité native, pense et repense Pénélope en proie à la discorde et aux discours des prétendants qui se font de plus en plus pressants à son égard, à mesure que les jours passent.

Privée d'Ulysse, ainsi rivée à son métier à tisser, voici donc Pénélope, jouant-déjouant l'absence d'Ulysse en détissant les fils noirs de la présence oppressante, peut-être obsédante, de ses prétendants et les fils blancs de sa fausse promesse faite à ces mêmes prétendants d'épouser l'un deux une fois la tapisserie achevée.



Tout concourait, dans cette concurrence acharnée qui animait ses prétendants, à ce que Pénélope lâchât prise en achevant sa tapisserie au plus vite pour en finir une bonne fois. Si elle n'avait pas défilé le soir ce qu'elle avait tissé la journée, c'en aurait été fait et de sa fidélité et de sa royauté partagée avec cet Ulysse lointain dont elle conservait l'arc en bois de cerf qu'il avait été - était ? - le seul à pouvoir bander.

L'arc figure la puissance sexuelle et royale d'Ulysse qu'aucun prétendant ne pouvait égaler en ruse et en bravoure, à tel point que c'est avec son arc qu'il décima un à un les prétendants. Son fils, impuissant à les chasser, et ne supportant plus la condition humiliante faite à sa mère, était parti chercher de l'aide à Sparte auprès du roi Ménélas qui, à l'issue de la guerre de Troie, avait remis la main sur son épouse infidèle, la belle Hélène, cette femme apollinienne, éclatante de beauté comme le soleil, à qui il aura peut-être manqué du début à la fin la discrétion sélène de Pénélope.

Certes, l'ombre gigantesque d'Ulysse qui plane sur les Lettres ne serait rien sans le soleil d'Hélène qui brilla d'un éclat incomparable sur Sparte la glorieuse, mais aussi sur la malheureuse Troie, mais c'est à Pénélope la sélène qu'Ulysse dut de recouvrer sa royauté intacte, à elle qu'il dut aussi sa postérité narrative, car c'est elle qui, par son tissage-défilage, accompagna, *à son insu*, la trame narrative des aventures d'Ulysse vécues par lui au jour le jour dans l'incertitude du lendemain, l'impossibilité de donner un sens définitif à ce qui se tramait tant dans son histoire que dans l'Histoire dont il était un des principaux acteurs mus par le Destin et observés avec amusement par les Olympiens.

C'est Pénélope qui fut la première dépositaire de l'intégralité du récit d'Ulysse, la seule à pouvoir en accepter toute la charge de sens, sans ressentiment ni jalousie.

Grâce soit rendue au dédale de ses rêves qui n'ont jamais faibli !

Ulysse dut à la mansuétude d'Athéna son retour en catimini, puis sa victoire éclatante sur les prétendants, tandis que Pénélope ne dut qu'à sa constance de femme fidèle d'avoir tenu bon sans faillir. Elle aura traversé un désert, tandis que son mari, sur les mers, aura goûté au miel et au fiel d'aventures multiples.

Pénélope, l'histoire de Pénélope aussi bien, car l'une ne serait rien sans sa doublure narrative, fonctionne dans le texte entier de l'Odyssée comme le double à la fois humble et souverain d'Ulysse : les aventures, que ce dernier raconta à son retour et ne cesse de raconter depuis lors en tout lecteur qui se respecte, illustrent *à leur insu* la vérité profonde, infiniment superficielle de l'absence, le peau à peau et le bouche à bouche de deux êtres qui se désirent charnellement : Himeros n'eut de sens en la personne de Pénélope que parce que Pothos prit en elle le relais, le désir pour l'absent étant à ses yeux infiniment préférable à l'absence de désir qui menaçait de l'enfermer en elle-même, tout en la livrant à l'arbitraire d'un usurpateur.

Pothos pouvait seul maintenir vive la possibilité éclatante d'Himeros, à ceci près qu'Himeros, étant premier dans l'ordre de l'être, Pothos n'avait de sens que parce qu'elle et Ulysse s'étaient aimés charnellement.

Aux charmes de Calypso, la nymphe immortelle à la présence insaisissable, Ulysse aura ainsi préféré la présence charnelle d'une mortelle.

Le commerce charnel au risque de la mort, l'affirmation d'Himeros, le désir de sa toute brûlure délicieuse vécue ici et maintenant, mais chanté aussi dans le récit du temps douloureux de son absence : telle est l'Odyssée en sa conclusion ouverte sur le regard rétrospectif qui s'anime au spectacle verbal des aventures d'Ulysse.

La nostalgie d'Ulysse pour sa vie à Ithaque racontée dans l'Odyssée - Ulysse se penchant dans le temps du récit sur le temps où le récit n'existait pas, mais se vivait à même les événements dans le jour le jour de l'incertitude existentielle - se double d'une nostalgie autre qui reflète la première : celle qu'il ne put manquer d'éprouver pour ses aventures, au moment où il les raconta, à cette nuance près que cette nostalgie narrative n'eut de sens véritable que mise en abyme dans l'espace familial et rassurant de la maisonnée royale apaisée, l'économie libidinale du récit étant toute entière fécondée par la tension incessante entre le désir de retour remémoré et la douleur heureusement surmontée de l'exil, double mouvement qui occultait, en la mettant en évidence cependant, la fable de ses aventures et conquêtes féminines.

Le désir de retour ne devint effectif que lorsqu'il muta en désir du retour : fit alors retour en Ulysse qui fit retour sur lui-même le désir d'être de retour chez lui, en sécurité parmi les siens. Tout le récit dit la difficulté de ce retour, les épreuves qu'il impliqua.

Avrai dire, l'exil n'est surmonté que si la douleur qu'il a engendrée est-elle-même surmontée : le quotidien de l'exil, sa familiarité douloureuse, lancinante cesse le jour où cesse l'exil, mais la douleur induite, elle, peut perdurer indéfiniment.

Devenu étranger à soi-même à l'épreuve de l'étranger - *ayant presque perdu la langue à l'étranger* - l'exilé de retour au pays s'aperçoit que le pays lui aussi a changé et que l'indifférence voire l'hostilité de ceux qui tirent fierté de n'être pas partis est désormais son pain quotidien.

Mais non, la douleur de l'exil, au lieu de laisser des traces visibles sur le visage buriné d'Ulysse, laissa des marques que Mnémosyne s'employa à faire vivre et revivre dans le récit qu'elle ordonna du périple d'Ulysse.

Il n'était pas question pour Ulysse de se plaindre des malheurs passés : ils devinrent autant de paroles heureuses par la grâce élyséenne du récit.



A quelque chose malheur est bon.

En ce sens, tout récit est malheureux, quand il dit la perte d'êtres chers, le deuil hyperbolique, la destruction, l'atrophie du sens vital qui en résulte voire, a contrario le furieux désir de vivre qui s'appuie pour ainsi dire sur le désastre - contre le désastre, mais tout contre, dirais-je, parodiant Guitry - et sa résurrection chanceuse vécue comme une grâce indue.

Ulysse n'éprouva pas cette sorte de remords qui accable les survivants des temps modernes. C'est précisément cette absence de remords qui le distingue de nous, *ses modernes contemporains* dans l'ordre intemporel du récit de ses exploits.

Le désir pour l'absent n'a de sens que s'il est vécu comme désir de l'absent, au double sens de ce génitif, dans ce qu'il faut appeler *une réciprocité télépathique* : c'est parce qu'Ulysse désire le désir de Pénélope qu'il trouve la force de revenir, mais ce n'est que loin d'elle, en son absence, pour ainsi dire au sein de leur absence mutuelle, qu'il aura pu seulement la désirer et désirer la revoir pour la serrer dans ses bras, l'honorer et la confirmer comme la reine d'Ithaque aux yeux de tous.

Un jeu de miroir se joue dans l'esprit de deux êtres que tout sépare : Ulysse désire la présence de Pénélope, et il désire son désir, c'est-à-dire qu'il imagine Pénélope le désirant, lui, en son absence.

L'absence est alors ce pont et ce point introuvables sur la carte, mais présent dans le cœur battant des amants, qui relie invisiblement deux présences en tous points séparés.

Le désir d'Ulysse pour le désir de Pénélope le désirant n'eut de sens et ne vécut que de cette mort au sein de la vie de l'esprit qu'ils partageaient au cœur de l'exil réciproque : la mort probable d'Ulysse imaginée par Pénélope l'enjoignait d'espérer qu'il fut encore en vie.

Entre crainte et espoir, Pénélope fit le pari risqué du retour d'Ulysse, n'ayant que cette ultime espérance pour maintenir vive en elle l'œuvre de la mort, soit l'absence d'Ulysse motivant le désir qu'elle avait, chevillé au corps, de sa présence pleine et entière, fût-elle éphémère comme l'est toute vie mortelle qui éprouve l'avant-goût de sa fin dans la douleur de la séparation.

L'homme Ulysse doit en passer par *le détour d'absence* - strictement l'infidélité du guerrier volage - pour entrevoir la profondeur légitime du lien d'amour qui le lie à Pénélope, tandis que cette dernière se sera contenté d'être obstinément fidèle à l'homme de sa vie par fidélité à la vie à l'œuvre en elle, la mère de Télémaque.

Ulysse ne rejoint pleinement la vérité de *sa quête d'absence* que racontant au passé ses aventures, dans le confort de la couche nuptiale. Alors seulement, *l'insu inhérent aux*

*aventures qu'il narre* est aperçu par Ulysse : il sait maintenant, dans le présent de son récit - la présence spectrale induite par la mimesis à l'œuvre dans l'aède qu'il est devenu - qu'il ne savait pas qu'il savait.

Le temps de l'incertitude est levé, la rétrospection donnant un sens achevé à toute l'histoire qui, une fois entamée, franchit sans cesse son propre seuil, pour entrer dans l'espace à bâtir de toutes pièces, mot après mot : un espace narratif en constante construction apparaît, ouvert indéfiniment sur l'infini de la variation mélodique et harmonique : toute l'aventure présente, passée et à venir de la littérature européenne au moins, et peut-être au-delà.

Oui, fini le temps des aventures vécues au jour le jour durant vingt longues années. Ulysse pouvait respirer enfin, loin du répit fallacieux que lui avaient accordé ses riches aventures, mais leur récit et leur récitation - le souffle retrouvé de qui se retourne sur son passé - ne furent possibles que dans les bras accueillants d'une Pénélope encline à recueillir patiemment la sève des mots d'Ulysse pour en faire la sûre assise d'une vie retrouvée dans la maison ayant recouvré la paix honorable d'un statu quo ante chèrement payé.

La demeure vouée au carnage avait retrouvé la paix des lieux consacrés. A grandes eaux, le dallage fut lavé du sang qui avait coulé. Etant achevée, l'histoire pouvait recommencer.

Ulysse n'aura ainsi couru les mers et les aventures que pour mieux revenir, tandis que Pénélope, elle, n'aura pas eu besoin de s'absenter pour savoir.

Là est sa force native et sa noblesse inaliénable.

Hélène, amoureuse illégitime, l'aura privée de son époux légitime pendant vingt longues années, mais toutes deux, femmes entre les femmes, se retrouvèrent, pour finir, sous le toit et dans la couche de leur royaux époux respectifs.

Hélène fut le pendant féminin d'Ulysse, l'amertume en plus, car Hélène avait perdu son amour en perdant Pâris. L'Illiade est toute entière l'histoire d'Hélène, histoire qu'elle ne raconte pas, histoire qui lui échappe totalement : les drames et les morts causés par l'amour inconsidéré qu'elle voua au beau Pâris.

La beauté fatale, arbitrée par l'innocent berger, piégée par les déesses duplices et vindicatives, fait signe vers ce dont elle est le manqué constant : l'amour d'un homme et d'un seul, amour qu'il fut donné à Pénélope de vivre vingt années durant, mais sur le mode de l'absence.

Au moment où Pénélope vivait les jours sombres de la rivalité intra muros, elle ne savait pas quel serait son sort. Elle savait seulement qu'elle pouvait retarder la décision d'épouser tel ou tel prétendant, espérant ainsi gagner assez de temps pour qu'Ulysse revînt à temps affirmer sa royale présence.

Le retour d'Ulysse se présente comme un juste retour des choses : tout rentra dans l'ordre. Pénélope et Ulysse purent fêter leurs retrouvailles vécues dans l'amour retrouvé comme de secondes épousailles, au seuil desquelles le retour Ulysse ne manqua pas, prudemment, de s'assurer de la fidélité sans faille de son épouse, lui, le mari volage qui était allé d'aventure en aventure, avait passé dix longues années en compagnie de la belle Calypso, pour, en définitive, tenaillé par la nostalgie, s'apercevoir bien tard que sa quête d'aventures avait été vaine.

Il savait au fond de lui-même que le courroux de Poséidon déterminé à l'empêcher de rentrer à Ithaque après la mutilation du Cyclope répondait à un désir profond en lui de courir les mers et l'aventure. Son seul bénéfice, immense, fut le récit qu'il rapporta de son odyssée, récit qui est depuis lors comme son tombeau à ciel ouvert dans lequel s'abîment tous les récits sans exception.

*La mémoire oublieuse* de Pénélope, c'est toute l'histoire de notre littérature qu'elle annonce : geste inaugural qui augure favorablement, encore maintenant, de notre capacité toute féminine - *l'infini féminin* - à tenir bon face aux aléas, aux coups du sort et à la monstruosité insolente de qui s'affuble, en toute illégitimité, des oripeaux *finis* de la royauté tranquille, et se disant homme de bien, confond allègrement le bien avec la possession des biens qu'il refuse aux autres, ses semblables, *ses moitiés*, comme disaient ces Indiens ramenés des Amériques, interrogés par Charles IX en présence du bon Montaigne.

Du temps a coulé sous les ponts qu'Ulysse ne connut jamais, mais les eaux claires de la joie et les eaux sombres de la peine sont encore les mêmes qu'il y a trois mille ans, tandis que les eaux furieuses de l'histoire sapaient et continuent de saper les berges anciennes, laissant apparaître des parages qu'Ulysse ne pouvait soupçonner, mais que Pénélope pourrait accueillir.

-2-

*Pour beaucoup d'entre elles, c'est la performance qui appelle le désir, et non le désir qui suscite la performance.*

*Le désir de performance occultait en lui jusqu'à la possibilité même du désir.*

Aussitôt après avoir écrit ces quelques mots, lui vint à l'esprit cette contre-attaque sournoise logée au creux de sa pensée et qui bondit sur lui : comment le savait-il, lui qui ne pouvait se targuer d'avoir collectionné un grand nombre d'amantes ?

C'est tout simplement qu'il lui fallait une entrée en matière, la formule tremblante qu'il avait choisie fonctionnant à la manière d'une belle et forte anacrouse. Elle était ce délicat préambule nécessaire à la naissance du texte, le moment affirmatif où se dessinait une vérité encore à venir, moment tremblant, hésitant, mais hardi aussi, et affirmatif en diable,

sorte de bravade lancé au néant, à la peur du néant, à l'angoisse du non-sens qui menaçait constamment sa pensée, et la pensée en lui, pour les condamner toutes deux, par avance, au silence.

Se sentir dépositaire d'une pensée en acte, pour ainsi dire l'héritier vigilant et le gardien exigeant d'un geste inaugural vieux comme l'humanité impliquait qu'il se sentît solidaire de tous les hommes et de toutes les femmes de bonne volonté vivant dans le vaste monde dont il ignorait à peu près tout.

Le bon sens étant la chose du monde la mieux partagée, il se devait de dire non aux empêcheurs de réfléchir en rond, tout en acquiesçant à cette nécessité vitale et historique : il fallait toujours tenter d'élargir le cercle en le maintenant ouvert, à la manière d'une spirale centrifuge, et ainsi faire place à l'histoire tant personnelle que mondiale, tenir compte, en d'autres termes, de toutes les failles, fractures et plis laissés par l'Histoire dans la mémoire, et par conséquent, la perception de soi, des autres et de l'Autre qui constitue et que constitue toute expérience humaine, tout en se gardant de tomber dans le piège de l'histoire en train de se faire, dans cette actualité grimaçante, sournoise et narquoise, mais en marche indéniablement, et que personne ne peut se targuer d'arrêter en l'embrassant dans sa totalité signifiante-insignifiante en train de se faire et de se défaire sous nos yeux, à la manière de cette tapisserie tissée et défilée jour après jour par cette Pénélope de noble mémoire.

Le sens de l'histoire nous échappe au moment il nous semble qu'elle se joue sous nos yeux. Elle se joue à vrai dire seconde après seconde partout dans le monde, en se jouant de nous, mettant en jeu des forces archétypales dans leurs variations, uniquement leurs variations, car le texte initial a toujours déjà été perdu, tissé qu'il fut dès l'origine de fils de couleurs et de provenances différentes, indatables rigoureusement, insituables précisément, mais laissant çà et là des traces et des marques, ces dernières, expressions de la volonté d'hommes disparus depuis des millénaires, ayant laissé des traces remarquables qui nous renseignent hic et nunc sur les us et coutumes, les techniques et la vision du monde, les pratiques culturelles et culturelles de tant et tant de peuples disparus corps et biens depuis des temps mémoriaux.

L'actualité est un défi de tous les instants. Elle met en jeu, dans nos réactions viscérales ou réfléchies, tout ce que nous sommes capables d'embrasser par l'intelligence, notre capacité d'analyse dépendant de l'état présent de notre culture au sens personnel et général du terme.

Ecrivain cela, il avait conscience de rendre justice à un paradigme fondateur, tout en mesurant non pas l'insuffisance mais la portée relative, relative à la culture singulière dont il se voulait l'héritier actif et reconnaissant.

Mettre en jeu des traditions différentes implique qu'on les connaît toutes, qu'on en maîtrise

les tenants et les aboutissants, ce qui, il faut le reconnaître, passe les forces humaines communes.

Des langues, toujours plus de langues, bien sûr. Et pour cela négliger la facile dichotomie des langues soi-disant mortes et des langues dites vivantes.

Penser, dans ces conditions, équivalait alors à être de facto condamné par contumace pour un crime que l'on n'avait pas encore commis, crime qui ne prendrait tout son sens que si la pensée se décidait à le commettre, pour, ainsi, rendre justice à l'injustice foncière du jugement opéré sur elle, avant même qu'elle ne se fût mise en branle, et comme en route vers la réalisation de son coupable projet.

L'injustice de la pensée en train de s'écrire est là toute entière : elle prend sur elle la foncière injustice de la Loi pour la retourner contre elle, faisant ainsi coup double dans l'économie de l'être : le texte en train de s'écrire reconnaît la toute puissance de la Loi pour mieux la défier, et la Loi ne s'affirme pleinement que dans le moment discursif et jubilatoire de sa transgression.

Les lois de la syntaxe et de la grammaire ne sont jamais mieux respectée que lorsque l'auteur prend des libertés avec elles, donnant ainsi à mesurer l'écart qui s'instaure entre la parole idéale qui n'existe pas mais que postule le sévère grammairien gardien du bien dire et du bien écrire et le Dit toujours singulier qui ne vit, ne s'affirme, ne s'écrit qu'à l'écart - à *distance respectueuse* - de la norme.

Le ban de la norme, le lieu de son exercice, l'espace de son jeu ainsi se creuse, s'investit souterrainement, souverainement, et s'ouvrant sur lui-même, donne à entendre et à sentir qu'il est infini, c'est-à-dire infiniment précieux et fécond, et que sa survie en tant que norme salvatrice n'est possible qu'au prix de sa transgression incessante.

La pelle qui fouille l'être intangible soulève la terre de joie : ainsi donc tout n'est pas encore dit, il reste à dire encore tant de choses dans le dérangement de l'être.

Le creusement opéré au sein de l'économie libidinale des mots définit un espace qui se dérobe à la prise, définissant ainsi une mise en abyme de sa verticalité ascensionnelle dans la déroute du sens constamment retournée contre elle-même : la pelle qui retourne la terre est lourde à soulever au moment où il faut rejeter au loin la terre extraite qui s'amoncèle à l'écart du trou béant.

La terre extraite, déplacée, mise à l'écart, voilà qu'elle prend tout son sens : elle s'amoncèle à l'écart, modifiant ainsi la répartition des forces en présence qui ne s'affrontent pas, mais s'éprouvent mutuellement dans la jubilation d'une force musculaire toute tournée vers le plaisir de l'effort. Il importe autant de creuser que de soulever la terre, autant de soulever la terre que de la rejeter au loin, autant de voir s'amonceler la terre rejetée à l'écart que de

constater avec plaisir l'ampleur de l'excavation opérée dans l'économie de l'être.

La joie du fossoyeur est là : il sent la terre qui se refuse, il éprouve sa résistance et en vient à bout à chaque pelletée. Chacune d'entre elles donne de la joie par la force qui vient à bout de la résistance qu'oppose la terre lourde.

Elle n'est pas pesante, cette terre lourde, cette glèbe collante qu'on extrait. On creusait pour déterrer, pour enterrer, on ne sait plus exactement, le seul geste de creuser donnant désormais de la joie.

Creuser, ainsi éprouver sa force en acte : moment décisif où se dit dans le même temps l'effort heureux qui résiste à la résistance du milieu et l'amitié foncière et altière de ce dernier.

La Loi, au fond, ne serait là que pour rendre possible la transgression seule à même d'en justifier l'existence.

Cette tension dialectique, appelons la *litté-rature*, mot lancé en pâture aux mots qui font et défont ce que nous persistons à appeler la littérature.

Le trajet ainsi dessiné et destiné à *voir le jour* dit la nécessité de la Loi rétroactive dont seule la transgression produira un sens à la fois ferme et variable aux yeux mêmes de la Loi qui n'existe pleinement que dans les yeux de ces innombrables autres qu'on appelle du doux nom de lecteurs.

Aussitôt, cet autre lui-même qu'appelait sa raison venait contredire à son tour la belle ordonnance spontanée qui venait de s'installer en investissant tout le champ sémantique du texte en train de s'écrire : l'anacrouse n'était elle-même qu'une formule approximative, une métaphore musicale qui laissait entendre qu'incipit et anacrouse ont même fonction et même fonctionnement.

Il faudrait, à vrai dire, parler de *fictionnement* pour décrire cette inclination fort commode.

Observer sa pensée, tout en la déroulant, l'amenait ainsi à ressentir au plus près ce qu'il avait décidé d'appeler, faute de mieux, *la narrativité*, soit *le moment discursif, décisive et décisif, jamais dérisoire, qui engageait le texte à venir vers son avenir*.

Là se jouait en propre l'avenir du propre s'appropriant.

*La narrativité* dessinait ainsi en creux un espace personnel aliéné en trois temps : le temps des intuitions grouillantes qui se condensait en un incipit fiévreux, la spontanéité métamorphique de la métaphore voyageuse et la claire raison qui s'enchantait du résultat toujours provisoire qui vibre à l'unisson de son effort.



Clair-obscur de la raison prise aux mots, posée là sur le fil du rasoir en train de s'écrire pour trancher dans le vif du réel polymorphe.

La lune, une nuit à Brussey, brillait posée doucement sur la délicate partition des fils électriques, dessinant en une belle ronde un la majeur inoubliable.

Cette espèce de spontanéité raisonnée qui caractérisait sa pensée en train de naître à elle-même dans la production d'un texte laissait ainsi libre cours à la métaphore voyageuse : il se laissait guider par elle, tout en infléchissant constamment son cours, et de ce fait il ne pouvait savoir ni prévoir le cours qu'allait prendre son texte.

Mais le temps veillait. La rencontre fortuite de la lune et de la partition électrique en témoignait durablement, longtemps après que la musique se fut tue.

Clair Obscur, dans l'ombre immense d'Antigone, déroulait ses mélismes envoûtants.

Se tramait en lui un drame verbal dont il entendait déployer toutes les harmoniques : pour cela, une ferme mélodie était nécessaire au bon déroulement des harmonies qui retentissaient en sa présence lointaine.

Aucune route n'étant tracée à l'avance, tout était donc à inventer ou à découvrir, et c'est cette ambiguïté, il le sentait vivement, qui engendrait la tension nécessaire à sa démarche réflexive. Il s'agissait de saisir l'instant favorable de la germination du sens à travers le déploiement radicaire et réticulaire des seuls mots qui s'appellent et se répondent, délibérément choisis par lui pour leur correspondance incessante.

Jamais il ne se défaisait de l'impression que son texte ne prenait pas la tournure initialement désirée, la performance du texte semblant toujours être à l'écart du désir qui la suscitait.

Pour rendre compte de cet écart, l'imparfait de l'indicatif était idéal, pour ainsi dire un mal nécessaire : *l'imparfait indicatif* défaisait après coup le bel ordonnancement spontané, il l'inscrivait clairement dans le clair-obscur d'une démarche joyeuse, donnant à entendre que le passé de mots qui caractérisait le texte écrit voici peu n'était qu'une trace fragile, un sédiment encore frais plus exactement, qu'il ne fallait ni foncièrement déprécier ni non plus figer dans l'éternité sévère de la pierre.

L'archéologie du savoir veillait ainsi à ne pas bouleverser les strates encore fraîches dont les lignes donnaient à voir le méticuleux ordonnancement d'une raison en train de naître à elle-même, éprouvant la résistance du réel à faire face au dérangement causé.

Le bonheur de mots ne s'obtenait à vrai dire que par la négation sévère du réel concomitant. Ne restaient que les mots pour dire cette éviction souveraine, et attester aussi, paradoxalement,

que le réel perdurait, car celui-ci, le langage le traitait comme le comburant nécessaire à sa respiration corrosive.

La prière volatile inscrite dans la pierre est peut-être la plus émouvante.

Sans exactement signer l'arrêt de mort du divin, elle donne à voir, comme peut le faire une épitaphe inscrite sur une tombe dont on sait de source sûre qu'elle fut vide dès l'origine.

C'est le texte tout entier qui fonctionne alors à l'instar d'un cénotaphe.

La coquille de mots ne renferme aucune vérité préétablie.

Ouvrir le cénotaphe, cette tombe pleine d'elle-même qui dit le vide du divin et la plénitude du souvenir dans l'implicite d'une humble mais ample prière adressée à l'absent, voilà ce que le texte, à rebours, ne fait jamais, car il est dans son désir d'ouvrir sur un espace de mots qui dit le vide avec le plein et le plein avec le vide : les mots chargés de sens s'enlèvent sur fond d'absence, et leur enchaînement impeccable dessine une tombe vide qui fait signe vers le vide abyssal du ciel gris, qui un jour, s'ouvrit à l'enfant pour lui confier sa nullité évasive et lui transmettre la souveraineté du vide.

Dans le cénotaphe, les morts absents regardent vers la terre, ne cessant de creuser à la recherche d'eux-mêmes à travers la parole des vivants qui lisent l'épitaphe inscrite sur le cénotaphe.

Ceux-là ne regardent pas en arrière, mais en avant : alentour tout frémit, le jardin s'anime, et la haute demeure que protègent des tilleuls centenaires se tient là, ni ouverte ni fermée : impossible d'y pénétrer sans commettre une infraction, impossible en même temps de ne pas y voir comme en un rêve la vie passée qui y a laissé des traces significatives de son passage, doublant ainsi cette fière demeure isolée d'une demeure de mots qui murmurent à nos oreilles dans le vent d'été : ici eurent lieu des événements singuliers qui ont produit ce texte que tu aimes entre tous.

Ainsi, la demeure de Blanchot à Quain se dresse, ouverte-fermée, renvoyant au texte qui l'a donnée à voir dans *L'instant de ma mort*.

Le désir lui aussi, comme l'amour du texte, n'est pas mort. Ce phénix insolent renaît toujours là où on ne l'attend pas, dans un sourire espiègle, un rire taquin, une phrase anodine lancée pour rire, un jeu de mots savoureux, une parole d'encouragement.

Il renaît dans l'espace ouvert d'un privilège accordé par la Muse à ceux qui s'aiment d'un amour vrai.

Suivant en cela l'exemple vivant de Pénélope, l'écrivain digne de ce nom qu'il reçoit des



autres, sans jamais s'affubler du titre ronflant d'auteur confirmé, voit poindre au petit matin la bonne étoile mutante et mutine de son désir.

La nuit durant, la lune veille, fidèle au soleil absent plus pour longtemps.

Pour beaucoup d'entre nous, hommes et femmes confondus, c'est le désir qui appelle le désir, la performance et le désir ne faisant qu'un dans l'amour des mots, les mots de l'amour, et *l'acte toujours vierge, même répété.*

### Fallacieuses dichotomies

*Sans doute est-ce trop tôt pour le dire, car avant de le dire, il faut le vivre...*

Il réprima aussitôt ce mouvement de pensée en apparence impeccable, et il rectifia :

*Sans doute, est-ce trop tôt pour le faire, car avant de le faire, il faut le dire, car, cela va sans dire, dans toute action humaine qui ne se veut pas purement - et disons-le bêtement - impulsive, la parole - la délibération intérieure tout autant que le dialogue ouvert qui cherche l'accord avec autrui, serait-ce pour constater un désaccord, constat qui vaut toujours mieux que le non-dit lâche et perfide - la parole, dis-je, engage sur la voie de l'action : toutes les guerres n'ont pas été déclarées, mais toutes ont été soigneusement préparées, ont fait l'objet d'une délibération à tous les niveaux impliqués dans son organisation.*

Ce deuxième mouvement de pensée, en apparence impeccable, lui causa, immédiatement, après qu'il l'eut écrit, un certain malaise.

Sans y prendre garde, il avait tiré sa réflexion vers l'action, en oubliant son propos initial qui portait sur la vie. La complémentarité de la parole et de l'action - leur dialectique : la parole engage et accompagne l'action tout au long de son déroulement, avant de devenir historique, récapitulative, mais encore et toujours sujette à discussion, du moins tant que le sujet, en apparence inactuel, révèle une actualité discrète que seule la méthode généalogique est apte à mettre en lumière - était pour lui une évidence, presque un truisme.

Il se trouvait ainsi devant une pensée rectifiée qui n'avait pas grande valeur, la question essentielle pour lui étant les rapports qu'entretiennent la vie et la parole.

Vaste sujet qu'il se promettait d'éclairer, mais avec aussitôt cette question de méthode : comment éclairer les rapports de la vie et de la parole ?

En vivant ? En parlant ?

Il lui apparaissait évident d'entrée de jeu qu'opposer la parole à la vie était un leurre, que la vie, précisément, était toute tissée de paroles justes et injustes, injurieuses ou flatteuses, basses ou nobles, cajoleuses ou méchantes, etcetera.

Il lui apparaissait non moins clairement que la parole se nourrissait de la vie tout en la nourrissant.

Constatant cela, il n'alla pas plus loin dans le questionnement qui lui parut stérile, du moins, s'il maintenait le postulat contestable de l'opposition systématique de la vie et de la parole.

Il se dit : cette opposition est à peu près aussi oiseuse que celle qui oppose le corps et l'esprit. Opposition commode qui a une certaine valeur heuristique, mais sans plus, et qui a engagé la vie, depuis au moins deux millénaires, sur une guerre à mort de l'esprit contre la vie en arroyant à l'esprit une position morale de surplomb qui nuit à la vie.

Il quitta aussi sec son bureau, et il alla marcher sur le petit chemin qui mène dans la campagne environnante. Il repensa : mon amour n'est pas une folie. Ce n'est pas parce que la femme de ma vie est loin qu'il me faut, par pur pragmatisme, décider qu'il ne vaut pas la peine de l'aimer. C'est vrai que nous vivons tous les deux cette dissociation de la vie et de la parole parce que nous sommes séparés, mais c'est précisément cette séparation qui me donne envie - et le mot est faible - d'abolir cette séparation pour vivre pleinement la parole et la vie en même temps

Il refusait avec la dernière énergie le fatalisme, et aussi une tendance largement répandue à se résigner paradoxale : demander beaucoup, et ne pouvant l'obtenir, y renoncer, tendance lourde qui pose le problème du temps, c'est-à-dire la redoutable question de la faisabilité, question laissée au jugement de chacun en fonction de ses forces, des forces, du moins, qu'il estime être capable de mobiliser pour parvenir à ses fins - obtenir ce qu'il veut - estimation qui, à son tour, dépend de sa capacité à évaluer un rapport de forces favorables ou défavorables, ce même rapport de forces influant sur sa capacité à l'estimer.

Il posait ainsi le problème de la liberté en conflit avec le pragmatisme, qu'il voyait comme le meilleur allié du statu quo, dont il disait souvent avec malice qu'il n'était qu'une invitation sournoise à en rester là, en sacrifiant la liberté au nom de son confort personnel, confondu allègrement avec les intérêts d'autres personnes maîtresses du statu quo dont ils tiraient confort et profit, en en laissant les miettes à leurs « vassaux », des miettes parfois bien grasses, mais des miettes tout de même. Un rapport de forces défavorable incline facilement à se résigner, si l'on ne prend pas le temps de réfléchir à comment concilier ses intérêts profonds et ses intérêts immédiats.

Travailler à modifier le rapport de forces était à ses yeux une nécessité. Pour y parvenir, il fallait disposer d'une solide volonté de défendre bec et ongles ses intérêts vitaux en faisant usage de liberté et non de servilité.

Constater, c'est contester. Cette phrase, forgée à son usage dans sa jeunesse, elle reprenait vie dans sa vie qu'il s'apprêtait à renouveler. Il souhaitait la partager.

Renoncer à soi, à ses aspirations profondes au nom d'un certain confort matériel chèrement acquis lui paraissait ressortir du même mode de pensée négatif, ennemi de la vie, que celui qui consistait à opposer la vie et la parole, le corps et l'esprit.

### **Emotions et expériences**

*« Plus d'une fois il m'est advenu d'entrevoir l'automne du cerveau, le dénouement de la conscience, la dernière scène de la raison, puis une lumière qui me glaçait le sang ! »*

Cioran, Syllogismes de l'amertume

-1-

D'une émotion, que faire, sinon la vivre et puis en parler ou bien alors la taire, peut-être par pudeur ou par peur des réactions que l'on ne manquera pas de susciter ?

La vivre, a priori, quoi de plus naturel ? Mais en parler, quoi de plus difficile ?

L'émotion passée, comme l'orage ou la tempête, on se survit ; l'émotion si intense, si ravageante qu'elle fût, nous laisse devant un souvenir que l'on chérit, à moins... à moins que l'émotion qui nous a saisis ne fût, ne soit encore, par le fait qu'elle perdure en nous jusqu'à nous rendre mutique, si forte, si imposante et si prégnante qu'elle nous laisse sans voix, sans désir d'expression aucun, en un mot : encore absents à nous-mêmes dans la plus grande concentration de nous-mêmes, nœud intolérable, nœud gordien qu'il faudra trancher, comme l'on tranche dans le vif du sujet par une décision sans appel, mais non sans conséquences dans nos rapports à autrui.

Traumatismes graves après un accident, événements extrêmes où la mort nous a frôlés, autant d'expériences qui suspendent le temps, nous laissant indéfiniment devant notre impuissance à faire face à cette *soudaine netteté* qui s'est refermée sur nous comme la nuit enveloppe le jour.

Mais peut-on encore, en pareils cas, parler d'émotions ? Ce qui nous a coupé le souffle au

moins au moment où nous l'avons vécu, a menacé notre vie ou celles d'êtres chers, tout événement provoqué par nous ou purement subi, qui nous a laissé au seuil de la mort, peuvent subsister en nous sans qu'il soit en notre pouvoir d'en bien parler ou même d'en parler tout court.

On suffoque rien que d'y penser ; la pensée s'embue, se ternit, nous laisse dans un grand malaise : impression de régresser dans un avant dire sous le poids d'un trop à dire qui nous excède, dont nous ne sommes pas maître. Perte de la maîtrise du langage : plus de recul face à un événement traumatique si prégnant qu'il sait se faire oublier pour mieux nous empoisonner la vie en tournant à l'obsession diffuse, à l'idée fixe constamment masquée dans les gestes de tous les jours. L'obsession, c'est nous tout entier, ce tout inaccessible et incessible à la fois.

Expérience d'une métonymie du vivant : tout est déplacé. Impossible de parler en images, toutes métaphores tuées dans l'œuf au profit exclusif d'un travail métonymique invisible qui nous déporte sans cesse vers un ailleurs passionnément désiré pour ce qu'il est : le lieu introuvable où le temps s'est arrêté pour nous.

Moment de vérité où la vérité s'est anéantie au moment où elle s'est révélée à nous en nous disloquant. Vérité disloquée, suffocante: *disloquacité* du corps sans voix qui n'a plus nulle part où aller en lui-même. Tourner en rond à l'intérieur de soi, jusqu'au vertige, à la recherche d'une issue, ainsi faire l'expérience d'une certaine possibilité de vivre qui a vécu.

Nous sommes morts à une certaine possibilité d'être nous-mêmes alors l'intervention d'autrui devient nécessaire pour que nous cessions de nous déplacer en nous-mêmes à la recherche d'un centre introuvable : « Get My Heart Back Together Again! Rassemblez les morceaux de mon cœur ! » C'est le cri muet de toute personne qui a subi un traumatisme.

« Sans aller jusque-là », il est, en tous cas, des émotions dont on se serait bien passé ; ce sont celles, à n'en pas douter, qui ne passent pas, nous laissent, au mieux, un goût amer dans la bouche, parfois vont jusqu'à nous obséder, mais il n'en est pas ainsi exactement : c'est nous qui sommes « le moteur » et « le comburant » de cette obsession qui se confond avec nous, bien que celle-ci soit comme l'aveu ébahi que quelque chose de plus puissant que nous, de trop fort, quelque chose d'exaltant, de brûlant et de destructeur, qui, pour tout dire, a menacé de nous détruire, pour nous laisser dans l'entre-deux de la perplexité.

Nous sommes alors sur la corde raide ; notre esprit vacille, hésite entre folie et raison garder, opte souvent pour ce moyen terme qu'est la déraison raisonneuse : la folie habillée de mots, pauvres vêtements, haillons diaphanes posés sur notre corps par où passe une lumière mortifère qui n'éclaire plus.

Au seuil de la transparence, entre lucidité et expérience foncière de la nuit, notre esprit vagabonde et puis, à la fin, menace de s'effondrer. Menace parfois si longue à venir, si

lointaine dans son imminence même qu'elle use une personne « jusqu'à la corde » qui alors, alors seulement, après des années d'expectative, peut se briser net.

Quelquefois, ironie du sort : nous nous en sommes sortis, nous avons survécu, avec désormais ce poids sur le cœur dont on ne sait ni ne veut de longtemps décider s'il nous pèse parce qu'il figure en nous comme un événement tellement puissant qu'il nous laisse sans voix ou bien s'il a révélé en nous une faille, une faiblesse tellement grande que la combler est l'impossible même parce que ce comble de faiblesse est désormais tout ce qui nous comble et nous maintient en vie, horreur comblée, comble de l'horreur de l'extase - la sortie hors de soi - advenu le temps d'un éclair ou bien longuement, le temps, en tous cas, d'être frappé comme par Apollon.

Apollon... Ce qui symbolise pour moi le trop-plein, la plénitude désastreuse de la lumière et de son « mystère », trop grand pour celui qui l'a vécu, parce qu'étant, peut-être, le lieu qui récuse tous les lieux - sorte de non-lieu que subit le « sujet », dans son corps absenté, d'une expérience de ce qui est antérieur à la lumière, et qui ne peut se « révéler » qu'obscurément à celui qui a voulu faire la lumière, toute la lumière, sur le « mystère de vivre ici et maintenant », soit très exactement, à mon sens, l'expérience du divin que fit Hölderlin : « Apoll hat mich geschlagen : Apollon m'a frappé » Une telle expérience ne se vit qu'aux confins de la mort, là où la mort et la vie mêlent leurs eaux. Cerveau pétrifié, corps de pierre que n'use plus le temps vécu, abandon à ce qui n'est pas soi dans la plus grande, la plus douloureuse certitude de soi.

## -2-

Je brûle de communiquer l'émotion heureuse ou malheureuse que j'ai ressentie, mais que puis-je communiquer en définitive ? Des souvenirs, un fantôme d'émotion.

Je pourrais décrire avec force détails les circonstances, parler de moi d'abondance, me mettre en valeur ou me faire tout petit : rien n'y fera, je serai toujours « à côté » parce que l'émotion m'a « lâché ». Me voici seul en compagnie des mots, en présence de personnes attentives et bien disposées à mon égard, mais rien n'y fait : impossible de leur faire revivre cette émotion que je ne revis pas moi-même, que je me contenterai de relater. Contentement qui m'exaspère si je veux être honnête avec moi-même et avec les autres. Ma sincérité peut être totale, elle n'est pas en cause. L'émotion est passée, en parler au passé est tout ce qu'il m'en reste et je dois « faire avec ce reste ».

Pourtant, l'orage a bien eu lieu, et j'en étais le centre exquis. Cette image suggère bien que mon corps et mon « moi » - c'est même chose - quand je suis ému, tendent, sinon à épouser les dimensions de l'univers - quelle infatuation ce serait ! Quelle inflation grenouillesque d'un moi devenu hyperbolique dans un corps transporté, tremblant, aux dimensions devenues certes incertaines, floues, pour tout dire dénuées d'importance, mais « bien là » - du moins à « éclater » comme l'on dit, par exemple, que notre cœur explose

de joie, moment où l'on ne sait plus très bien (et n'a cure de savoir...) si c'est le monde qui m'envahit ou bien « moi » - mon corps qui dit « je » - dont les limites, subitement, s'estompent, moment crucial qui confine parfois à ce qui est appelé du mot pompeux d'extase.

L'émotion triste, le deuil provoque plutôt un repli sur soi, un recueillement qui peut néanmoins prendre une forme collective, tandis que la joie, l'enthousiasme sont des expansions de notre personne où la communication « s'emballe », devient floue : nous sommes comme portés par une vague de joie plus forte que nous. La chape de plomb, l'écrasement de la douleur versus la légèreté aérienne d'un corps qui dit « je », devenu flottant, pour quelques instants réellement « entre ciel et terre ».

L'émotion, unique, ravageante, et si indélébile qu'elle soit, m'a quitté pour toujours. Commence alors le temps de la récurrence langagière : de l'émotion que j'ai ressentie, je parle d'abondance, et puis de moins en moins. Je finis par l'enfouir en moi, je la remise dans un coin de ma mémoire.

C'est lassant de toujours répéter la même chose surtout quand on ne sait pas au juste comment être juste avec son émotion. On n'a pas trouvé les mots, tous si banals et si communs, pour rendre cette émotion unique qui nous a saisis pour finalement nous transir. Au moment de la vivre, la joie qui nous a transportés nous a fait frayer avec quelque chose de plus grand que nous, et, quand nous tentons d'en parler, le souci s'insinue en nous de faire la part belle à cette « transcendance » : le sujet du verbe s'émouvoir tend à s'effacer devant l'émotion qu'il a ressentie et qu'il ressent désormais comme plus important que lui, plus important parce que peut-être plus significatif. Au moment où il est ému, le sujet tend à s'oublier pour laisser parler l'émotion pure.

On peut se sentir « lavé » par une telle expérience. Il est bon de rire, par exemple, on expulse ainsi hors de soi tout un vécu pesant, des minutes d'ennui, des heures de songerie creuses, des journées entières sans autre horizon que le train-train quotidien. Le rire, la franche rigolade restaurent un avenir, me mettent de bonne humeur quand ils sont suscités par d'autres que moi qui ont su me faire rire alors que je m'y attendais pas du tout parce que j'étais d'humeur maussade. Le rire de bon cœur (quand on ne rit pas des autres : le rire mauvais si facilement partagé, le rire moqueur qui rejette les uns pour solidariser les autres) est souvent un rire partagé, un rire collectif. Il arrive aussi qu'il éclate dans la solitude parce que l'évidence s'impose à nous que d'autres peuvent rire de la même chose que nous, comme devant la télévision, par exemple.

Rire ensemble, au théâtre, au cinéma, quoi de plus sain ? Plus rien n'a d'importance que notre rire, relancé de plus belle par le rire des autres. Le fou rire qui m'a un jour secoué en regardant une pièce de Machiavel, « La Mandragore », je ne peux pas l'oublier parce que je l'ai partagé avec ma mère, un soir, tard devant la télévision. Pendant quelques instants, nous avons oublié ensemble tous nos soucis pour ne laisser parler, ensemble, que notre joie



de vivre.

Le rire est une émotion partagée le plus souvent, disais-je, mais pas toujours : l'on peut certes rire seul à la lecture d'un passage drôle dans un livre ou devant la télévision. Reste que certaines émotions, dont au premier chef le rire, le fou rire, ne sont pas la propriété exclusive d'une personne ; ces émotions-là, on ne veillera pas sur elle comme sur un trésor personnel, on ne les aura pas vécues comme uniques. Pour autant, il est d'autres émotions qui ne concernent que moi.

Mais sont-elles si uniques que cela, ces émotions chéries ? A les communiquer, je cours le risque de les trahir en les coulant dans le moule des mots et des expressions qui servent à exprimer tout et n'importe quoi. Pis encore, on me comprend, on ose me dire : « Moi aussi, j'ai ressenti la même chose en... »

Horreur ! Je n'étais donc pas seul à ressentir ce que d'autres, déjà, ont ressenti ! Ceux qui m'écoutent et m'approuvent parce qu'ils se retrouvent dans ce que je raconte me volent mon émotion. Je la galvaude en en parlant et je m'expose à un démenti cinglant qui prend la forme d'une approbation : Non, décidément, je ne suis pas unique, la preuve : on me comprend. Bien mal m'en a pris de vouloir ainsi me singulariser en narrant ce que j'ai ressenti.

L'émotion est toujours singulière. Est-elle pour autant incommunicable ? Avec un peu de talent, je parviens aisément à en rendre compte, mais je voudrais plus : *je voudrais la revivre avec les mots pour la dire*. La dire, c'est toujours, dans la redite, le ressassement, la mal dire en l'enrobant dans une pâte rhétorique à la portée de tous et de toutes. Mais il faudrait savoir ce que je veux à la fin ! Suis-je désireux de la communiquer pour la savourer avec les autres, auquel cas il me faut en passer par le langage, user de mots et de tournures qui appartiennent à tous et à toutes ou au contraire n'ai-je qu'une envie : la garder à part moi comme un trésor inaccessible ? Perdue pour perdue, autant tenter le tout pour le tout : la communiquer.

Il n'y a pas de moyen terme : je la communique ou bien je la garde pour moi. Je la garde pour moi comme un trésor qui m'est inaccessible : j'ai été « ce sésame, ouvre-toi ! » qui a permis à l'émotion de s'engouffrer en moi, mais maintenant que l'émotion a reflué, je reste sans voix, incapable de proférer la formule juste qui m'ouvrirait à nouveau les portes de l'émotion ou alors j'ai l'impression désagréable de bavarder, de « faire des phrases » à cent lieues de ce qui m'occupe.

Il y a un abîme infranchissable entre ce que j'ai vécu sans mots, sans voix, hors langage et ce que j'en puis rapporter avec des mots. Drame banal de l'incommunicabilité : le langage porte l'être en commun ; c'est mon appartenance à l'humanité, et l'être en commun aussi qui excède même l'humanité, qui me poussent irrésistiblement à communiquer ce que j'ai vécu ; ne rien communiquer, c'est m'exclure de facto de la communauté des hommes

et des femmes, et c'est manquer à l'existence en général avec laquelle je communique par tout mon corps, à commencer par la voix. Je puis me murer dans mon humanité jubilatoire ou souffrante, peu importe, le spectacle que je donne de moi, bien que j'en aie, (expression qui ne m'est pas familière) est celui d'un homme ou d'une femme replié sur soi, peu enclin à communiquer ; on m'en voudra pour sûr, on se méfiera de moi.

Mais que m'arrive-t-il quand j'en parle ? L'émotion que j'ai ressentie, unique, singulière, toujours circonstanciée, il me faut la couler dans la pâte des mots pour la rendre commune. Paradoxe de ma démarche : le singulier est converti en commun. Que reste-t-il alors de la singularité ? Est-ce si important que cela qu'elle reste singulière ? Ne vaut-il pas mieux la communiquer, surtout si la signification qu'elle a prise pour moi, pendant et après, excède ma personne ?

Je fais l'expérience de la communauté négative quand je tente de partager mes émotions. Certains peuvent rester complètement étrangers à mon propos, n'y rien comprendre : c'est de l'hébreu pour eux. D'autres encore sympathisent ; ils établissent un parallèle avec ce qu'ils ont vécu « de leur côté ».

Les circonstances ont beau avoir été différentes, l'émotion que j'ai ressentie, d'autres peuvent aussi l'avoir ressentie avant moi et pourront la ressentir après moi. La singularité n'est pas l'exception ni l'extraordinaire. Dans un cas de figure comme dans l'autre, je fais l'expérience de l'altérité : personne ne peut se mettre à ma place.

Ce qui n'est pas moi, là où ma personne s'arrête, c'est très exactement le néant, soit l'interruption d'être, mais ce néant, ce qui n'est pas moi, cesse très exactement là où les autres commencent d'exister pour moi. Les autres, ce n'est pas rien, même si le néant seul est la condition sine qua non de leur apparoir. Un abîme me sépare des autres ; c'est ça une communauté négative : les autres peuvent vivre la même chose que moi, mais je suis seul - mais pas le seul ! - à vivre ce que je vis, à avoir vécu ce que j'ai vécu.

Je ne suis pas le seul à avoir pleuré à l'écoute de telle musique ou de tel témoignage, mais je suis seul à vivre ce que je vis déjà au passé et que bientôt il me faut raconter pour le sauver de l'oubli. C'est important pour moi parce que cette émotion m'a révélé une vérité plus grande que moi et qui m'a ravagé. C'est ce ravage que je veux narrer, ce naufrage de moi, cet abîme de perplexité qui m'a laissé sans voix et qu'il me faut communiquer bien que les mots me manquent.

Les mots me manquent au moment même où je les ai tous à ma disposition pour en faire usage parce qu'ils me renvoient à moi-même qui étais sans mots au moment où l'émotion m'a saisi, et puis, je voudrais passionnément faire taire ma petite personne au profit d'une parole singulière où pût advenir une seconde fois, dans la parole cette fois-ci, la parfaite adéquation de ce que j'ai senti dans ma singularité et de cette vérité qui m'a heurté en se révélant à moi. Ma petite personne, je veux qu'elle s'efface devant la grande personne que



je suis devenue le temps d'être ému, et dont il faut bien qu'il reste « quelque chose », très exactement : ce que j'en puis dire.

Certes, les mots sont disponibles, tous sans exception. Ils ne manquent que ceux qui ne me manquent pas, ceux que j'ignore, ceux que je n'ai pas fait miens parce que je ne l'ai pas appris. C'est ce manque au milieu de la pléthore qui me sauve : le manque, dont j'ai conscience sans pouvoir le définir et a fortiori le combler, m'incite à penser qu'en étant plus habile, c'est-à-dire plus riche de mots, je pourrais m'en sortir, faire état et étalage de ce que j'ai à dire et que j'ai l'impression de dire si mal.

C'est que, me racontant, j'ai déjà quitté le langage outil : je fais presque de la littérature, je tombe dans l'autobiographie instantanée et ses pièges : la défaillance mémorielle, la confusion des personnes, des lieux et des dates. Je ne suis plus dans l'émotion pure dès que je ne la ressens plus, mais maintenant, c'est encore pire : je me trompe peut-être, même, et surtout, si je développe des trésors de rhétorique pour soutenir mon expression et rendre à la fois intelligible et agréable ce que j'ai à dire de moi. L'expression sans fard, elle aussi, ne me sauve pas : quoi que je dise, il me faut le dire à ma manière ; j'engage toute ma personne dans une certaine version des faits, ces faits qui ne sont arrivés qu'à moi, qui sont moi et dont je dois proposer une version qui n'appartient qu'à moi.

De moi, que reste-t-il au moment où j'en parle ? Un sujet parlant qui tente de faire état de ce qui l'a transi pour lui révéler une vérité plus grande que lui, une vérité devant laquelle on souhaite passionnément s'effacer. Projet voué à l'échec : il me faut revenir à moi après l'émotion pour pouvoir en parler ; je ne puis évacuer aussi facilement le sujet du verbe émouvoir, surtout si j'use de la voix passive.

« Cette musique m'a ému. » On imagine mal quelqu'un dire : « Cette musique a ému. », sauf à suggérer qu'elle a ému tout un auditoire.

Cette émotion qui m'a étreint et que je tente plus ou moins adroitement de communiquer, il a bien fallu qu'elle en passe par moi. Libre à moi, à moi seul, d'y voir plus qu'un état psychique et physique intense, libre à moi d'y voir la manifestation d'une vérité plus grande que moi. Il reste qu'il me faut me rendre à cette évidence première : ce n'est pas arrivé qu'à moi et ça n'est arrivé qu'à moi ; ce qui s'est révélé à moi, d'autres aussi en ont subi la révélation.

Il ne sert à rien alors de se lamenter sur la pauvreté du langage commun, à rien de me dire unique, même s'il en est ainsi, à rien de vouloir à tout prix faire fi de ma personne afin de mieux « faire passer le message ». Le message, tout le monde est à même de le comprendre, et l'on attend de moi que je sois « personnel », sincère, sans faux fuyant, au plus proche de ce que j'ai à dire et qui me paraît si important.

Pas de meilleure manière de se mettre en valeur que de clamer que l'on est rien et que le

message est tout ! La modestie, en l'occurrence, est toujours fausse. Modestie qui est l'aveu d'une prudence : le messager n'a jamais le beau rôle.

Bien sûr, certaines expériences ne sont pas courantes ni banales, pourtant, si extraordinaires soient-elles, il est loisible d'en parler au moins même si les autres ne peuvent comprendre de quoi il retourne. L'émotion, fugace par nature, a tout emporté au moment où je l'ai ressentie ; elle peut avoir aboli la notion du temps, le retour sur soi est alors le plus douloureux.

Une expérience pénible, en revanche, a pu durer longtemps et me marquer à vie à un point tel que j'ai eu l'impression, la vivant, de ne plus faire partie de la communauté des hommes. Je puis alors me taire obstinément et tenter d'oublier. Pour quoi faire ? Pour rejoindre la communauté des hommes qui ne comprendront jamais. Cette expérience qui m'a fait être ce que je suis maintenant, je ne la renie pas, mais il me faut me taire pour ne pas être rejeté, c'est une sage décision, mais, tôt ou tard, je serai rattrapé par mon passé : il me faudra parler pour que la lumière soit faite. C'est que le temps a passé, et avec lui les langues, d'autres que la mienne, se sont déliées : les bourreaux sont plus prompts à parler, le temps venu, quand ils sentent que les temps changent, leur redeviennent favorables.

Gardons-nous de confondre émotion et expérience ! De l'émotion, il arrivera que l'on parle froidement, avec un grand recul, ce qui contribuera grandement à faire d'elle quelque chose de l'ordre d'un événement, à la fois banal et singulier. D'une expérience, au contraire, il m'arrivera de ne pouvoir en parler tant l'émotion qu'elle suscite en moi est grande. En parler, si j'y parviens, me serre la gorge, m'arrache à la fin des larmes qu'il vaut mieux ne pas retenir. Je suscite alors une intense émotion à mon tour. La parole cesse, pour un temps au moins. Pourtant, il me faut parler à nouveau, pour témoigner de ce que ce fut.

L'émotion qui s'empare de moi, je peux la maîtriser, je ne dois en aucun cas la mépriser. Elle est peut-être la vérité ultime de ce qu'il m'a été donné de vivre et que je peine tant à dire.

Quant à l'expérience, il n'en reste que quelques mots, quelques phrases pour résumer des minutes délicieuses, des heures bienheureuses, des semaines de silence, des mois, voire des années de peine ou d'allégresse. Quelle dérision ! Et pourtant, il ne saurait être question de demander aux autres d'en passer par où je suis passé pour qu'ils me comprennent.

Le langage m'est d'une aide si précieuse : je puis en quelques mots exprimer non pas le temps qui n'en finissait pas - l'absence d'issue - ni l'espace où s'est déroulé le drame, mais ce que j'ai vécu et enduré, jour après jour, sans jamais pouvoir exprimer « le seconde après seconde » de cette expérience où j'ai fait dans le même temps l'expérience de la cruauté du temps et de la cruauté des hommes. Je ne puis proposer qu' « un raccourci à travers temps ».

Des hommes et du temps, il ne reste rien, alors je puis aussi bien achever l'œuvre du temps,

et ainsi la résumer en quelques mots, elle, qui se résume à n'être plus rien du tout que ce tout évanescent, absent maintenant, qui ne peut que se borner à laisser une trace indélébile en moi. Je suis son seul témoin.

Le temps a laissé une trace en moi ; c'est cette trace seule qu'il m'est loisible de relater avec force détails ou au contraire de manière allusive. Je suis tout entier celui ou celle qui a vécu « les événements » ; je dois m'employer à en dégager le sens qu'ils ont désormais pour moi, en admettant et en faisant comprendre aussi que ce qui n'avait peut-être aucun sens au moment où je l'ai vécu en acquiert un désormais, maintenant que j'en parle. Le non-sens lui-même fait sens à présent : je m'arrêterai sans doute au seuil de l'inexplicable, mais au moins j'aurai parlé, témoigné, rendu compte d'une expérience totale qui m'a transi, expérience qui a pu me conduire au-devant d'un monde totalement dénué d'émotions, mais dont je parle désormais la gorge serrée, les yeux embués de larmes. Ainsi, certaines expériences, ne peuvent se relater qu'avec émotion : c'est la relation même de telle ou telle expérience qui, alors, est émouvante et éprouvante pour moi et ceux qui m'écoutent. Le « compte rendu d'expérience », le témoignage me mettent au cœur d'une manière d'être paradoxale : je parle et je suis ému dans le même temps, preuve s'il en était besoin que le langage n'est pas l'ennemi de l'émotion, qu'il en est, tout au contraire, la cheville ouvrière. Que d'émotions peuvent passer par les mots !

-3-

De cette petite déambulation à froid au pays des émotions, que retenir ? Nous savons que toutes les émotions, sans exception, sont communicables et qu'il y a, pour cela, un prix à payer, peut-être exorbitant pour les personnes qui veillent jalousement sur elles : il faut en parler. Parler de ses émotions froidement ou avec passion, la gorge serrée, les larmes aux yeux, peu importe, implique une distance prise avec l'émotion, distance qu'il faut qualifier de temporelle : c'est le temps qui me sépare de telle ou telle émotion qui rend possible une « explication » avec le « déjà vécu », même si le vécu fait parfois retour si violemment qu'il me submerge. Les souvenirs alors deviennent si présents à mon esprit qu'ils me coupent la parole.

Parler, dans cette stricte perspective, c'est faire l'épreuve du temps qui a passé et qui passe dans mon discours : le temps se contracte, se resserre sur « l'essentiel » qui peut tenir en quelques mots, si circonstancié que puisse être mon propos. Le temps est, entre autres, cette béance qui exige que je la remplisse de mots. Je suis plein de temps. Ce n'était que cela, et je désespère d'en dégager la signification profonde ; la profondeur est morte, il ne reste que la surface abyssale des choses d'ici et de maintenant qui menace de m'engloutir à nouveau. Autre lieu, autre drame.

L'essentiel de l'émotion, qu'est-il ? C'est là toute la question, que je rencontre au cours de mon « investigation », tout au long de ma narration. C'est une véritable « Auseinandersetzung » au cours de laquelle je fais la part des choses : je détermine ce qui me revient et ce qui est

de l'ordre de l'événement.

Je tends, dans un premier temps, à mettre en valeur ma personne quand je me laisse aller à parler de ce que j'ai ressenti en quelques circonstances que ce soit. Prendre l'initiative d'évoquer mes émotions, ceci dit, m'engage derechef sur la voie d'une mise à l'écart de ma personne au profit de ce que j'ai ressenti : c'est l'émotion, non pas sans moi, mais avec moi, c'est-à-dire l'émotion reine, l'émotion pure, interchangeable, communicable, partageable avec d'autres qui ont peut-être vécu la même chose que moi, mais à leur façon, que je cherche à exprimer.

Faisant cela, je rencontre le problème de la mise en mots de ce que j'ai à dire : l'émotion est un fait qui m'a mis en rapport avec moi-même, c'est un dialogue entre moi avant et moi après l'émotion, au moment où je l'évoque, mais c'est aussi, le temps de vivre cette émotion, un événement singulier, peut-être insolite, qui peut d'ores et déjà être communicatif : le rire appelle le rire, mes larmes les larmes des autres.

Au moment de vivre une émotion, et aussi après coup, je ne veux retenir que cela : l'événement qu'est l'émotion, soit la mise en rapport de moi avec quelque chose de plus grand que moi qui fut l'objet, mais non le centre, d'un événement émouvant ou éprouvant. Toute émotion tend à ignorer la différence centre/ périphérie, moi/les autres, moi/le monde. C'est déjà, même dans la solitude, un événement qui regarde les autres, « quelque chose » que je ne peux pas garder pour moi.

La mise à l'écart de ma personne n'est pas à prendre à la légère : je veux réellement m'effacer devant l'émotion quand je l'évoque, mimant ainsi le mouvement de vivre qui m'a saisi, mais cette fois-ci par le biais du langage qui exige de moi maîtrise et concentration.

Parler de moi, à quoi bon ? Je puis me « faire mousser », « faire l'intéressant », à des fins professionnelles ou non : une « star », par exemple, parle beaucoup de soi pour se faire de la publicité, susciter la sympathie, paraître « humaine », c'est-à-dire comme tout le monde, mais avec ce petit plus, cette aura si particulière dévolue aux « élus », à ceux et celles qui vivent sur un plan extraordinaire des choses ordinaires.

Consentir à parler de soi, c'est prendre un risque : celui d'être rejeté ou bien « phagocyté » : « Mais qu'est-ce qu'il raconte celui-là ? » ou bien alors « Lui aussi l'a dit, vous voyez bien que j'ai raison ! » Toute confiance peut servir les uns ou les autres ; elle peut aussi se retourner contre moi, donner des clefs de compréhension à des gens mal intentionnés qui désirent me manipuler ou manipuler d'autres que moi.

Je prends aussi un risque par rapport à moi-même : je puis être tout à fait sincère et ne pas trouver les mots justes, ne pas être compris, entendu comme je souhaitais l'être, auquel cas il me faudra peut-être m'expliquer à nouveau et courir encore le risque de renforcer le malentendu au lieu de le dissiper. Quoi qu'il en soit, c'est un « beau risque » : quand j'ose

parler de mes émotions, de ce qui, à travers elles, est important pour moi, je fais acte de communication, je m'ouvre aux autres.

L'ouverture n'a aucune valeur en soi : il faut savoir choisir ses interlocuteurs, ne pas « jeter des perles aux cochons ». Parler de soi pour susciter la sympathie, c'est le fond de l'affaire, pour sortir de cette solitude tout en y restant, parce qu'elle est irrémédiable. Je ne demande à personne de se mettre à ma place, de vivre ce que j'ai vécu à proprement parler, mais parler aux autres de ce que j'ai ressenti et aussi de ce que je ressens après avoir vécu des événements bouleversants, c'est faire acte d'optimisme foncier : je suis diablement seul, irrémédiablement, mais les autres tout autant que moi. Il n'empêche que de toi à moi ça communique par les yeux et les oreilles, par la peau et la bouche, par la parole et le baiser, par un geste de la main ou une caresse.

Tout cela ne dit qu'une chose : je suis seul, mais cette solitude est la condition sine qua non pour vivre quelque chose, et dans le même temps, cela dit : ce qui m'est arrivé, cette émotion dont je te parle, ces événements bouleversants que j'évoque pour toi, ils n'ont de sens pour moi que si j'accepte d'en faire état, ils n'ont de valeur pour moi que si, dans un élan, je t'en parle sans retenue.

Je puis n'être, dans ces moments-là, que littérature raturée, n'empêche que j'ai commencé à sortir de moi et c'est là l'essentiel pour que fleurisse cette angoisse ourdie par moi, angoisse sourde qui m'a rendu muet si longtemps quand, durant toutes ces années, je ne voyais plus clair en moi. Voir est tout ce que je désire, mais je le sais de source sûre : ne compte que l'instant décisif où mes images s'effaceront devant les mots que nous échangeront.

### **Au-delà du sens commun**

*Quoi de plus commun qu'être, que l'être ? Nous sommes. Ce que nous partageons, c'est l'être, ou l'existence. La non-existence, nous ne sommes pas là pour la partager, elle n'est pas à partager. Mais l'être n'est pas une chose que nous posséderions en commun. L'être n'est en rien différent de l'existence à chaque fois singulière. On dira donc que l'être n'est pas en commun au sens d'une propriété commune, mais qu'il est en commun. L'être est en commun. Quoi de plus simple à constater ? Et pourtant, quoi de plus ignoré, jusqu'ici, par l'ontologie ?*

Jean-Luc Nancy, De l'être en commun.

Il nous faut trouver un terrain d'entente qui échappe au sens commun.

La fulgurance des analyses chemine longuement avant de parvenir jusqu'à nous, étoiles lointaines : ton regard me regarde te regarder, et dans ce mouvement de mutuelle attirance nous nous cherchons.

Cette recherche définit un espace-temps dans lequel je tente constamment de devancer le récit que tu fais de ton passé encore à venir pour moi, afin de mieux lire dans un avenir qu'un jour, proche ou lointain, nous partagerons peut-être, et ce faisant, comme de biais, me voilà amené à mieux comprendre le rapport que j'entretiens avec mon propre passé, rapport mouvant, changeant, bouleversé, bouleversant, et déjà de l'ordre du passé dans le présent que tu me fais du récit de ton propre passé.

Il me faudra bien à mon tour dévoiler le mien, ce que je fais à vrai dire immédiatement dans les relances que tu m'inspires, les remarques que je te fais, les digressions que je m'autorise en m'agrippant sur l'autorité de ta propre parole.

Tu bouleverses alors le bel ordonnancement de mes souvenirs qui se pressent en foule sur mes lèvres qui brûlent de t'embrasser.

D'espoir en attente comblée, d'attente comblée en éclairs de bonheur ressentis, à chaque fois que notre rapport à notre histoire singulière semble converger, se tisse un réseau de connivences qui agrippe notre parole et nous arrime l'un à l'autre.

Ton histoire aura changé le regard que je portais sur la mienne.

Je ne peux mieux dire.

Je t'écoute parler, je t'écoute me raconter ta vie. J'établis des liens entre les événements que tu décides, en concertation immédiate avec toi-même, de me relater, j'anticipe sur ce que tu vas me dire : j'établis aussi des comparaisons avec ce que moi-même j'ai vécu, avec le sens que je suis amené à donner, maintenant que je te connais, à des événements vécus par moi et que je te raconte à mon tour.

Nous voilà pris dans la trame d'une histoire double qui s'ignorait jusqu'alors. On ne voit plus le temps passer, mais il faut tout de même se séparer.

Recommence alors pour un temps l'aride présence du quotidien qui nous voit être ce que nous sommes pour nous-mêmes en l'absence de l'un pour l'autre et de l'un par l'autre. Ce temps occupé à vaquer n'est pas nul, mais il ne répond pas à nos attentes profondes.

C'est la réciprocité de ce mouvement de regards parlants qui engendre la fixité temporaire du temps, temps de parole qui ne suspend pas le temps, mais le rend élastique, versatile, primesautier, heureux, en un mot, dans la ductilité d'une parole libérée.

C'est lui qui nous rend contemporains pour quelques heures, quelques jours volés au temps oppressant de nos vies présentement engluées dans les causes et les impasses de nos histoires respectives, histoires qui nous ont fait nous rencontrer, avec maintenant l'espoir



chevillé aux mots d'en sortir une bonne fois par le haut.

Une complicité se dessine, une connivence même, pour une large part fallacieuse : j'aime ce que tu décides de me raconter, et insensiblement j'en viens à t'aimer toi qui me racontes ta vie.

*Aimer ta vie, aimer ta façon de la raconter, c'est tout un, et c'est ce qui, faisant la différence, me décide, mot après mot, à t'aimer pour de bon, c'est-à-dire à l'avenir, car j'anticipe déjà une histoire que j'espère commune et mutuelle, mais qui n'est pas encore écrite, je devance pour une large part tes propos que je devine : bien vite, en effet, je vois où tu veux en venir, et j'abonde à plaisir dans ton sens, me figurant que je te comprends, peut-être même mieux que toi-même.*

J'aime l'écho que tes paroles produisent en moi, car j'y vois une convergence de vue et de sensibilité, un appel, aussi, à vivre ensemble de nouvelles aventures. Je n'ai alors qu'un désir : que tu ressenties la même attirance pour l'histoire de ma vie qui m'a amené à être face à toi.

Regards croisés qui, par bonheur, se rencontrent pour mieux diverger.

Se perdre dans la nuit d'autrui ne vaut que si cette plongée dans l'obscur désir d'y voir clair en toi aboutit à ce mouvement de pleine lumière, à ce bain de soleil, à cette jouvence de la chair et à cette jeunesse inaltérée de la sensibilité qui récapitulent, de scansion en scansion, les possibles avortés, les chemins délaissés, les impasses inassouvies, tout ce qui rend possible un avenir encore inédit.

Ainsi, tu es *ma* chance, que je te tends pour qu'elle devienne *ta* chance. Cette dernière pérégrine vers cet autre elle-même qui appelle un autre jeu que celui, défaillant, de la réciprocité : tu m'étonneras toujours, jamais je ne reconnâtrai en toi la pleine image saturée d'énigmes que je me suis plu à construire de toi au contact de ta peau et de tes mots, et c'est bien ainsi.

Nous échappons au sens commun au moment-même où nous cherchons ce terrain d'entente qui nous fait défaut dans le défi qu'il nous lance de le découvrir comme au-devant de ce « nous » qui ne nous abrite pas, ne nous abritera jamais, à dire vrai, sauf à dégénérer en consensus mou, en plates habitudes, en redondances et en échos : narguer Narcisse en soi, s'aimer un peu pour la tendre, cette *aimance*, à qui est aimable, et de cette amabilité faire une chance d'être aimé à son tour dans l'absence de sens commun, voilà l'enjeu d'un mouvement qui ne dépasse pas notre mesure, mais en définit tranquillement l'absence de bords, signalant ainsi la mouvance heureuse, souriante et taquine d'un espace qui en a fini depuis belle lurette avec ce leurre majeur qu'est l'absolu que nous ignorons délibérément dans l'ouverture que nous décidons d'être l'un pour l'autre.

Il se cherche, cet absolu, dans le contexte de la parole anonyme et bruissante, dans le



fatras culturel et médiatique, dans le bruit de fond incessant du murmure sociétal. Il se cherche, ne peut faire que cela, et, heureusement, échouer à se clore sur lui-même, car de l'absolu, rigoureusement, nous ne pouvons rien dire que cela : il n'existe que sur le mode de l'absence.

Ce n'est qu'un mot de plus, le plus superflu, le plus pervers qui soit : il dit un désir impossible à satisfaire au moment-même où il mobilise tous les efforts conscients d'une personne ou d'une société qui se veulent repliées sur elles-mêmes, et qui, dans cette tentative de repli, ne peuvent que s'en prendre à l'altérité qui les jouxte, réduisant ainsi à néant la tentative - mais non la tentation - d'être à soi seul la présence toute entière à l'exclusion de toute autre.

Toujours en retard sur l'événement qu'il est censé annoncer, l'absolu n'est pas l'énigme du vivant, mais bel et bien celle de cet existant qui se nomme homme.

L'humble demeure terrestre, le séjour sur cette terre ouverte à toutes les convergences, à toutes les divergences, le séjour dans l'Ouvert, dans le souci de la demeure partagé par tous : voilà ce que l'absolu tente en vain d'absolutiser.

C'est bel et bien le désir d'un monde clos sur lui-même, c'est-à-dire pouvant se déclarer le seul et l'unique sans aucunement se référer à quelque altérité que ce soit, divine ou humaine, qui configure la folie meurtrière des hommes fanatisés. Déclaration à vrai dire impossible, une vraie démence.

Le malheur de l'être épris d'absolu tient en une phrase à tous égards malheureuse : le besoin d'expansion, le besoin de défense et le besoin de restauration - récupérer les lieux saints, les défendre ou bien encore convertir les infidèles ou les mécréants - contredit dans les faits la clôture sur soi de qui se veut, à titre personnel ou collectif, seul détenteur d'une vérité absolue.

Vérité qui ne transige pas avec l'adversaire, vérité autophage et autarcique, pure impossibilité logique.

De cette mort que nous ne partageons avec personne dérive le sens commun communément admis : l'impossibilité de partager cette possibilité qu'est la mort pour chacun est niée, dès lors qu'il y a tentative, organisée ou non, de passer outre l'impossibilité de mourir à la place de quelqu'un : la mort joyeuse, le martyr tant décrié par les Pères de l'Eglise effrayés par cette vague autodestructrice, cette monomanie de la sainteté par la mort atroce appelée, désirée, voilà qui ne fait que reconduire au non-partage, à l'impossibilité foncière de l'échange légal : pas de substitution mortelle possible, mais l'exposition à la mort de l'autre et à sa propre mort.

Je ne suis l'origine que de ma propre mort.

A défaut d'être en mesure de mourir à la place d'autrui qui se meurt, je puis donner la mort indéfiniment à toute personne qui refuse de se plier au partage de mes énigmes, de mes soucis et de ma foi.

Je m'y refuse fermement.

*L'absolu, se faisant, recule à mesure que je n'avance pas dans la tâche immense de faire le vide autour de moi.*

J'écris pour ainsi le dire.

En d'autres termes, c'est ton absence, et, en ta présence-même, l'incapacité dans laquelle je me trouve de te parler avec toute la profondeur requise qui me poussent à t'écrire.

Ecrire, ainsi, n'aurait de sens qu'en écrivant pour toi ? Oui et non, car aussitôt que j'écris, me voilà pris dans la recherche d'une profondeur adéquate qui requiert toute ma vigilance : question de tact, en somme : je ne puis respecter mon projet initial - te parler du fond de l'entière vérité - que si je respecte le travail d'écriture qui, je l'espère, m'achemine jour après jour vers toi.

Ce pacte, j'espère ne jamais le rompre. Si d'aventure mon écriture divaguait, aussitôt je cesserais d'écrire, tant il est vrai que ce que j'écris se découvre à moi-même dans l'instant initial où mots et pensée ne font qu'un, ce qui revient à dire qu'une pensée toute formée qui sortirait armée et casquée du crâne de Zeus m'est impossible : je n'écris que pour découvrir ce que j'ai à dire.

Je ne lâche pas la proie pour l'ombre de l'écriture, mais, écrivant, la proie n'en est plus une. Toute prédation devient indécente et s'efface dans le projet vivifiant de trouver les mots justes pour te rendre justice.

L'écriture, alors, ne se met pas au service d'un projet : c'est l'ethos même que l'écriture induit de par sa pratique assidue qui passe dans les écrits qui passent de moi à toi et de toi à moi.

*A la fin, partir sur tes traces donne cela : ta figure retrouvée colle à mes mots plutôt que mes mots ne collent à ta figure. L'espèce d'aura induite par la distance instaurée par l'écriture, ne t'accable pas, elle n'éclaire que le désir de n'en jamais finir avec le dialogue avec toi.*

On ne se hâte pas d'aller aux conclusions quand on aime, on diffère la fin, sans espérer exactement la retarder, on va jusqu'au bout d'une expérience de la communauté d'écriture.

La direction que je prends est double : écrivant, je me dirige vers toi sans m'approcher outre mesure, puisque tu n'es pas là, et, ce faisant, je suis amené en chemin à arpenter

l'écart qui me sépare de toi au moment-même où je tente pas à pas de l'abolir.

Ecart peut-être grandissant, car, dans cet isolement qui est mien comme dans cet éloignement qui est de ton fait, l'impression demeure en moi que le fossé se creuse, que la distance grandit sans cesse.

Je ne puis alors, écrivant, que tenter d'inverser les termes : il s'agit d'écrire pour t'imputer l'isolement que je ressens comme mien et prendre sur moi l'éloignement que je sais être de ton fait.

M'éloigner pour accompagner ton éloignement et ressentir vivement l'isolement dans lequel tu te débats, voilà qui donne du fil à retordre à l'écriture empathique qui est la mienne.

Le danger de l'autonomie de l'écrit, c'est qu'il fasse joli.

Enjoliver, idéaliser, peindre sous des traits trompeurs, pour ne pas voir l'éloignement, pour garder espoir, pour faire bonne figure aussi dans les buissons ardents de mon isolement, tel est le danger majeur qui guette toute personne - moi comme les autres - qui fantasme en écrivant, développe une image idéalisée, gravement éloignée de la réalité de l'impossible modèle qu'elle s'est donné.

Il ne s'agit pas, en effet, de reproduire fidèlement une image, si belle soit-elle. La reproduction à l'identique et à l'infini, voilà l'impasse de qui passe à côté de l'altérité sans la saluer comme il se doit. Jamais une photographie, si fidèle soit-elle, n'épuisera qui tu es.

L'intention de communication, le désir de m'adresser à toi ne garantissent en rien la véracité de mes propos que mon style, c'est-à-dire ma pensée prises avec l'acte d'écrire, tend à emporter vers des rivages inconnus de toi, mais aussi de moi.

A regarder longuement le miroir des mots, au bord de ce fleuve qui coule pour tout emporter - figures et situations, désirs et volitions, émotions et expériences - je me surprends à oublier qui je suis dans la banalité des jours. Je me grandis à mes propres yeux ; je m'accorde une importance peut-être démesurée, en tous cas proportionnelle à l'indifférence dont je fais l'objet dans ma vie quotidienne.

Si la pensée sert à quelque chose, c'est bien à ça : grandir qui réfléchit pour l'exhausser, mais aussi peut-être pour exaucer son désir de présence pleine et entière. La pensée en train de s'écrire, celle dont seul l'auteur est le témoin, avant toute publication, toute mise en ligne, toute communication de ses écrits, fait vivre l'expérience inverse : avant toute gloire ou bonne renommée que nous valent des écrits jugés importants, nous faisons l'expérience du dénuement conceptuel, de la dérélition dans le dédale des signes qui nous laissent seuls juges.

*Le « nous » est d'importance dans cette affaire : aucune connivence là-dedans, pas de complot ni d'entente occulte, mais une expérience commune à tous ceux qui écrivent pour rejoindre autrui sur les traces d'une histoire à vivre en commun.*

A minima, le lecteur est convié à vivre l'histoire que je m'emploie à lui raconter : une histoire commune se dessine déjà dans cette stricte perspective.

Dans toute écriture dont le désir gonfle les voiles souffle le vent puissant du large qui ignore tout de nous, n'existe qu'à titre de vent sans conscience.

C'est cette absence de conscience, cette force motrice qu'il faut tenter de faire sienne pour espérer rallier cette *terra incognita* qu'est autrui.

La fiction met donc en branle un jeu de forces ni exactement contraires ni strictement complémentaires, mais inconscientes d'appartenir au même monde en marche : c'est l'auteur, et lui seul d'abord, qui rassemble ces forces, les contraint à concourir au même but, puis le lecteur qui accompagne la renaissance du texte : tous deux mettent en jeu cette communauté d'être dans le langage qu'est toute littérature, à travers la levée de signes d'abord anarchiques puis disciplinés tant bien que mal pour produire de l'histoire en marche dans les mots.

*Nous sommes là dans l'ambiguïté même du mot histoire qui désigne la matière et la matérialité des faits ainsi que leur relation, mais aussi la capacité propre à tout auteur de faire époque, fût-il, de son vivant, ignoré du grand nombre. Un monde sépare un auteur adulé de son vivant, tel Victor Hugo ou Goethe et un auteur inconnu de ses contemporains, mais devenu longtemps après sa mort un auteur important et influent, tels Rimbaud, Lautréamont, Hölderlin ou bien encore Kafka.*

Tous, à terme, exercent une action sur le destin des Lettres, mais aussi sur les événements historiques : les prises de position courageuses de Victor Hugo sont certes plus spectaculaires - au même titre que ses obsèques nationales - que l'influence d'un Rimbaud ou d'un Hölderlin dont les destins tragiques ont fait basculer tant et tant de vies dans l'affrontement avec la poésie et l'ontologie. On imagine mal Bataille sans Nietzsche, mais aussi sans Blanchot qu'on imagine également mal sans la compagnie élective d'Emmanuel Levinas, lui-même impensable sans Husserl et Heidegger, etcetera.

Les forces en présence s'appellent situation et expérience vécue, contexte historique et culturel, actualité et histoire longue, intertextualité et singularité.

Toutes requièrent, pour s'exposer, une approche interdisciplinaire qui concourt à l'élaboration patiente, et inachevable rigoureusement, d'une histoire au long cours du fait littéraire dans toutes ses dimensions critiques, éditoriales, sociales et esthétiques.

La littérature, elle, court-circuite cette histoire savante en l'écri-vivant. C'est sa folie sur laquelle s'appuie la pieuse sagesse historisante.

Trouver un terrain d'entente qui échappe au sens commun passe par écrire pour l'ami qui n'en demandait pas tant, mais auquel, par l'écriture, on fait, jour après jour, don de soi augmenté de lui.

Libre à lui, libre à elle de rectifier nos allégations, de s'inscrire en faux dans ce tissu d'affirmations audacieuses mais jamais péremptoires que nous lui tendons, pur reflet du désir que nous avons qu'il désire notre désir, pour qu'il puisse à son tour affirmer, fût-ce sans détour, le désir qu'il a que nous désirions son désir.

S'affiche alors une communauté - communauté d'écriture, communauté de pensée - par laquelle se renouvelle sans cesse cette pensée agissante que *l'être n'est en rien différent de l'existence à chaque fois singulière.*

### **Cœur à cœur**

De pli en pli se dessine un paysage ni tout à fait nouveau ni entièrement inédit.

La redondance de l'acte qui préside au sens en suivant la pente douce qu'il remonte avec l'acharnement de Sisyphe - la cognition, soit l'ignition du sens dans l'esprit par où fuse et se diffuse la différence que déclenche la prise de parole partie librement à la recherche d'elle-même de signifiant en signifiant, de bond en bond par-dessus l'abîme de silence qui nous expulse vers le haut, faisant de nous ce Sisyphe qui épouse l'effort d'Atlas : soutenir tout un monde - la redondance de l'acte se dit à elle-même la suspension du oui et du non au profit non-exclusif d'un sens ouvert à tous vents, telle une fenêtre qui donne au même instant sur la chambre et sur la rue, le jardin ou le coin de ciel bleu qu'elle révèle.

L'ancienneté des lignes, venues de loin, de si loin, compose avec l'indéfini de l'avenir qui marche à reculons en montant un escalier à vis qui semble s'enfoncer dans les profondeurs insoupçonnées du passé, proche ou lointain, c'est indifférent.

Les spirales donnent le vertige au néant que je suis.

Chaque pas, chaque jour est en passe d'avancer une hypothèse, hypothèse qui reste suspendue à la décision du pas suivant qui entraîne et la marche et le souffle vers une décision majeure qui ne porte pas de nom, ne se formule aucunement, tant que l'élan premier de la décision d'avancer sans savoir si l'on monte ou si l'on descend n'a pas fait toute la place au désir d'être compris, aimé, accueilli.

Commence alors seulement, par la grâce de cette volonté d'accueil de l'accueil, non pas une ère nouvelle, mais une chance encore repliée sur elle-même comme peut l'être une rose en bouton, chance qui s'épanouit, se déploie tout en recelant dans ses plis encore à venir un passé gros d'avenir, à moins que ce ne soit un avenir lourd de possibilités passées qui furent jusque-là ignorées, galvaudées ou tenues pour négligeables par la communauté vivante - communauté d'absence des êtres singuliers tous porteurs d'une mort non-interchangeable - et qui se dévoile peu à peu sans jamais totalement se révéler, c'est-à-dire s'épuiser, dans la rencontre singulière de deux singularités qui s'exposent l'une à l'autre en acceptant le risque mortel de vivre.

Le sexe d'une femme est ce fruit mûr qui tient tout autant de la feuille qu'on froisse doucement entre ses doigts pour en faire s'exhaler doucement la senteur exubérante, telle cette feuille de menthe fraîche que tu froisses à plaisir entre tes doigts qui embaument aussitôt.

Vient le moment où l'on ne résiste pas au bonheur que c'est de goûter la feuille plissée qui épouse l'une après l'autre les douces pressions que l'homme s'emploie à y exercer.

C'est comme si le fruit était dans la feuille.

Feuille rose ou violacée qui devient fruit de la passion, saveur renouvelée qui se découvre aussi abîme délicat qui invite à goûter de plus grandes profondeurs encore que dessinent ses plis premiers, mais qui conservent toujours intacts leurs instants de mystère au moment même où l'énigme redouble d'intensité, partie qu'elle est, cette intensité partagée, pour émouvoir le cœur et soulever le corps dans une même crue, intense découverte menée ensemble par l'homme qui s'adonne à cette *inflation* jubilatoire et la femme qui se donne au plaisir d'être ce fruit défendu tendu, surprise qu'elle est d'elle-même au sein de l'accord parfait qui s'invente seconde après seconde dans la montée du plaisir qui inonde les deux amants en fleur.

Un homme et une femme passent alors par tous les états d'indécence qu'ils peuvent imaginer, véritables puissances métamorphiques qui mutualisent leurs effets, leur découvrant alors qui ils sont, ce qu'ils aiment se faire et comment le faire dans le même instant.

Le comment et le quoi ne font qu'un, là est la réussite à l'œuvre, le petit miracle ordinaire qui donne du bonheur et une importance féconde à deux corps complices redevenus pour eux-mêmes l'un par l'autre source d'étonnement et de ravissement.

Le cœur de pierre de cet homme fut-il le siège d'une effusion trop grande ? La pierre qui y poussa coula-t-elle d'abord comme lave en fusion, magma sourd qui pétrifia peu à peu qui en fut l'enjeu abusé puis désabusé ou bien fut-elle cette amorce de pierre qui, de couche en couche déposées par la vie, donna cette masse sédimentée mais si dense, presque

impénétrable à première vue ?

On imagine que le sang circule mal dans un cœur de pierre. Toutes fonctions vitales arrêtées, c'est la mort, n'est-ce pas ? Mais le cœur réel continue de battre, faisant circuler le sang pour un corps qui ne vit plus que pour et par lui-même, le cœur de pierre, lui, ayant cessé de battre pour cet autre en qui il trouva jadis sa subsistance, pour reprendre les mots de Hegel.

Les amours mortes, les amours pétrifiées se conservent mal. Elles constituent une masse amorphe qu'aucun sculpteur ne peut façonner à sa guise, si habile de ces ciseaux soit-il.

S'arracher le cœur de pierre est alors la seule issue pour retrouver un peu de cette vitalité tournée vers autrui qui nous anima naguère. Opération délicate qui passe par toute la savante patience des images qui œuvrent au renouveau du dit cœur par l'opération du sain esprit qui s'ouvre au possible inextinguible.

Le cœur ayant ses raisons que la raison ignore consent alors, par la séduction des images - la refondation du vécu de l'enfance et de la jeunesse à travers la patiente exploration des premiers émois et des impasses qui s'y sont naguère jouées puis nouées - à jouer le jeu de l'esprit nullement exilé dans l'absence à soi, mais plus que jamais puissance de néantisation qui dégage des possibles en disant non au donné impur et simple de l'existence habillée de regrets, parfois rongée de remords, mais encore et toujours brute et vierge dans ses plis, vraie puissance d'étonnement que nous tend autrui dans son simple fait d'exister, lui aussi, dans son irremplaçable singularité exposée.

Les images sont les indispensables amies des amants que leur souffle l'esprit sain qui se révolte et qui, dans cette volte, accepte, mais à travers eux, de faire face à l'existence toute entière.

Cette triade images-amants-esprit est comme la Sainte Trinité de l'existence des amants par qui circule le sens qui s'expose à lui-même dans sa circularité mélodieuse, loin, si loin de toute discorde et de tout discours accordé-désaccordé à leur existence décidément mutuelle qui veut ignorer la trop plate symétrie d'une réciprocité qui rejetterait l'indispensable tiers inclus dans le non-sens auquel il refuse de céder pour ne pas devenir de pierre, mais bien au contraire demeurer cette fleur de saison vagabonde qui fleurit été comme hiver.

L'urgence des images déploie alors un espace lent voué aux gestes de tendresse et aux actes d'amour. Aucune monotonie alors dans le largo de cette mélodie continue que viennent scander à intervalles irréguliers les aléas de l'existence toute entière vécue dans la faveur et la saveur rageuse d'images saccadées qui viennent leur mordiller les lèvres.

Rythme et tempo vivent dans cette mélodie qui les habite leur moment de gloire sans apprêts.



Le temps de vivre est comme suspendu à leur parole.

De leur cœur de pierre, ils ont fait, à force de patiente écoute, des fragments de jour qui valent tout l'or du monde, et ces fleurs de pépites, ils les sèment à tous vents dans les profonds sillons de l'amitié qu'ils vouent ensemble à l'inconnu sans ami.

### **Le désir du manque**

*Mais pour que quelque chose vînt à manquer, il fallut tout d'abord, et continûment, que quelque chose manquât au manque, pour qu'ainsi le manque accédât à sa pleine puissance de manque.*

*Cette pleine puissance s'appelle désir.*

-1-

L'atonie, la prostration, la catatonie, la frigidité mentale qui envahit le corps tout entier... Voilà des états-limites qui, vus de l'extérieur, ont de quoi effrayer. N'en font l'expérience - de l'extérieur - que les spécialistes des maladies mentales.

A la libération des camps, les soldats russes, anglais et américains ont trouvé ainsi des êtres humains cachectiques absents à eux-mêmes.

Comment les ramener à la vie sans les tuer en les nourrissant brutalement, et surtout comment ramener une lueur de vie et d'espoir dans leur regard éteint ?

Questions que certains, dans leur désarroi et leur indignation ont dû se poser, sans vraiment y répondre. On a laissé les morts-vivants à leur agonie, les malades du typhus à leur typhus, et on a nourri maladroitement ceux qui étaient encore assez valides pour avoir encore faim.

Les survivants n'ont bénéficié d'aucun suivi psychiatrique. Tous ou presque se sont murés dans leur silence. Personne n'était prêt à les écouter d'ailleurs. A de très rares exceptions, le silence a prévalu de longues années pour ménager les proches et ne pas attirer sur soi le ressentiment.

D'aucuns ont fini par parler ou par écrire pour témoigner, mais tous et toutes le disent : ils ont vécu une expérience indicible. En effet, comment pouvaient-ils espérer rendre avec des mots le seconde après seconde - le continuum - du dénuement le plus absolu, vécu nuit et jour dans leur corps en proie à la faim et aux mauvais traitements ?

Seuls quelques personnes très cultivées - je pense à Primo Levi et à Robert Anthelme - ont écrit quelques mois après leur sortie des camps pour que le monde sache ce qu'eux et leurs camarades d'infortune avaient vécu.

Les états-limites observés à la libération des camps tout comme ceux observés en psychiatrie donnent à penser que le manque, quand il devient absolu, n'est plus ressenti : le dénuement, la détresse physique et morale gomme la conscience de soi. Le soi n'est plus le refuge douillet de l'intimité préservée.

Tant que le soi persiste, le manque est ressenti comme une souffrance : la personne cherchera à se nourrir de n'importe quoi pour ne pas mourir de faim, en revanche, quand tout espoir de s'alimenter a disparu, quand tout espoir de faire taire la souffrance s'est envolé, alors la seule issue est l'absence à soi, l'obscurcissement de la conscience, sorte de sommeil éveillé ou de léthargie catatonique qui s'apparentent à cette fuite dans l'inconscience que tout le monde recherche dans le sommeil nocturne, mais en l'occurrence avec la mort au bout du chemin.

Ainsi, le mort-vivant devient absent à soi, ne parle plus, ne pense plus, ne désire plus rien, pas même la mort : c'est l'absence totale d'horizon dans l'absence aux autres et à soi-même.

## -2-

Il arrive dans une vie que le désir du désir se taise, et qu'ainsi le manque disparaisse. Silence momentané ou définitif ? Seules les circonstances ultérieures en décident.

Le corps n'est pas exactement frigide, mais faire taire ses désirs apparaît comme la seule solution à qui désespère de les satisfaire non seulement dans l'immédiat mais aussi et surtout à moyen terme. Le moyen terme est d'ailleurs, dans la dépression, synonyme de long terme indéfini : on n'en voit pas le bout, comme l'on dit vulgairement.

Mais tant qu'un souffle de vie est là, tant que la peau respire, le manque de désir peut à tout moment virer en désir du désir, en désir du manque.

Le désir et le manque sont les deux faces d'une même médaille : désirer, c'est rebondir sur le manque pour trouver la satisfaction qui endormira provisoirement le manque. Le manque est ainsi la face nocturne du désir, sa condition sine qua non, pour ainsi dire son moteur.

Il peut aussi en être le motif : une thématique du désir peut se dessiner chez une personne frustrée qui désirera, c'est-à-dire palliera le manque de satisfaction, en exprimant ses désirs : la satisfaction immédiate du désir est alors différée au profit d'une expression qui en savoure les perspectives, tout en goûtant aux joies immédiates de la mise en forme verbale de cette présence paradoxale du désir suspendu aux mots pour le dire.

Écriture du désir dans l'espace de laquelle une œuvre se construit peu à peu, pour ainsi dire peau à peau avec la chair absente devenue présence de mots. On le sait assez : les mots néantisent, présentent comme absents ce qui est présent : il suffit que je prononce le mot chaise pour que se substitue à la chaise réelle que j'ai sous les yeux son analogon abstrait.

Nous le savons tous et toutes d'expérience : si le désir se saisissait pleinement de son objet, alors la satisfaction annulerait définitivement le désir. Le manque est la chance du désir, pour peu que le désirant ne se résigne pas, tout en sachant d'expérience que le désir ne vit que de manque.

Le manque s'incruste dans la peau en manque de caresses, mais il manque à ce manque d'être à soi dans la permanence du manque, car la peau endormie sur elle-même, peau morte au désir, oublie le manque pour se consacrer uniquement à sa respiration.

Ton corps me manque ; ta présence et ta parole me manquent, et ne ratant pas une occasion de ressentir le manque que j'ai de toi, pour sûr, j'accède à la plénitude imparfaite du manque. Alors, comme dit l'adage, *c'est le manque qui manque le moins*, ce qui revient à dire que la frustration est complète.

Mais à cela s'ajoute que la pleine expression physique du manque est comme empêchée par le fait même que le manque est plein de lui-même : l'écriture ne fait rien d'autre que de pousser à son maximum de puissance l'engagement du désir dans l'impasse abstraite du manque qui ne trouve pas d'autre issue que celle de se dire pour se dédire, à cette nuance près que dans la vie courante l'on se contente de faire état de ses frustrations pour s'en plaindre, tandis que l'écriture, elle, verse dans la vie des images.

Oui, il suffit d'en parler pour que ça s'éloigne un peu, nous le vivons tous, contredisant ainsi la loi pudique du silence qui, au moment voulu, a aussi ses vertus, comme il ne suffit pas d'écrire pour que les images cessent d'être attirantes en elles-mêmes et pour elles-mêmes, lors même que désir et manque ont pu fêter leurs bacchanales dans deux corps qui s'aiment.

Ainsi, dans un renversement salutaire, *c'est le manque qui manque alors le plus au manque*.

C'est dans cet état de fait solaire que le désir toujours sous-jacent prépare son irruption cutanée.

L'écriture du désir peut être vue comme un dérivatif plaisant, une sublimation au sens freudien, mais aussi comme la mise en images d'une équation verbale à deux inconnues ou bien encore, pour le dire autrement, comme la capacité donnée à quelques-uns - que quelques-uns se donnent en se consacrant au don qui se révèle à eux en les révélant à eux-mêmes - de tenir en respect le manque par l'évocation du désir : la chance d'écrire inverse le manque de désir en désir du manque, au double sens, subjectif et objectif, de ce génitif.

Le manque est alors comme le fruit dans le ver rassasié, tandis que la pleine satisfaction - la plénitude de la présence, sa part toujours manquante que seuls les mots savent accueillir de par leur puissance de néantisation qui fait que tout, absolument tout dans l'existence se présente à qui écrit entre chien et loup, entre absence et présence - est comme le ver dans le fruit grignoté.

### L'âge d'aimer

*Certains jours il ne faut pas craindre de nommer les choses impossibles à décrire.*

René Char

C'est au cœur de la sollicitude la plus grande que te trouvera la solitude la plus glacée, la plus glaçante.

Solitude reçue ou bien donnée ?

Peu importe en fait, tant le sentiment déchiré, qui l'accompagne, semble redoubler la solitude dont on ne peut dire, en plein déchirement, mais aussi a posteriori, si cette dernière résulte de la sollicitude ou si elle la produit, impur produit alors, car enfin c'est sur un tout que la sollicitude jette son dévolu, ce tout indicible qui fait et dépasse dans le même temps une personne de chair et de sang qui nous fait face, sauf à penser, a contrario, que la sollicitude n'est en elle-même que l'extrême pointe du déchirement contenu en germe dans l'initiative qu'elle est tout entière au moment où une personne se livre à sa démesure, corps et âme, toute tendue qu'elle est vers cet autrui qu'il *faut* soigner ou cajoler, caresser ou chérir, aimer et secourir, toujours.

Faillir à cette nécessité apparaît comme la faute majeure - pour ainsi dire une inconvenance - et pourtant, cela se peut, et cela, parfois, doit advenir, pour que justice soit faite, et par justice j'entends le plein exercice de la sollicitude réciproque qui, par rayonnement, profite au plus grand nombre, soit le couple heureux qui fait le bien autour de lui.

La sollicitude se déploie autant dans le temps lent de la tendresse refusée que dans la foudre d'un désir fulgurant qui ne parvient pas à communiquer sa flamme - et pour cause ! - au *faux partenaire*.

L'espèce de rejet qui la cerne au moment où elle le subit, c'est là l'extrême pointe du déchirement qui, paradoxalement, relance sa virulence pour un temps, un temps seulement, mais qui peut prendre presque toute une vie.

Ca, je le sais depuis si longtemps, sans pouvoir dater précisément cette prise de conscience, dont il aura bien fallu par la suite que je me déprenne, afin de pouvoir revenir à la sollicitude vierge de solitude et d'amertume.

Autant dire que la prise de conscience ne fut pas foudroyante, mais lente à venir, lente à s'imposer, lourde qu'elle était de possibles qu'il n'était possible de goûter que *loin en avant de soi*, dans un futur impossible à déterminer, mais dont on pressent, au moment où il s'impose à notre conscience, qu'il se fabrique là, à portée de mains et de regards - dans les mailles du possible enfin atteint, enfin ouvert sur ce qui, n'appartenant ni à lui-même ni à la personne qu'il informe sourdement, ne peut que rester indifférent à notre sort, mais souriant, comme si se fabriquait là de la fatalité, du destin impersonnel au cœur de mon cœur serré et dans les fibres crispées de mon corps qui hésitait, se tâtait, tâtonnait dans les allées étroites du plaisir solitaire, de la jouissance solaire et du grand déni.

Ce qui fut ressenti dans le déchirement aura longtemps retenti en moi, avant que ne s'impose une chaîne de raisonnements analytiques qui procèdent au séquençage du vécu par découpage chronologique : la pure et simple relation d'une émotion déchirante qui se déploie dans le temps : en soi une illusion, car le déchirement ouvre une brèche dans le temps où *les repères d'avenir* et *les repaires de passé* viennent sinon à se confondre, du moins à ignorer partiellement - instantanément - la différence qui les fait exister les uns par rapport aux autres comme des entités à part et à part entière à la manière de ces plus petites unités distinctives que sont les phonèmes.

Cette *mimesis* - la chronologie est la fidélité-même au déploiement du temps, à l'événement comme le rassemblement des extases temporelles qui ont jalonné les étapes de son advenue, un acte de foi dans la linéarité du temps conçu comme une flèche - cette *mimésis*, dis-je, serait en soi encore bien simple, si n'intervenaient pas constamment, mais de manière apparemment aléatoire des séries discontinues - il faudrait plus exactement les dire *discontinué*es - d'extrapolations qui sont autant d'aperçus élaborés par le travail de la mémoire qui rebrasse à plaisir les séquences pour le besoin de la saisie conceptuelle de ce qui fut initialement perçu et ressenti.

La mémoire travaille à sa propre vigilance, en ce sens qu'elle intègre dans son jeu une foule de suggestions que lui livrent les faits. Elle ne peut s'en contenter, il faut qu'elle extrapole, qu'elle explore, ce faisant, les tréfonds du sens.

Asymptotique par excellence, elle frise toujours la vérité qui affleure, en travaillant à l'interprétation du réel quantifié et qualifié.

Surface et profondeur échangent ainsi leur signe de reconnaissance en une étrange géométrie temporelle.

On étoufferait à moins dans ce dédale obscur, mais rien n'y fait : on avance, pas le choix,

et toujours avec cet espoir chevillé au corps qu'au détour d'une allée - presque un chemin sous la lune - se dessinera - se dessinerait en se destinant ? - la grande avenue de rêves appelés à se réaliser qui nous appelle de si loin, depuis si longtemps, maintenant que le sens du temps - son orientation glaciale, sa fixation qui fige le sang tout en faisant battre la chamade à notre cœur en se fichant en nous - donne à penser paradoxalement que ça y est, que le vrai commencement, c'est pour bientôt, toujours bientôt dans un maintenant qui nous tend les bras, qu'il suffit alors de saisir pour basculer bientôt dans sa venue parfaite, dans son épiphanie jubilatoire.

Le départ tant attendu, la haute mer en plein dédale... Et que fleurisse la mer alors, qu'elle se couvre d'arbres puissants, de chênes et de hêtres massifs, ceux-là même qui accompagnaient ta marche admirative d'enfant dans les sous-bois odorants, si odorants que bien peu aurait suffi à te soulever de terre !

De cette enfance qui perdure dans chaque pas que tu respirez, quand tu marches dans les hautes futaies de tes souvenirs, puise la rage d'aimer, et cette absence de ressentiment pour tes vieilles nuits où personne ne semblait enclin à se laisser aimer par toi.

### **Des signes à perte de vue**

L'intensité du texte, cette ignition fugace qui *se tord sur elle-même*, lointaine d'abord, presque fuyante, puis de plus en plus brûlante à mesure que les étapes approchent et s'étagent.

Le temps vertical de l'oubli serein, en somme, contrarié par le ressac enivrant de la houle marine qui ne lésine pas sur les embruns.

Oui, ça se répète, sans jamais tout à fait revenir au même, et c'est pourtant bel et bien ce « tout à fait » que vise le texte retors qui pratique in vivo la bonne hypocrisie : le texte avance toujours masqué, mais marqué aussi, par cet élan qui ne veut pas dire son nom *tout de go*.

Il faudra attendre la récolte et la moisson peut attendre : voilà qui donne du fil à retordre à l'être en commun qui s'agite en nous depuis que nous sommes né dans et par le langage.

La brûlure du texte en train de s'écrire n'approchera jamais la satisfaction ultime, mais provisoire de celui ou celle qui, ayant enfreint la loi du silence, fait plaisir par la grâce du texte qui fait mouche en allant au-devant de ses contemporains armé de son non-savoir. Et pourtant, il y a bonheur à laisser aller le langage là où veut bien le mener le désir d'enfreindre les conventions qu'il feint d'imposer : le langage se laisse faire, propre de l'homme, son outil majeur qu'il malmène et mêle à tous ses désirs. Ainsi se marient pour le meilleur l'insatisfaction foncière du texte achevé mais qui donne du bonheur et la joie du

texte en train de s'écrire à travers l'auteur, pur médium de lui-même habillé de mots dans sa nudité de statue vivante.

Où est l'homme dans le langage qui s'avance masqué ? Qui, de l'homme ou du langage, est maître et de la situation et de l'autre que détermine la situation ?

Le texte a pour but premier mais biaisé et tacite de ne pas répondre à cette question centrale.

Le seul langage qui vaille est celui qui va à la mort. Le langage content, le seul langage qui *appert*, est celui qui, mort de sa belle mort, renaît comme au premier jour dans l'aperture invraisemblable de sa fuite éperdue au-devant de lui-même.

C'est ainsi qu'il arrive au langage et à son auteur, à celui qui en emprunte l'autorité souveraine avec sa complicité déclarée, de mourir, longtemps avant même de naître.

### Qui suis-je ?

Je suis de quelque part, mais ce lieu ne me constitue pas, pas plus que ma naissance, puis le fait d'être au monde ne marque le commencement d'un monde.

Tout était là avant moi qui fais l'interface entre le monde d'avant et le monde d'après ma naissance, l'interface, donc, entre ce qui, rigoureusement, revient au même : le monde d'où je viens et auquel j'appartiens, je souscris, j'adhère parfois, à cette nuance près que la nuance que je suis, dans la pensée que j'en ai, remonte aux sources, mais pour mieux parcourir le fleuve-existence en tous sens, dans l'espoir ô combien incertain d'aborder des rives nouvelles.

A la fois origine et milieu, donc, le monde auquel j'appartiens, je maintiens qu'il ne me constitue pas. Je ne suis pas lié par la naissance, c'est-à-dire l'appartenance à une ethnie génétiquement déterminée ni même à une nation particulière qui a son histoire, s'est inscrite dans l'histoire universelle et, même, a voulu influencer sur le cours de l'histoire.

Mais qui suis-je alors ? Cette question même qui n'en finit pas de résonner et de raisonner dans les dédales de l'histoire ancienne et récente et de mon histoire personnelle, dédales que j'arpente comme à l'intérieur d'un espace toujours extérieur à moi-même.

De part en part, je suis un être historique, une personne faite par l'histoire, à n'en pas douter, mais alors comment concilier cette lucidité de bon aloi - cette humilité - avec le refus qui est le mien de voir dans le monde ma raison d'être, de considérer le monde actuel et factuel comme constitutif de mon être ?



Est-ce à dire que je suis, comme par miracle, au-dessus de la mêlée ? En aucune façon. Raisonner ainsi serait du plus grand ridicule.

Attaché que je suis aux paysages de mon enfance, comme tout le monde, j'y ai des souvenirs. J'ai reçu aussi une formation initiale à un temps T de l'histoire du pays dans lequel je suis né, et de manière plus générale, je suis redevable à mon pays d'être ce que je suis sur le plan socio-professionnel, mais aussi sur le plan des idées et des affects. A n'en pas douter, ma vision du monde est informée par l'éducation que j'ai reçue, par mon passé familial et les valeurs qu'on m'a inculquées.

Demeure pourtant la question auquel mon pays ne peut répondre à ma place : *qui suis-je ?* Question qui est peut-être, il est vrai, illégitime sous d'autres latitudes, question, en d'autres termes qui ne pouvait peut-être éclore que sous certains cieux et sur une certaine terre.

Question lancinante qui interroge la possibilité d'être soi dans un milieu donné à un moment donné de l'histoire.

Question enfin qui ne récusé pas la réalité au sens le plus concret qui soit : les lieux de mon enfance, mon milieu familial, les écoles que j'ai fréquentées, mes premières impressions, mes premiers émois, mes premières lectures, sans oublier les sons de la langue que je parle, et toute la culture que véhicule la langue française même dans son usage le plus quotidien.

Si j'étais entièrement déterminé par mon milieu d'origine, c'est bien simple, je ferais corps avec lui et je n'aurais rien à dire et à y redire. En d'autres termes, si j'avais réponse à tout en n'étant que l'émanation d'une nation ou d'un peuple, je ne penserais rigoureusement rien, et toute question, à commencer par la plus cruciale, la plus oiseuse aussi - celle qui demande : *qui suis-je ?* - n'aurait pas droit de cité dans l'espace ni public ni privé, ni intime ni exposé qu'est ma vie toute entière quand elle se hasarde à poser la question qui me vient de *toi* : *qui suis-je ?*

« *Et moi, qui suis-je ?* », me demandais-tu hier encore.

Tu es l'ailleurs incertain de ses fins qui confine à l'ouvert d'une question sans fin qui nous divise au moment-même où elle nous rapproche, faisant de nous deux êtres perdus l'un devant l'autre, mais arrimés à la question qui nous vient d'ailleurs.

### **Solitude de la pensée**

La solitude est parfois pesante. *Ce parfois* est un doux euphémisme. Mais, c'est la présence qui est le plus lourd fardeau, fardeau que personne ne peut porter à notre place.

La solitude est moins pesante, quand elle se fait pensante, mais penser dans la solitude appelle un suspens qui dépend de notre capacité à supporter la solitude et ses glaces : il faut suspendre notre besoin viscéral de présence.

Mais qu'est-ce que la présence ? Voilà sans doute ce que la pensée tente d'approcher par le détour de cette présence à soi qu'est la solitude.

Et nous voilà pris dans un cercle.

La pensée trace des cercles autour de ce cercle pesant, s'allège ainsi à mesure que monte en elle et par elle une solitude nouvelle toute occupée d'autrui.

La solitude pour autrui est la plus terrible, plus lourde à porter encore que celle qui nous vient par autrui.

On fait face alors à la présence de l'absence toujours tentée de s'absenter dans la fausse présence, le fantôme hiératique d'autrui, la grande figure conforme à nos vœux qui font fi de la figure réelle.

Penser pour autrui, à la fin, exige notre absence, absence à nous-mêmes dans la plus grande concentration de nous-mêmes.

La pensée est là, fuyante, toujours ramenée à ce fleuve veuf de source qu'est la vie qui pense la vie et vit la pensée.

Elle fuse, réchauffe, glace tout en même temps.

La présence n'est jamais aussi présente que dans le souvenir vif qu'on en a. Trop de choses nous échappent, quand nous sommes en présence de la présence. Il est bon qu'il en soit ainsi.

La mémoire qui rassemble permet seule de remercier pleinement ce don que nous fait la présence par le biais de son absence.

La pensée, ainsi, ne s'arrête jamais qu'au seuil de la mort, là où il n'y a plus rien à penser.

La mort d'autrui, la solitude qu'elle nous inflige, on ne la combat bien qu'en la rabattant pour ainsi dire sur elle-même, en la vivant comme cette impossible mort pour autrui qui nous rejette dans la présence.

## Variations

*Je traverse l'image de la maison. Je ne m'imagine pas réduit aux murs. A l'étendue de la chambre. Ailleurs, le feu s'est resserré. La distance nous répare.*

*Comme le corps de la terre que l'étendue répare.  
Nous sommes aérés, dispersés, séparés.*

André du Bouchet

Mieux me connaître passe par écrire.

Mais qui, au juste, est ce *qui* qui écrit, et qui donc est en mesure de me connaître par l'écriture ? C'est dans cette indécision quant au sujet du verbe connaître et quant à savoir qui, au juste, désigne ce *me*, que réside la question d'écrire pour moi qui ne sais pas qui il est au moment où il s'écrit.

Perdure cette sensation d'être moi par le détour de l'objectivité et de la réflexivité qui conjuguent leurs effets dans ce qui persiste à se dire moi.

La folie douce qui s'empare de celui qui écrit induit un vertige : vertige de qui tombe dans la hauteur, comme dit Hölderlin.

Si, comme en mathématique élémentaire, une réponse toute faite attendant sa révélation préexistait à cette question qui constitue pour ainsi dire le moteur de l'écriture, rien, à dire vrai, ne se passerait, à commencer par cet énigmatique *qui*, lequel résonne dans l'esprit de toute personne en passe de s'interroger sur la fonction de ce *qui*, dès lors qu'elle entreprend de se mouvoir dans l'espace doux-amer engendré par l'acte d'écrire.

Ce que j'écris est en soi un phénomène qui tend à éclipser l'événement qui m'a incité à écrire.

Mais le phénomène initial, de quelle nature est-il ?

Ce n'est pas un événement extra-linguistique. C'est d'emblée une phrase qui s'impose à mon intention et mon attention. Elle porte en germe tout un monde qui ne demande qu'à se déployer.

L'intention est donnée dans l'attention qui se concentre sur ce paradoxe : une intention apparaît *ex nihilo*, s'impose d'emblée comme ce qui convient parfaitement, convenance et accord que je ne puis vérifier que lorsque le texte entier aura révélé l'ensemble de ce qu'a

donné à entendre l'incipit.

Ainsi tout se passe comme si, venue de nulle part, une intention absolument inédite, s'imposait par son évidence, exigeait de moi que je la déploie pour se donner à entendre.

Ce qui constitue traditionnellement la définition de l'inspiration. La justice veut, à l'écoute de l'inspiration, c'est-à-dire du souffle venu de l'extérieur qui ne peut venter qu'en moi, que j'ajoute ceci en forme de nuance : Ainsi tout se passe comme si, venue de nulle part, une intention absolument inédite par son évidence, exigeait de moi qu'elle se déploie pour la donner à entendre.

Proposition plus rigoureuse que la précédente, en ce sens qu'elle rend justice à ce suspens de l'impersonnalité vécue au moment-même où l'impersonnel s'affirme, tout en donnant à entendre que le vrai sujet de l'évidence et de l'exigence gîte dans une intentionnalité autonome mais non coupée de ce porteur de l'intention que je suis.

Car enfin, c'est bien moi qui suis décidé à faire savoir l'évidence en cédant à son exigence.

Demande qui ne demande rien d'autre qu'une écoute préalable à toute décision d'ordre esthétique ou éthique : une forme d'obéissance non-servile.

Il s'agit donc bel et bien d'un mouvement de découverte durant lequel ce qui s'offre à la découverte ne préexiste pas au mouvement de sa découverte.

Découverte et invention, dans le même temps, mais comme si le découvreur créait au fur et à mesure de sa progression un espace et un temps qui s'impose avec la force de l'évidence, l'évidence de ce qui est vrai de toute éternité.

Cette éternité, on me permettra d'en faire l'économie. Elle n'a, à mes yeux, rigoureusement aucun sens dans le cadre d'une vie finie qui ne tend nullement vers un infini de grâce révélée. Je n'ai pas la foi. La théologie n'est pas mon fort. Je me déclare incapable de discuter les grands textes sacrés, mais je respecte et les théologiens et les croyants, tout en devant dire fermement que leurs pensées ne me concernent pas et ne me touchent nullement.



La fraîcheur d'aurore de tout grand texte est la seule chose qui importe. Elle n'a pas la saveur d'une époque particulière, même si c'est à la faveur d'une époque bien circonscrite dans le temps qu'elle a pu poindre.

Comme en musique où je substitue toujours la perspective historique à la mode à courte vue, tout en ressentant vivement que ce *noeud dans l'histoire* que constitue toute grande œuvre ouvre sur un *à venir* indéfini, comme si l'œuvre était de tous les temps, cherchant

à épuiser sa réserve d'infini au double sens de ce terme sans fin - réserve, c'est-à-dire retenue, constituant ainsi une réserve d'énergies pour les temps à venir - en tendant vers un avenir indécidable où devrait se dessiner et se décider son complet destin qui est d'être en perpétuelle attente d'elle-même à travers ceux qui attendent d'elle un secours, un horizon qui ouvre sur un au-delà d'eux-mêmes.

Point de rupture, en somme, où tremble la fragile et facile distinction d'un présent de l'indicatif tout à la fois inchoatif et itératif et d'un conditionnel auquel manquera toujours l'assurance de l'indicatif, manque constitutif, essentiel, seul à même de contrebalancer l'arrogance replète du présent qui, s'il se satisfaisait pleinement de lui-même, ne serait pas ce qu'il est, c'est-à-dire ce vers quoi il pointe l'index, soit l'inquiétude du temps en acte dans les œuvres, confondant ainsi son geste avec sa geste et sa gestation.

Le présent, en somme, et parfois au sommet quand une œuvre respire l'air vivifiant de l'inconnu, le présent détourne de l'impossible présence, en souligne l'impossibilité, en nous faisant présent du temps qui court dans le présent.

Quand j'écoute Wagner, en somme, je ne vois pas se profiler des casques à pointe. L'image d'Hitler à Bayreuth non plus ne me vient pas à l'esprit, contrairement à maintenant où j'écris ce texte. Pas d'oriflammes à croix gammée, mais une flamme, un enthousiasme intact à l'écoute de la musique du feu dirigée par Charles Münch.

Infinie sollicitude de l'œuvre qui réclame notre sollicitude accomplie.

Ce que l'œuvre donne, c'est sa présence d'œuvre, soit un lieu où s'abîme durablement et continûment l'impossible présent qui l'a révélée à elle-même à travers ce témoin de l'impossible qu'est l'auteur qui montre du doigt ce qui, disparaissant sans cesse pour reparaître aussitôt, ne cesse de le hanter.

Ce qui donne l'œuvre, et par là fait œuvre, c'est le temps. Comme si le temps se donnait le temps de revenir sur soi pour mieux s'accomplir. Ainsi se trouvent sauvegardés des possibles trop tôt disparus, négligés ou détruits par la marche implacable de ce même temps qui répare les dégâts qu'il cause en déposant *son limon de possibles* dans la mémoire fluviale des hommes.

Ce à quoi se donne l'œuvre est cet au-delà d'elle-même qui ne court que dans l'espace ouvert et couvert par son épiphanie. La révélation auto-centrée de l'œuvre - l'œuvre qui se donne à elle-même - n'a lieu qu'en présence de l'homme et de la femme qui savent que la présence est l'impossible même qui, ne revenant jamais tout à fait au même dans la répétition, engendre un mouvement de variation de la variation qui rend impossible tout recours aux mythes des origines.

Ce à quoi l'œuvre donne lieu, c'est à des commentaires sans fin qui peuvent aller jusqu'à

masquer son lieu de plein exercice, soit le temps qui répare en séparant.



Le sein définit un espace voué aux paradoxes.

D'emblée, il ouvre sur une altérité originaire qui ne fonde rien, sur laquelle rien, non plus, ne peut être fondé, car d'origine, en fait, il ne saurait être question quand on parle d'ouverture.

Le sein ouvre donc un horizon de sens qui fait monde au moment même où le monde fait sens au sein de l'horizon qui ouvre sur son autre.

C'est ainsi que traits d'histoire et traits génétiques fournissent la matière mouvante révisable ou non du vécu propre à tout un chacun dans un monde banalisé à l'extrême - l'extrême de la sécularisation désormais séculaire - qui ne cesse pour autant de nous prendre au dépourvu.



La nature est à soi sa propre fin, tandis que la technique vise une fin donnée ailleurs : la technique a pour fin de domestiquer la nature, de la plier à la volonté des hommes qui est la fin dernière de tout acte technique de quelque envergure qu'il soit.

Cette fin que ne possède pas en propre la technique, mais l'homme qui la manipule, que lui arrive-t-il, si, comme il est vraisemblable, elle s'aligne sur le modèle de la nature qui est à soi sa propre fin ?

Un complet renversement qui échappe à la maîtrise de l'homme : l'homme qui est la fin dernière de toute technique - la fin des fins et aussi le fin du fin - se voit ravalé au rang de pur moyen par lequel la technique peut déployer sa puissance sans le contrôle de l'homme.

Pour exemple, le *high frequency trading* qui se développe depuis une dizaine d'années : 27 000 opérations en 14 secondes : le nombre d'opérations est tel qu'aucun analyste financier, si doué soit-il, ne peut évaluer la pertinence ou la toxicité de telle ou telle opération, sachant, qui plus est, que le logiciel utilisé pour traiter les opérations au millionième de seconde crypte des manipulations financières qui ne peuvent être perçues : non seulement des décisions échappent à qui voudraient en prendre connaissance en temps réel, mais pire encore le logiciel « n'en fait qu'à sa tête », en prenant des décisions exclusivement basées sur des calculs qui ignorent toute prudence, toute peur.

Il suffit que les logiciels utilisés contiennent des erreurs inaperçues, parce qu'accumulées en amont de leur conception (ce qui est arrivé au début des années 90 pour au moins l'un d'entre eux), pour que les calculs soient faux et les décisions qui en découlent aboutissent

à des aberrations.

Ainsi l'ordinateur prend des décisions de manière autonome à une vitesse qui empêche l'homme d'en mesurer tant la pertinence que les conséquences.

La technique, cette antiphysis, devenant autonome, devient une seconde nature, c'est-à-dire une force qui est à soi sa propre fin, et qui ainsi échappe au contrôle humain. Plus précisément, le contrôle qui est exercé par l'instance humaine ne l'est plus en amont mais en aval, quand il est trop tard.

La machine est infaillible jusque dans les erreurs qu'elle commet.

Aucune technique n'est neutre, en ce qu'elle est mise en œuvre par une collectivité, un ensemble humain qui visent certaines fins, au premier rang desquelles se trouvent la rentabilité qui peut primer sur l'efficacité.

La technique qui se retourne contre son créateur, cela n'existe pas, en ce sens qu'aucune technique n'est douée d'intention, même si, comme en robotique, on a l'impression de l'en avoir doté. Ce sont les hommes qui sont animés par certaines intentions plus ou moins louables. A n'en pas douter, et pour notre malheur, un usage liberticide de la technique est très répandu.



Monsieur, quand une femme accepte de vous donner sa photo, elle a l'impression de vous donner un peu de son corps en espérant qu'en retour vous toucherez son âme, tout en escomptant que l'image de son corps excitera le vôtre, n'est-ce pas ?

Madame, quand un homme vous donne sa photo, il a l'impression de vous donner un peu de son corps en espérant qu'en retour vous toucherez son corps, tout en escomptant que l'image de son corps excitera votre âme, ai-je tort ?

Difficiles affirmations, en ce sens qu'elles impliquent un savoir qui ne peut être acquis que si l'on entre dans la pensée des deux protagonistes qui se font face de manière dissymétrique avec des intentions différentes, bien qu'ils fassent tous deux la même chose.

J'entre dans l'esprit des deux protagonistes par un effort risqué d'imagination, et je donne de l'assurance à mon propos en le développant symétriquement pour mieux mettre en évidence le chiasme des intentions que je me plais à leur prêter.

Une femme n'est ni le contraire ni l'inverse d'un homme. Nous ne sommes par dans une



structure logique, ce qui d'ailleurs donne toute liberté à la contradiction de se manifester dans tous les domaines où hommes et femmes sont amenés à se fréquenter.

Aussi est-il piquant, par un tour de langage, d'introduire de la logique, c'est-à-dire des parallélismes et des différences, là où règne la différence sexuelle qui ignore tant les contraires que les inverses.

### Naissance à soi

Ce qui fut à la fois ressenti et acquis durant l'enfance, soit l'imprégnation linguistique liée aux premiers soins, aux gestes premiers prodigués avec amour ou ressentiment et aux événements, ce qu'on appelle communément *le vécu* - qui n'est jamais du vécu brut, comme nous l'a appris Lacan, mais d'abord un bain linguistique dans lequel baigne le corps de l'*infans*, la parole des autres accompagnant constamment les menus événements d'une vie d'abord non parlante - voilà ce qui, inscrivant tout être humain dans une culture singulière, ferait qu'adulte il serait incapable de comprendre, d'appréhender dans toute sa *profondeur référentielle*, des faits de culture étrangère.

Je vis constamment avec cette barrière linguistique dressée devant moi, persuadé que je suis que le bilinguisme n'existe pas, même si je pratique plus ou moins bien deux langues étrangères : l'anglais très mal et l'allemand assez bien.

Je me déclare rigoureusement incapable de différencier les divers éléments qui constituent toute prise de parole dite originale, c'est-à-dire les multiples variations que le sujet parlant et créateur fait subir à cette matière première qu'est pour lui la langue dont il joue, en faisant, consciemment ou non, résonner les harmoniques culturelles propres à une langue donnée puis apprise et enfin recréée par la force du verbe conscient de lui-même à travers un sujet singulier qui laisse résonner à travers lui *tout le possible singulier d'une langue*.

Ainsi, me voilà incapable de comprendre vraiment des textes que je ressens comme puissants, tout simplement parce que je ne partage pas *la profondeur référentielle* nécessaire à l'appréhension de la variation qui se propose à moi.

Que dit l'auteur qui lui appartienne vraiment ? Je n'en sais rien, ne pouvant identifier les allusions auxquelles il procède pour bâtir le propos original qui lui vient, appuyé qu'il est sur le terreau linguistique qui est le sien et dont il part pour s'en départir.

On admettra alors aisément que je me meus avec aisance dans des propos où la langue semble se réinventer pour les besoins de la cause : j'ai plus facilement accès à un philosophe qui invente sa propre langue à partir de la langue commune qu'à un écrivain ou un *song-writer* de génie comme peuvent l'être Siouxsie, Severin ou encore Colin Newman et

Graham Lewis de Wire, et quantité d'autres.

Certes, je suis assez averti, assez cultivé pour entendre que là et pas ailleurs, dans telle oeuvre précise, se joue quelque chose d'essentiel, d'où mon jugement de valeur qui prête du génie à certains esprits, de même que ma jubilation à la lecture de Heidegger en allemand dans le texte n'aurait aucun sens, si je ne percevais le fond culturel d'où sa langue rayonnante provient.

Ainsi donc me faut-il relativiser mon propos initial assez pessimiste : j'ai bel et bien accès à certaines œuvres, capable que je suis de mesurer l'écart créé par l'auteur entre ce qui s'offre à lui - son fond culturel, propre à l'aire linguistique dans laquelle il a grandi - et ce qu'il en fait pour les besoins de sa pensée, mais il reste que me manquera toujours l'initial vécu en langue anglaise ou allemande.

Oui, il reste que le chemin de campagne de Heidegger - le *Feldweg* - ne sera jamais pour moi exactement ce qu'il fut pour lui, tout comme ses *Holzwege*, ses « chemins qui ne mènent nulle part », traduction française négative d'un terme allemand si positif.

C'est l'écart existant entre mon propre vécu et celui de divers auteurs étrangers qui définit ce que j'appellerais volontiers *le périmètre d'humanité* que je suis capable d'arpenter et de parcourir.

J'ai en commun avec Heidegger un profond amour de la forêt, mot que je porte dans mon patronyme d'origine germanique. Je puis aisément l'imaginer enfant s'enfonçant dans la forêt en compagnie de son père, quand tous deux se mettaient en quête du stère de bois qui revenait à l'atelier paternel.

En revanche, j'imagine plus difficilement ce qu'il vécut dans la proximité vigilante de sa mère, celle-ci s'étant exprimée dans un dialecte alémanique qu'il ne m'a malheureusement pas été donné de partager avec lui et ses congénères, n'ayant pas eu la chance de grandir en Alsace, pays d'origine de ma mère qui, elle aussi parlait couramment *alemannisch*.

Mais l'essentiel n'est-il pas d'avoir grandi sous le regard vigilant d'une mère aimante et diligente ?

### **Ralentir, travaux !**

-1-

J'écris, j'écris beaucoup, et presque chaque jour. Un texte en chasse un autre. Je laisse passer quelques mois voire seulement quelques semaines, et ça ne manque pas : à la relecture, je ne me reconnais pas dans ce que j'ai écrit, tout en sachant, bien sûr, que c'est bien moi qui

ai écrit ce que je relis.

En dépit de cela, je puis décider de rassembler divers textes en vue de composer un livre qui se tienne, avec une thématique, une progression, un rythme et un tempo. Je garde un souvenir vif des divers mouvements de pensée auxquels j'ai su donner forme : je reste fidèle aux pensées transcrites et communiquées et fidèle aux intentions qu'elles révèlent, absolument sûr de mon fait, et pourtant ces textes que je puis légitimement dire miens me paraissent étrangers, bien que lus et relus, familiers par conséquent, non seulement parce que c'est moi qui les ai élaborés et parce qu'ils témoignent de préoccupations constantes, mais aussi parce qu'ils m'ont accompagné pendant un temps certain, armé que j'étais de la certitude de faire œuvre au cœur d'une problématique bouillonnante parfaitement et heureusement maîtrisée.

Je suis par conséquent toujours étonné de constater que des textes longuement travaillés me deviennent étrangers.

C'est cet étonnement que j'entreprends ici d'interroger.

-2-

Ainsi donc, je pars du fait suivant : je ne me reconnais plus dans ce que j'ai écrit voici quelque temps.

Est-ce à dire qu'un écart s'est creusé entre ce qui m'était apparu et ce qui, en moi, peut encore s'en dire, au moment où je relis ce qui m'était venu en toute innocence à la faveur d'une intuition ou bien faut-il penser qu'une scission s'est opérée - peut-être déjà même au moment où j'écrivais - entre *ce qui appert à un temps T* et ce qu'en j'en ai pu dire dans l'après-coup qui a vu naître le texte ?

Y aurait-il une perception pure et intangible trahie par l'écriture mobile ou bien serait-ce l'écrit - le dit qu'il porte - qui seul serait pérenne par rapport à la réalité mouvante ?

Est-ce ma perception qui a changé ou bien ce que j'ai écrit était-il déjà en décalage par rapport à ce que j'avais perçu, qu'il fût pérenne ou volatile important peu ?

Perception et écriture ne sont pas les deux faces d'une même monnaie qui ne se font jamais face.

Recto et verso passent l'un dans l'autre : au moment d'écrire, la pièce jetée en l'air abolit la fixité du pile ou face : *ce qui appert* et *ce qui s'écrit* ne se feront jamais face.

C'est cet impossible face à face dans la chute du temps qui brouille la différence temporelle entre le passé et le présent, rendant présent ce qui appartenait au passé dans l'ordre du

temps vécu et vouant au passé la facile, la trop facile présence, comme si voir exigeait *le détour d'absence* qui dédouble la présence dans le souvenir qu'on conserve d'elle - qui se conserve en lui - au moment même où il faut endurer son absence.

La mémoire est féconde en souvenirs recomposés ou créés « de toutes pièces » pour les besoins de la cause psychique qui les voit naître. La mémoire s'inscrit dans la mémoire : elle n'est aucunement un réceptacle passif, mais un processus constant de mise en ordre du donné spatio-temporel perçu jadis, naguère et dans cet impossible maintenant maintenu dans son impossibilité qu'est l'écriture en acte.

Temporalité étrange, j'en conviens : dans cette perspective, *ce qui appert*, ce qui est manifeste, n'est en rien pérenne, seul l'écrit lui assurant durée et stabilité, mais force est de constater que, si l'écrit perdure, l'écriture, elle, entendue comme processus de mise en perspective du sens à travers la rédaction d'un texte en devenir, est volatile, voire même volage, inconstante, travaillée par la contradiction, cette dernière étant elle-même le fruit d'un débat intérieur où le oui et le non s'emmêlent et se démêlent, toute dichotomie étant pour un temps - le temps d'écrire - comme suspendue.

Et si l'écriture était en quelque sorte, dans la stricte perspective que je viens de dégager du moins, une deuxième mémoire qui seconde la mémoire psychique en la redoublant ?

*Ce qui appert*, on le sent fortement, dépend de tant de facteurs - travail de la mémoire psychique, aléas de l'histoire personnelle qui induisent changements d'avis voire même de perspective et écriture en prise indirecte sur ces deux phénomènes connexes - qu'il faut trouver un nom qui chapeaute cet ensemble mouvant : je propose de l'appeler *Mnémosyne*.

*Mnémosyne* est *ce qui appert*, soit l'ensemble de ce qu'il y a à penser - la tâche infinie de la pensée - dans ce temps suspendu qu'est l'écriture suspendue au temps de vivre, ce qu'ailleurs j'ai appelé : *quelque part entre vivre et écrire*, soit ce lieu improbable où se décide tant la vie qui s'écrit que l'écriture vécue.

Que le temps soit une perspective active autonome, et non seulement, et avant tout, une action laissée au libre-arbitre d'un sujet - le sujet du verbe écrire - , voilà qui n'est pas sans conséquence, d'autant plus que celui ou celle qui écrit agit bel et bien sur le temps qui travaille pour lui dans le travail qu'il mène avec son exigeante complicité.

La complexité du temps dessine une complicité qui tend à distendre l'exercice unilatéral de la maîtrise.

Comparable à une corde à danser, au-dessus de laquelle bondissent les figures de pensée et de style, tenue d'un bout par le temps et de l'autre par l'écrivain, la maîtrise du temps vécu dans le temps de l'écriture accouche d'un temps qui n'est plus un fatum inexorable, le sujet d'écrire n'étant plus non plus, quant à lui - dans un impossible quant à soi béat - le

seigneur et maître de l'histoire qui se raconte à travers lui, ce qui implique de prendre en compte tous les déterminismes à l'œuvre dans l'élaboration de l'œuvre, tout en affirmant la liberté de *ce qui appert* en ses rebonds, ses imprévus et ses impasses, liberté plurielle prise par le temps pris par l'écrivain.

Cette liberté du temps trace les grandes lignes d'une responsabilité terrible, pour peu que l'écriture se veuille l'espace propice par où s'affirme sans concession ce qui est en jeu dans tout témoignage qui se veut digne de foi.

Responsabilité et témoignage de qui et de quoi ?

Il est difficile à qui écrit d'être son propre contemporain.

Il faudrait pour ainsi dire écrire à tous les temps en même temps, ce qui est impossible, l'écrivain contournant cette impossibilité en optant sciemment pour tel temps et tel mode en fonction de *l'urgence à dire* : il agit comme un compte-gouttes ou un filtre qui ne laisse pas tout passer en même temps, affirmant par là la différence temporelle malgré qu'il en ait.

*L'urgence à dire* est ce qui advient à la parole dans l'écoute que pratique qui écrit au moment où il s'abandonne aux forces en présence en lui.

A minima, celui qui écrit atteste les changements qui affectent sa psyché au moment où il écrit : moment composite constitué de divers moments qui vont de l'intuition à la réalisation en passant par les diverses phases d'incubation du texte, sans oublier les altérations que subit le manuscrit confié à l'éditeur.

Les Confessions de Saint Augustin sont le modèle d'un témoignage qui atteste une révélation qui a bouleversé une vie : il y a un avant et un après, tandis que nous voyons Montaigne élaborer sa pensée au fil du temps, sans que jamais les jeux ne soient faits d'emblée, car il n'y a pas chez lui de révélation inaugurant une période nouvelle, mais une lente maturation de la pensée qui se pense sur le terrain si riche de la culture acquise tout au long de sa vie par l'honnête homme Montaigne.

Un chemin de Damas est toujours lourd à porter. Le chemin ne porte plus qui l'a conduit d'un point à un autre, son trajet ayant radicalement changé de sens en cours de route. Tout s'est inversé : le chemin ne porte plus le voyageur qui porte désormais dans son cœur la parole du chemin nouveau qui s'ouvre à lui.

On conçoit que la parole d'un dieu révélé induise des effets psychiques qui agissent par contagion par le biais de la parole transmise oralement puis transcrite par l'intéressé ou non. On n'en a jamais tout à fait fini avec les textes fondateurs, ne serait-ce que parce qu'ils se sont voulus fondateurs, et se veulent ainsi encore aujourd'hui dans la parole des héritiers

de la parole initiale.

Tout écrit qui se veut littéraire atteste en se faisant le témoin du processus d'attestation.

Certes, l'écart est considérable qui sépare, par exemple, les récits autophages de Blanchot d'un livre comme *La douleur* de Duras. Idem pour le poème de Paul Celan *Todtnauberg* mis en regard avec un livre malveillant ou bienveillant consacré à Martin Heidegger.

*Le dédoublement* de la présence vécue dans le présent du souvenir voué au passé recomposé s'accorde pleine liberté au sein de l'écrit en train de naître à lui-même dans *le redoublement* qu'opère tout témoignage se voyant témoigner dans la personne qui l'écrit.

*Le redoublement autoscopique* agit ainsi comme le gardien de toute vérité.

*Le redoublement* veille sur le parfait ordonnancement des faits à la lumière desquels ce dernier s'ordonne, mais sous la garde de cette lumière seconde qui émane de cette logique en acte qu'est l'écriture souveraine.

*Le redoublement opéré par l'écriture* donne sa pleine autorité à l'écriture qui ainsi se dédouble en se redoublant : témoignage et témoignage du témoignage sont indissolubles.

Ainsi, une puissance veille sur le gardien sans jamais le surveiller.

Cet ange annonce ce qui est advenu - *ce qui appert* - dans un avenir d'écriture indécidable, décisif et décisoire partagé par le temps et celui qui prend le temps d'écrire.

L'écriture en tant que présence évanescence - et par conséquent présence de l'évanescence - se dédouble tout comme la présence vécue dans le présent du souvenir voué au passé recomposé : c'est l'impossible congruence de ces deux calques qui produit le texte pérenne.

Deux calques en effet : le calque du souvenir et le calque auquel procède l'écriture qui, en apparence seulement, calque sa démarche sur le premier calque.

L'écriture est bel et bien tentée de rendre justice à l'évanescence en répondant à l'évanescence par l'évanescence, en faisant correspondre son évanescence propre avec l'évanescence du vécu, mais le deuxième calque ne procède pas exactement de son autre, précisément parce que l'écriture évanescence laisse des traces, tandis que le vécu évanescence, lui, se survit dans le calque qu'en fait le souvenir mobile qui retravaille sans cesse les traces mnésiques qui le composent.

Nous entrons dans une double contradiction : les deux évanescences ne s'équivalent pas, mais se répondent, tandis que les marques laissées par l'écriture et les traces mnésiques ne coïncident pas.

C'est ce décalage temporel qui décide de l'existence du texte comme futur témoin d'un événement déjà passé parce que passant par le témoin toujours en retard sur l'événement qu'est tout témoin se regardant témoigner.

L'écriture dispose de sa propre impropre mémoire. Toujours à côté de la plaque, comme le souvenir recomposé, mais différemment : en dépit du fait que l'écrivain a devant lui de grands modèles, son écriture, elle, est sans modèle aucun, pour peu qu'il ne soit pas un vil imitateur ou un épigone.

L'évanescence de l'écriture ne correspond pas trait pour trait à l'évanescence du vécu. Elle n'est pas l'image ou la représentation d'un vécu initial évanescent, mais c'est précisément dans cette impossible correspondance que s'affirme et s'affiche l'évanescence recherchée et aimée pour ce qu'elle est : le mouvement même du temps qui en passe par nous, quand nous nous décidons à écrire.

Il faut donc paradoxalement en passer par les traces et les marques pour rendre justice au temps.

Cette résolution a les apparences d'une petite révolution : à force de tourner autour du même point fixe, nous sommes pris de vertige, et l'espace avec nous.

La rotation nous transforme, faisant de nous tout entier une image sans modèle, ce dernier n'étant donné qu'en fin de course, quand la linéarité du texte discursif s'est repliée sur elle-même pour donner un texte achevé devenu son propre modèle qu'il refuse à l'avenir d'imiter à travers l'écrivain qui ne se reconnaît plus en lui.

Un bref moment, le texte et nous n'avons fait qu'un. Nous avons tutoyé le texte, notre compagnon. Il nous semblait, au moment d'écrire, n'être tout entiers que tension vers la vérité qui se dévoile, mais une fois le texte achevé le voile épais est retombé. Il faut tout recommencer.

Le plaisir du texte en train de s'élaborer est un plaisir de tension : on va de tension en tension à mesure qu'on donne forme à l'énigme en croyant la résoudre.

De cette excitation, il ne reste rien que le résultat qui en a accompagné la réalisation, un texte, rien qu'un texte, un de plus, d'où, à la relecture, une légère déception pour celui qui l'a écrit, d'où aussi un plaisir renouvelé, quand un lecteur fait état d'un bonheur de lecture qui ravive l'intérêt que nous avons porté aux questions soulevées dans le texte, questions revivifiées, non fermées, non résolues à nouveau, le texte faisant problème maintenant pour qui l'a lu et relu.

C'est le voile tendu sur la statue, puis brusquement retiré d'elle, qui donne tout son prix à ce



rare moment où la vérité se dévoile, sachant que la statue, en son dévoilement permanent, recrée un voile second qu'il nous faut à nouveau retirer, si nous voulons l'apercevoir un bref instant dans sa permanence d'objet d'art qui fait advenir la vérité qui ne préexiste pas à son dévoilement.

Car c'est l'instant du dévoilement qui crée la statue qui appelle le dévoilement, même si, dans l'ordre des faits, il aura fallu qu'un sculpteur donne d'abord forme et vie à une matière dite première.

La matière première, c'est lui tout autant dans la dangereuse indétermination de la réalité à laquelle il oppose, dans sa création, une idée dans une forme, une forme dans une matière, soit un voile dévoilé-dévoilant.

C'est ainsi, et pas autrement, que l'écriture, elle aussi, dessine un espace entre vivre et écrire, écrire étant toujours en retard sur l'écriture qui n'existe qu'en avant de ce qui se donne à lire au moment où les signes sillonnent la page blanche.

Ecrire serait pour ainsi dire la proue du *navire existence* qui vogue sur *une mer d'écriture* préexistante, *ce qui appert* étant tout cela à la fois - l'écrit produit par l'écriture, et jusqu'à l'écriture de l'écrit, c'est-à-dire l'écriture s'observant écrire - et aussi moins que cela : ce pauvre sillage écumant, à la blancheur éblouissante, que *le navire existence* laisse derrière lui, à cette nuance près que le tenace sillage ne cesse de se reconstituer à la poupe, donnant l'impression qu'il traque le navire comme pour lui demander des comptes, ultime témoignage qui atteste, un bref instant constamment renouvelé, qu'un reste subsiste que l'écrit fendant les flots de *la mer d'écriture* n'a pas su dire à temps.

Le sillage poursuit le navire existence comme sa mauvaise conscience, rappelant sans cesse à qui écrit que *ce qui appert*, embarqué sur *la mer d'écriture*, perdure, mais comme perdu.

*Ce qui appert* persiste et signe, fait signe vers le reste perdu qu'il désigne comme persistant dans l'irréremédiable de la perte.

Ainsi, il apparaît que *ce qui appert* n'existe qu'à travers ce que j'en ai pu dire, piégé qu'il est dans un passé d'écriture. Rendu présent par l'écrit, *ce qui appert* revient hanter l'esprit qui ne s'y retrouve pas, tel un lieu fantôme qui se chercherait un hôte de passage.

A la relecture, *ce qui appert* n'est pas exactement périmé : il conserve toute sa valeur, il mérite d'être considéré, mais un autre aurait pu tout aussi bien l'écrire : je ne m'y reconnais que partiellement, comme si l'essentiel de ce que j'avais voulu signifier m'avait en fait échappé à la première rédaction.

*La mer d'écriture* est cet espace de partage qui partage, chaque navire suivant sa propre route maritime vouée à la disparition dans l'écume des jours.

Ainsi, écrire fixe *ce qui appert*, mais nullement ce qui apparaît. C'est à première vue absurde.

Ce qui est advenu, *ce qui appert* aussi bien, ne fait sens qu'au moment où, le procès d'écriture étant provisoirement achevé, il appert que ce qui est apparu ne coïncide déjà plus avec *ce qui appert et qui demeure tracé*.

L'apparoir fait-il défection au moment-même où il apparaît en son aperture ou bien est-ce le temps qui l'a altéré ?

Cette alternative ne va pas de soi, car en fait vivre et écrire jamais ne coïncident pleinement. C'est dans un seul et même temps, celui de l'écriture qui suspend la vie, ne conservant d'elle que ce qui peut se vivre en écrivant, que vivre et écrire ne se font pas face, mais font partie du même jeu.

Jeu du monde et jeu de l'existence dans le monde ne font qu'un, l'écriture seule donnant à percevoir le décalage heureux qu'elle introduit au sein d'une existence qui se voue à l'écriture, ainsi laissant ouverte la question de la perception de ce qui apparaît comme significatif dans ce gigantesque branle-bas qu'est la réalité foisonnante.

Le regard de Dieu est impossible, mais tout ce qui advient dans le monde fait sens, se concentre en un sens qui donne à penser que la pensée n'y suffira jamais, que son mode d'exposition discursif lui interdit toute synthèse prématurée, le flux du temps interdisant les conclusions hâtives et la prise en compte de la globalité des phénomènes étant impossibles.

Et même à supposer qu'elle fût possible, quelle pensée serait assez puissante pour proposer un modèle d'explication et d'explicitation - l'exposition de la pensée exposée à ce qui s'expose - à même de dire une fois pour toute ce qu'il en est ?

Tout, alors, est-il à recommencer encore et encore ?

Il faudrait, pour le croire, que *ce qui appert* restât intangible, ce qui n'est manifestement pas le cas, comme on l'a laissé entendre plus haut en un buisson de questions.

Ce tout auquel je fais face - *ce qui appert* à un moment précis du temps et dont l'écriture s'empare - englobe toute ma personne et le texte où elle s'est concentrée, avec pour horizon indéfini rien moins que le monde entier dont je ne percevrai jamais qu'une infime partie.

Comment se fait-il alors que ma personne ne se reconnaît pas dans le texte devenu sinon étranger, du moins assez étrange pour me donner l'impression qu'il aurait pu être rédigé par un autre ?

Est-ce *ce qui appert* ou bien moi-même qui a changé ? En fait, la question ne se pose pas :

au moment d'écrire, les mots s'imposent, dictés qu'ils sont par la perception que j'ai de ce qui appert, la perception étant partie intégrante de *ce qui appert*.

Cette perception qui est mienne, outre qu'elle a été informée par la culture dans laquelle j'ai baigné enfant - *le geste et la parole de Leroi-Gourhan* : les chaînes de procédures propres à tel ou tel ensemble humain : les savoir-être et savoir-faire pratiqués dans telle ou telle civilisation - cette perception n'est pas mienne : j'y suis approprié dans l'exacte mesure où je me la suis appropriée en développant les « bons gestes », en employant les « mots justes », en étant dans la norme imposée, l'écriture, elle, agissant alors comme *un filtre grossissant* qui laisse passer dans ses fines mailles invisibles tel ou tel aspect de ce que j'ai perçu.

Certes, la pratique de l'écriture elle-même est normée ; elle respecte l'impératif catégorique de l'orthographe d'usage et de la grammaire (morphologie et syntaxe). Pas d'écriture, en effet, sans contrainte formelle.

La liberté est à ce prix. Mais la liberté de qui, de quoi ?

La liberté de la personne qui écrit, c'est-à-dire aussi bien du temps qui porte *ce qui appert*.

De prime abord, tout est resté en place : en témoignent ces lignes tracées il y a peu, que je reconnais comme étant bien de moi, mais, événement ou changement d'humeur, peu importe, la perspective a changé, s'est déplacée plutôt, comme si, las de contempler le tableau que pourtant j'ai négligé des semaines ou des mois durant, je me retrouvais à tourner autour du tableau comme autour d'une statue qui ne dit pas son nom.

Phénomène qui a lieu tant au niveau macroscopique du texte entier abandonné puis relu qu'au niveau microscopique du peu à peu de tout texte en train de s'écrire dans l'urgence à dire constante et la patience renouvelée.

En est-il alors comme si le tableau avait au moins été retourné contre sa cimaise, afin qu'il soit oublié pour quelques temps ?

Pas exactement, car le tableau reste visible tel qu'il fut initialement créé par moi, mais un espace nouveau semble l'atteindre à travers un souffle jamais encore ressenti, souffle qui fait pâlir les couleurs, rejette dans l'indistinct les formes initialement choisies puis étalées sur la toile blanche de ma rêverie verbale fixée là dans l'attente de rien d'autre que de *ce qui appert*, mais sujette maintenant à un regard nouveau.

*On commence d'écrire le jour où les idées se cherchent en nous.*

*On écrit pour chercher des idées.*

Voilà deux propositions contradictoires qui demandent à être pensées en même temps

pour rendre ce qui est vécu par l'écrivain au moment où il écrit.

C'est dans cette tension féconde que se dessine un destin d'écriture ouvert sur l'inconnu sans objet.

Pas étonnant, dans ces conditions, que ce que nous écrivons nous réserve des surprises, bien après que nous l'avons écrit.

L'étonnement est de tous les instants, étant cette écoute inquiète de savoir, si le murmure va continuer ou s'interrompre, sachant que, paradoxalement, il ne persiste vraiment, à ce qu'il semble, que si nous prenons la parole à notre tour, en en détournant les eaux calmes ou furieuses vers cet espace étale qu'elles constituent à la surface duquel elles se font miroir profond de *ce qui appert*. Savoir vraiment essentiel, seul repère dans *la mer d'écriture* « veuve de routes » (Dufrenne et Vernant).

L'écriture, ainsi, serait cette aporie continuée *et* intermittente qui s'achemine vers elle-même, de *poros* en *poros*, dans cette ouverture ouverte par le temps qui donne, au même instant, sur la nécessaire finitude de la finition qui vise un travail fini et l'inquiétude infinie inhérente à la recherche d'un point fixe dans *cet espace-temps écrit s'écrivant où le centre est partout et la circonférence nulle part*.

### A l'épreuve du temps

Je fais miennes mes limites d'un jour : ainsi, les projetant sur le jour que j'enferme dans cet étroit filet, j'ai tout loisir de n'en rien laisser échapper.

S'atteler à une tâche précise interdit d'en accomplir d'autres, sauf à faire trente-six choses à la fois, mais alors mécaniquement.

Lire un auteur et un seul, c'est labourer dans un sol si riche que tout le paysage environnant devient visible et même au-delà : l'auteur ainsi creusé a creusé lui-même de profonds sillons dans la riche terre de ses lectures, sillons qu'à mon tour je sillonne, mais en tous sens.

Ce paysage est vivant. Il ne cesse de croître. Y prospère tout ce qui, advenu, ne cesse d'advenir sous des jours nouveaux.

L'environnement mental ainsi circonscrit ne s'arrête pas aux strictes limites, fussent-elles mouvantes, dont l'auteur a bien voulu nous faire don en s'adonnant à l'élaboration d'un champ mental qui lui est propre et qui est devenu ce que nous appelons son œuvre.

Elle met en jeu et l'auteur et son époque, et cet au-delà de l'époque dans laquelle, de par

son œuvre, il se trouve désormais, sorte de non-lieu bien réel pourtant, dès qu'une voix et une lecture consentent à ranimer l'espace déclo, ouvert sur la finitude réitérée, d'une conscience de soi qui a heureusement consoné avec ce qu'il faut persister à appeler la condition humaine.

La conscience de soi et la condition humaine, rassemblées en une voix autre - celle du lecteur impénitent - qui insiste, en accordant persistance à l'œuvre, fût-elle momentanément déconsidérée, voilà ce qui, se déployant à longueur de lecture, aboutit à ce pas à pas qui nie le passé récalcitrant tout autant que l'absolue vacuité de l'avenir indécidable, à la recherche d'un présent de pensée qui donne à penser le plus lointain dans *l'extrême proximité sans immédiateté* que sont à la fois le monde et l'œuvre conjointe.

Toute propriété nous vient des autres, fût-elle chèrement acquise, voire conquise de haute lutte, il n'est que de relire *Mein Eigentum* de Hölderlin...

Ainsi, lisant tel auteur, me voilà confronté à une pléiade d'artistes, d'auteurs et de témoins de la petite et de la grande histoire.

Le monde s'ouvre et une pensée se fait jour.

Même le poème en apparence le plus intime, même le poème comme venu de cette région reculée du cœur que le monde n'a pas empoignée, et qui nous offre sa paradoxale présence à travers temps, même le poème absolument personnel fourmille ou regorge de sève *étrangère*, à commencer par la date qui l'a vu naître à la parole qu'il lui a fallu tenir pour espérer retenir un peu du jour qui l'a vu entrevoir ce tout autre qu'elle rend audible, ici et maintenant, dans sa lecture.

La lecture adverse ou complice est toujours un hommage rendu à l'humanité de qui l'a conçue, parfois en toute immodestie, parfois dans la plus grande humilité.

Pas de pensée sans une phénoménale capacité de concentration, concentration qui concentre en elle tous les paradoxes de la vie active : l'oubli serein, la négligence souveraine, le revers de la main pressée de passer à autre chose, et dans le même temps l'attention extrême portée aux moindres détails que soutient et sous-tend le constant souci de l'ensemble.

Qu'une œuvre tienne pour ainsi dire dans la paume de notre main ne doit pas nous faire oublier que sans elle notre main serait veuve de fruits, et comme écartée de toute préhension qui n'est pas une prise.

Y veille précisément le constant souci de l'ensemble plus grand que nous, plus grand même que celui par qui il est advenu.

Un ensemble en voie de gestation - une œuvre en cours d'élaboration - qui modifie ses

paramètres d'équilibre interne à mesure qu'elle intègre de l'étranger, voilà ce que donne à vivre une passion frissonnante que met en jeu la pensée en acte.

Extérioriser, tout est là.

Rendre l'intime désirable et la pensée digne d'être rendue publique, c'est l'enjeu final qui se dessine dès les premiers pas dans la conquête du dicible que les hommes se communiquent les uns aux autres *depuis que nous sommes un dialogue*.

Citer, commenter ou crypter : voilà les trois temps possibles de la prise de parole écrite.

L'ensemble donne une œuvre ou se perd dans la redite.

Toute écriture est ainsi crispée sur l'avoir de son dire. Elle propose un rassemblement, un recueil aussi qui culmine dans ce paradoxe vivant qu'est tout passé recomposé.

Ne commence à faire œuvre que celui ou celle qui, se jouant des trois temps en en jouant, sait faire respirer l'ensemble qui l'anime en lui prêtant son souffle : on respire alors un air neuf, on entend une chanson nouvelle qui salue les airs anciens, tout en pointant l'oreille vers des accents et des sons renouvelés.

Les outils et les techniques ont beau changer, les terres, elles, demeurent. Il faut donc bien choisir *son climat* pour produire un de ces vins capiteux, capitaux qui enivre encore bien longtemps après qu'il a été vinifié.

Récolte à rebours, pour ainsi dire, la lecture vivifie qui la pratique en revivifiant l'apparemment insignifiant conquis de haute lutte sur l'indifférence des temps par qui de droit.

Passées inaperçues le temps de leur été, certaines moissons, aussi, étonnent longtemps après qu'elles ont eu lieu, et c'est alors l'été en hiver.

Les œuvres de Ducasse nous font encore cette impression. A y regarder de près, on peut affirmer qu'il y va ainsi de toute grande œuvre qui s'ouvre à nous : fraîches comme aux premiers jours, mais plus riches encore de tout ce temps inaperçu qui a déposé sa patine sur elles et tout aussi grosses d'un avenir indéfini.

Une œuvre passée inaperçue ou presque, du vivant de son auteur, porte en elle une charge d'avenir que ce dernier ne soupçonnait même pas : c'est comme si nous prêtions notre étonnement à l'auteur qui ne vit plus que dans la perception que nous avons de son œuvre ainsi rendue à l'avenir de sa peine.

La pauvreté joue là un rôle essentiel, et la ruse, bien sûr, sa complice.

Plus l'œuvre est éloignée dans le temps, moins il y a de données biographiques à se mettre sous la dent.

On rêve ainsi d'Empédocle ou d'Héraclite, ces presque parfaits anonymes dont le nom persiste cependant, attaché qu'il est à de rares fragments cités et commentés dès l'Antiquité par les doxographes à qui nous devons la transmission de leurs fragments.

Imaginons qu'un jour lointain nos grands noms ne subsistent plus qu'à travers de rares fragments. Il y a fort à parier qu'ils gagneraient en fascination ce qu'ils auraient perdu en substance.

Dores et déjà, notre haute culture s'apparente à ce phénomène par la fragmentation mémorielle à laquelle procède l'Ecole qui tranche dans le vif de l'immense patrimoine en imposant un choix restreint d'œuvres et de textes jugés exemplaires.

A cette nuance près : le biographique occupe une place importante dans l'appréhension des œuvres disponibles dans leur intégralité.

La fascination qu'elles exercent s'en trouve ainsi restreinte, mais la fascination importe à vrai dire aussi peu que la passion biographique héritée du romantisme qui tente, vainement d'ailleurs, de nous faire entrer dans l'intimité du créateur.

Certains oeuvrent dans une indifférence quasi générale. Cette indifférence laisse certainement le champ libre à un détestable esprit de chapelle, mais elle incline aussi à se pencher sur des oeuvres méconnues, cette méconnaissance s'apparentant alors à celle qui nous frappe de prime abord quand nous lisons les œuvres devenues fragmentaires d'Empédocle ou d'Héraclite.

Les rares notices biographiques disponibles, alors, nous émeuvent. Elles tendent à combler l'attente que suscitent de trop rares œuvres en devenir dont on attend beaucoup et dont l'existence est menacée par l'industrie culturelle actuelle. C'est ainsi qu'en lisant des entrefilets consacrés à *Clair Obscur* et à quelques autres je ressens cette mélancolie très particulière qui s'empare de moi, lorsque je viens à songer au temps qui passe et qui emporte tout, à commencer par les meilleurs d'entre nous.

La rareté, là, tient lieu de bréviaire.

On prie le ciel pour que l'œuvre accomplie, si importante, mais inaperçue du grand nombre, soit enfin reconnue dans toute sa charge émotionnelle et pour son étonnante capacité à entrer en résonance avec les grandes œuvres du passé, au moment même où elle fait entendre quelque chose d'inouï.

Certaines œuvres tardivement reconnues et closes sur elles-mêmes depuis la mort de leur



auteur, en revanche, ploient sous le poids de la luxuriance biographique. Le luxe de détails - le jour le jour entrepris par Caesar Glebbeck, par exemple, qui passe sa vie à fouiller la vie de Jimi Hendrix - ne compensera jamais la perte irrémédiable du créateur disparu à la fleur de l'âge.

La biographie d'un auteur, d'un artiste de manière générale, se referme sur lui comme une pierre tombale.

Pour retrouver l'air libre de l'œuvre - pour que celle-ci aussi bien retourne à l'air libre - il est nécessaire, salutaire même, d'oublier les circonstances heureuses ou malheureuses de la vie qui l'a vue naître.

Aux coups d'éclats, préfère les coups de génie, quand, le moment venu, tu éprouves le désir ardent ou le besoin fervent de t'ouvrir à ce que jamais ne donnera à voir ou à entendre quelque biographie que ce soit.

Est-il ainsi possible de s'abstraire totalement du contexte biographique et historique d'une œuvre ? Est-ce même seulement souhaitable ? On tendra à répondre résolument par la négative, si l'on tient à mettre en avant la modernité d'une œuvre censée nous intéresser dans ce qu'elle nous dit de l'état présent du monde dans lequel nous vivons.

Cette conception est largement répandue dans la critique journalistique qui valorise ce qui ressemble le plus à sa propre approche du réel : on sait gré aux auteurs qui donnent à voir et à comprendre des mondes contemporains qui nous échappent de par leur éloignement géographique ou leur isolement.

L'Iran est un bon exemple de pays mystérieux dont on ne comprend pas les menées et les visées à travers les actes de ses dirigeants. Même les Etats-Unis d'Amérique nous laissent perplexes. Toujours d'un point de vue français, on pourrait en dire autant d'Israël et de ce qui s'y joue sur le plan humain. Il serait intéressant de savoir, si la France fait office de mystère pour d'autres peuples, dans un mélange bien connu de fascination et de répulsion.

C'est ici la distance géographique qui tient lieu d'écart temporel et qui fascine : l'éloignement dans le temps d'une œuvre peut être tel qu'il ne reste d'elle que des fragments, tandis que l'éloignement géographique, lui, induit une fascination pour le tout autre soudainement mis à notre portée.

Fascination pour les époques lointaines et interrogations sans réponses sur le « qui » d'auteurs qui n'ont laissé que peu de traces de leur passage ou bien fascination pour des régions du monde mal connues qui défient les limites de compréhension de notre monde : l'intérêt se déplace, semble-t-il de la personne d'un auteur dont on ne sait presque rien aux personnes/personnages qui vivent dans telle ou telle œuvre contemporaine.

Il va de soi que la vie d'un cinéaste ou d'un auteur iranien, par exemple, ne laisse pas, ne doit pas laisser indifférent, tout comme la pensée qui résonne encore dans les fragments d'Héraclite nous importe autant, sinon plus que la signification qu'elle a pu avoir pour lui de son vivant au sein de la communauté vivante dans laquelle il a inscrit son action et sa pensée.

Le roman historique, très en vogue, est un moyen terme : il donne à voir les époques lointaines, en nous distrayant de nos angoisses contemporaines : il y a de la joie à évoluer imaginairement dans un monde qui ignorait le danger nucléaire, les antagonismes contemporains, « les enjeux de la mondialisation », « le réchauffement climatique », et du contentement rétrospectif aussi à savoir que les vieilles querelles et les vieux enjeux ne sont plus de mise de nos jours : exit ou presque les guerres de religion de jadis et les impérialismes de naguère.

Le roman historique offre une belle évasion hors du cadre étroit de l'actualité, tout en suggérant des comparaisons et des parallèles. Il est dans la nature de ces dernières de ne jamais se rejoindre, comme l'on sait. Ce que le roman historique bien fait donne à voir, c'est une certaine permanence : la condition humaine, toute historique qu'elle soit, n'en est pas moins ressentie comme le fil conducteur de l'humanité qui se cherche encore et toujours.

Fascination pour le grand nom qui subsiste à travers une œuvre presque entièrement perdue, passion d'origine romantique pour la vie des grands hommes et fiction historique dessinent notre rapport au temps : temps du créateur, c'est-à-dire l'époque qui a vu émerger son œuvre autant que sa temporalité propre, son ordre du jour inventé au jour le jour et notre temps à nous, c'est-à-dire l'époque dans laquelle nous nous débattons et le temps que nous consacrons à la réflexion ou à la rêverie.

Voilà en somme la triade dont il faut s'écarter tout en la maintenant dans notre ligne de mire, si nous voulons rendre justice aux œuvres.

La transparence est impossible.

Tout savoir sur la vie des autres, passion moderne, piètre désir aussi, car, s'il était satisfait, il ne nous resterait plus qu'à aller nous coucher pour dormir, et c'est précisément ce à quoi la passion de la pensée vivante se refuse.

Il n'est pas indifférent que les plus grandes pensées dorment dans la poussière des grandes bibliothèques. Il faut les en sortir en jetant un regard neuf sur ce qu'elles ont encore et toujours à nous offrir de neuf et de vivifiant.

## Musiques

*What people don't understand is when punk started it was so innocent and not aware of being looked at or being a phenomenon and that's what everyone gets wrong. You can't consciously create something that's important, it's a combination of chemistry, conditions, the environment, everything.*

### Siouxsie Sioux

*L'urgence de Joy Division est encore là, sans doute comme jamais elle ne l'a été... C'est un coma, une sorte de longue absence... Il m'a fallu toutes ces années pour attaquer le mythe... être dans une position où je pouvais reprendre une telle chanson... Il était temps, c'était nécessaire pour moi - sans calcul / instinctivement... Reprendre, c'est comme une psalmodie, une réincarnation... Il y a une mystique foudroyante chez Joy Division... C'est lui le Dieu que j'ai invité à danser... avec nous... pour habiter la nuit... et rouler dehors... On manque de danse avec les Dieux...*

### Christophe Demarthe, Clair Obscur



-

Le romantisme résiduel est là, dans ce minimum : un cadre, une intention soulevée par une émotion, bref un projet dont on brûle mentalement les étapes pour n'en retenir que *le frisson à venir* dans un présent sublimé.

Voilà ce que je ressens à l'écoute de *The Queen Of The Highway*, écrite et chantée par Jim Morrison.

On passera sur l'arrière-plan biographique de cette chanson que tout le monde connaît et l'on insistera sur l'écart - cruel écart - entre ce qui fut pensé et chanté dans cet hymne qui est tout sauf une blquette et ce qu'il advint en fait, non pour moquer le romantisme que véhicule cette chanson, mais pour en souligner le tragique, un tragique plein d'espoir, sorte d'oxymore dont toute la vie créatrice de Morrison nous donne la sensation et nous livre le sentiment.

Libre à nous de nous identifier à cet hymne solaire à la mélodie douce-amère ou d'aller tendre l'oreille ailleurs vers des contrées moins désolantes. L'ailleurs est d'autant plus facile que la naïveté patriotique qui habite cette chanson a quelque chose de rebutant.



L'élan du cœur, non pas figé, mais comme ausculté en une respiration aérienne qui brouille la distance, créée habituellement par toute musique et entretenue par elle, entre l'auditeur pantois et celui qui vient à respirer dans ses parages un parfum d'inconnu : telle m'apparaît la musique de Joy Division réinterprétée magistralement par le Nau Ensemble de Stockholm.

Il aura fallu que cette musique résonne dans le Grand Nord pour qu'à son énergie crépusculaire vienne s'adjoindre ce qu'elle laissait entendre comme une promesse étouffée dans ses grondements sourds et ses stridences acides : une sorte de rédemption contagieuse qui débouche sur une joie sans joie, sorte de masque obscur posé sur un néant sans objet qui, désespérant de jamais se trouver, roulerait de siècle en siècle dans les musiques extrêmes produites par ce qu'on appela, à tort sans doute, la vague froide : c'est que cette musique habitée semble venir d'un passé si lointain que l'oubli des origines qu'elle véhicule comme malgré elle se retourne contre l'auditeur invité à baigner une petite heure dans la fontaine de jouvence de l'absence de temps devenue audible, comme si *le discours* de la musique engendrait sa négation heureuse en une geste qui, mimant la quête erratique du néant, creuse l'indéfini de l'avenir dans les parages de l'impossible fait chair.

Cette musique, revisitée comme on visite une maison hantée avec la ferme intention de sympathiser avec les fantômes qui l'habitent, empoigne un élan premier qu'elle relance sans cesse vers des profondeurs marines qui se confondent pour notre bonheur avec un ciel comme lavé de tout soupçon.

Les voix du chœur suivent la mélodie d'origine avec la souplesse d'un ensemble aérien, attentif aux moindres soubresauts de la musique qui frémit au cœur de l'espace mouvant créé par ces voix multiples qui empoigne le cœur de l'auditeur.

Je suis alors sans voix.

Toute la musique est organisée autour des voix de ce chœur mixte frémissant d'émotion contenue ; l'Ensemble respire dans un ailleurs entre ciel et terre. Les vagues nombreuses embrassent le ciel.

La pesanteur sauvage de l'original est comme vaporisée.

La musique, alors, fait corps avec un indicible qui la guide vers un sourire entrevu, dont la charge d'avenir - la farouche esquisse d'une sauvagerie inégalée en musique qui tourne en grâce - se cherchait dans la voix ample et grave d'un Ian Curtis visionnaire qui rêvait les yeux ouverts sur un espace traversé de gratitude vertigineuse et d'images vivantes, si vivantes qu'elles en devinrent insupportables.



-

En musique, on ne prête qu'aux pauvres des intentions qu'on entend dans le lointain de l'inachevé. Sensation d'optimisme en somme, si l'on considère que l'optimisme invétéré table sur un plus que rien, absolument rien ne laisse présager.

Le trop-plein de certaines musiques n'existe pas. La surcharge, les boursofflures n'étonnent

et n'accablent que ceux et celles que le mouvement musical n'entraîne pas.

Wagner aura fait les frais de ce préjugé largement informé par l'histoire mouvementée du 20<sup>ème</sup> siècle.

L'extrême expressivité de sa musique, voilà qui est de mauvais ton pour certains qui oublient que c'est le mouvement dramatique de chaque scène qui appelle un surcroît de sens via la musique ni servante du texte ni autonome, mais un flux qui transporte l'auditeur vers une puissance qu'il faut dire mythique.

Pas une phrase qui ne s'éloigne du parler ordinaire, haute poésie du dire des héros qui lance un défi à la musique qu'elle fait mieux que relever : qu'elle rehausse.

C'est la course à l'abîme que la mort rédemptrice justifie.

-

De ce sentiment qui darde ses rayons dans les parages de ton désir, tu dirais volontiers qu'il est le meilleur de toi, pour peu que ton désir, dans son entière vérité, porte ton sentiment jusqu'à cette vérité tremblée qui s'appelle plaisir partagé.

Combien de musiques exaltantes communiquent-elles ce sentiment en en donnant la sensation ?

Le combien s'efface devant l'évidence du plaisir à écouter telle ou telle musique, celle qui vous émeut parce que vous l'aimez.

-

Tant va l'oreille qu'à la fin la musique se brise.

Il faut alors recoller les morceaux d'une esthétique qui a volé en éclats. Moment de crise et d'intenses découvertes. Cela n'a lieu qu'à des époques où convergent une sensibilité exacerbée et une pratique nouvelle de la musique - redéfinition de ses enjeux - qui emporte l'adhésion.

Arrivé à maturité à la fin d'une époque - l'ère hippie - je ne jurais que par la musique californienne que j'avais en haute estime, estimant qu'elle réconciliait musique populaire et audace. Mais j'arrivais trop tard. Le volcan était éteint. Longues années passées à écouter des musiques révolues que n'informaient plus des pratiques sociales innovantes.

Zappa, Beefheart et Hendrix furent mes pharaons dans cette triste époque qui n'en finissait pas de porter le deuil d'un possible - l'ouverture à l'autre sans préjugé aucun, l'amitié

fraternelle - qui avait fait long feu.

Et en 1978, l'explosion enfin, dans tous les sens du terme : l'émergence des musiques post-punk.

Attardé que j'étais, perdu dans les rêves d'une époque révolue, il m'a fallu encore trois années pour m'apercevoir qu'une révolution de la sensibilité avait lieu sous mes yeux en Angleterre et en France, préparée par le Krautrock de Kraftwerk et consorts.

Le Velvet Underground, qu'Hendrix aimait pour l'avoir entendu à New York, tenait enfin sa revanche, et Bowie, Marc Bolan et Roxy Music étaient désormais d'une importance majeure dans un paysage musical régénéré en pleine expansion.

De petits labels à foison, des musiques inouïes créées sur les ruines du passé rock, un refus d'imiter les grands modèles américains : Hendrix, Neil Young, Beefheart, le MC5, les Stooges aimés et respectés par la nouvelle génération contrainte de faire tabula rasa pour sortir de l'ornière creusée par le music business.

-

C'est *l'eau de l'air* qui est recherchée, sa parfaite fluidité sanguine qui rosit l'horizon, recrachée qu'elle est par la sublime voix aux accents toniques.

Le réel tuberculeux n'a qu'à bien se tenir, face à cette santé nouvelle qui envahit l'espace de la sensibilité dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

Le corps de l'auditeur est comme vaporisé par ce parfum d'époque qui traîne dans toute voix. C'est que non seulement cette dernière chante dans un style bien précis, mais qu'elle donne aussi à entendre, derrière son grain, les techniques d'enregistrement - toujours datées - qui ont permis sa conservation pour un temps indéfini.

C'est la chanson qui anime cette foi dans la voix humaine, dans sa bonté, sa générosité lancée à qui veut l'entendre et s'y entend pour y trouver un air de déjà entendu qui rassure, mais avec cette nuance indicible qui la différencie de toute autre.

C'est toujours l'humain qui est recherché dans la voix. Elle constitue le point d'ancrage majeur des musiques populaires et savantes du temps passé et des temps présents.

Le présent, en effet, est pluriel, instable. Camaïeu de gris, patchwork coloré ou bien encore fine tapisserie cousue de fils d'or et d'argent, c'est comme vous l'entendez.

Les yeux s'allument, s'ouvrent aux sons.



Commence alors une sarabande colorée ou bien une danse agile mais muette : c'est comme si le corps entier se repliait dans l'esprit aux aguets devenu enfin ce qu'il avait cessé d'être : le centre rayonnant d'impressions, de sensations et d'émotions qui se retirent pour se recueillir dans le for intérieur ouvert aux vents du monde.

L'esprit, alors, souffle entre les sublimes colonnes d'albâtre ; on y aperçoit des ombres furtives qui se déplacent en tous sens. Si furtives, si rapides qu'elles soient, elles sont comme ralenties par le temps musical qui en donne alors plus qu'une idée vague : elles prennent figure, sourient ou grimacent, rient ou pleurent. Nous nous prêtons alors bien volontiers au jeu d'ombres et de lumières que nous devenons tout entiers en leur compagnie.

*La danse labyrinthique* peut commencer.

Les parfums dansent dans l'air.

Je ne conçois pas de musique sans vision à la clef. Toute musique éveille en moi des sensations colorées, des scènes fugitives ou extraordinairement précises.

Une musique cousue de fils blancs ennuie au possible. L'imprévisible des scènes grises ou colorées, vagues ou si nettes qu'on pourrait les filmer, voilà la part aléatoire subjective qui s'enracine dans l'histoire du sujet inscrit dans la grande histoire : il s'agit d'un aléa, comme tel donc une manifestation rendue possible par un coup de dés lancé par la main invisible de l'époque.

L'organisation de la matière sonore ainsi que son exposition n'appartiennent qu'aux musiciens qui nous touchent ; la musique prend vie, prolonge sa vie et résonne chez l'auditeur dont le corps dit oui de toutes ses fibres à ce que le musicien lui donne à entendre. C'est l'accord au-delà des mots, préparé par eux certes, tout musicien d'importance étant précédé par une réputation, un statut, une image.

Le bonheur d'écoute est à son comble, lorsque la chance veut que nous aimions une musique qu'aucun propos ne précède. C'est alors la surprise totale, une découverte inattendue, comme un vœu informulé qui se réalise. Le musicien a prononcé le sésame qui nous révèle à nous-mêmes.

Telle fut pour moi, à quatorze ans, la découverte de l'Ouverture de Tannhäuser, la Musique du feu et le Voyage de Siegfried sur le Rhin dirigés par Charles Munch et interprétés par le Boston Symphony Orchestra.

Quand une voix résonne, la cause est entendue. Nous sommes en terrain connu. A la musique, alors, de bouleverser la trop facile donne.

On peut assurément aimer baigner dans un style, un code musical partagé par divers artistes qui donnent de la voix dans un contexte musical parfaitement balisé. Les musiques baroques et la musique soul donnent cette agréable impression qu'aucune mauvaise surprise musicale n'est à craindre dans l'espace ouaté et sensuel qu'elles créent.

*Le cri* de Munch, il fut repris par les Banshees.

Il y a un avant et un après cette musique au vingtième siècle, d'où son importance majeure.

Là, dans l'espace glacial ouvert par l'instrumental *Pure*, se dessine encore de nos jours ce qu'il faut appeler une résonance : c'est tout le passé musical qui se retrouve condensé en quelques notes jouées en feedback sur fond de basse ronde et grondante.

Le minimalisme de l'approche laisse le champ ouvert à toutes les aventures du son, à l'imprévisible : aucun album des Banshees ne ressemble au précédent. Le renouvellement de la matière sonore et de son traitement sont confondants de justesse, de pertinence et d'insolence.

Dans *Pure*, Siouxsie entonne une chanson sans paroles : c'est la parfaite fusion de la voix et du son instrumental qui inaugure là une possibilité nouvelle.

Le martèlement tribal de *Jigsaw Feeling* peut alors commencer, et c'est aussitôt le vertige qui s'empare de l'auditeur.

*Mittageisen*, chanté en anglais et en allemand, moquant l'ignoble Goering sur la base de la caricature du Hans Herzfeld devenu John Heartfield, donne le ton de tout l'album : sarcasme, distance, refus de s'apitoyer, mais aussi générosité, souci d'autrui qui s'entendent si fort dans *Israël*.

Comment Siouxsie et Severin, à peine sortis de l'adolescence, sans pratique instrumentale deux ans auparavant, ont-ils pu créer une musique aussi novatrice ? Ils étaient portés par une énergie de tous les diables, avaient une culture musicale impressionnante, mais cela n'explique pas tout. Leur guitariste des premiers temps joue de la guitare comme s'il utilisait une loupe. Il scrute la résonance de chaque son qu'il émet. Les accords, même joués en séquences extrêmement rapides, donnent l'impression vertigineuse que le temps est arrêté.

Severin, parolier et bassiste de génie, est compositeur maintenant.

Siouxsie, quant à elle, est devenue la Marlene Dietrich du nouveau siècle. Sa voix inoubliable porte en elle toute l'intelligence et la sensibilité d'une culture maîtrisée qui a su faire fi de la dichotomie désuète qui séparait musique populaire et musique savante.

La polyrythmie apportée par Budgie à partir de 1980, achève de rendre leur musique

vertigineuse et l'on a alors l'impression d'entendre un orchestre entier, lorsque John Mc Geoch, le quatrième acolyte de 80 à 83, fait sonner sa guitare qui ne rugit jamais, mais feule.

Le fantôme d'Hendrix plane alors dans des ambiances qu'aucun adjectif ne peut rendre.

Dans *Swimming Horses*, une femme parle dans la musique comme jamais auparavant.

On est au-delà de l'expressionnisme et de son éréthisme : c'est un impressionnisme nouveau qui se fait jour, mais il faudrait écrire plutôt : un *impresionn-ishtme*, tant cette musique invite l'auditeur à ne pas rester sur son quant à soi jouisseur.

Ce n'est pas la communion fusionnelle qui est recherchée, mais l'amitié, l'appel impérieux à la responsabilité de chacun pour autrui et cette frénésie ni heureuse ni malheureuse qui ne veut rien ignorer de la condition humaine.

*Join Hands*, ainsi, atteint au sublime.

Le comble de la noirceur accouche d'une lumière qui n'aveugle pas, ne guide pas, mais luit, tremblante, frémissante dans l'attente d'une relève.

-

La somme de sottises écrites sur Jimi Hendrix est atterrante. Hormis Gleebeck et Shapiro et les collaborateurs de Uni-Vibe, je ne vois qu'un Français pour avoir écrit un livre ambitieux, honnête et profond sur lui : Régis Canselier.

Hendrix, devenu un mythe, attend encore d'être découvert pour ce qu'il est : un compositeur de génie et un chanteur de blues hors pair. On ne veut voir et entendre que le guitariste flamboyant. Bien sûr, toute sa musique s'organise autour de ses guitares, mais il y a plus : la force des compositions.

La différence improvisation-composition est brouillée par son approche de la musique hors du commun : il ne cesse d'improviser autour d'une composition fixée sur disque ou laissée en attente sur bande magnétique. Il n'existe que des œuvres fixées pour un temps, jamais définitives.

*Red House*, *Voodoo Child* et *Hear My Train a Comin'* sont les pièces maîtresses d'une musique constamment à la recherche d'elle-même.

Son œuvre est à la fois trop mince et trop riche pour que l'on puisse imaginer un tant soit peu ce qu'il aurait créé, s'il n'était pas mort prématurément. Sa richesse est telle qu'on n'en

demande pas plus : on ne se lasse pas de l'écouter.

Cette musique n'a pas d'équivalent dans toute l'histoire de la musique. Produite par un autodidacte, pétrie de références blues, elle parvient néanmoins, et peut-être grâce au fait qu'elle s'enracine dans un cadre référentiel puissant et abondant, à s'abstraire de ce moule pour aborder des terres nouvelles.

Les sonorités sont inouïes, d'une variété qui confine à l'infini. Il suffit de découvrir un morceau inédit pour entendre des attaques, des sons, des phrasés à nuls autres pareils.

On a dit de cette musique bouillonnante qu'elle était brouillonne. Elle semble jaillir en effet d'un magma sonore en fusion qui refuse de se figer. Tous les titres sont comme des épures qui appellent un perfectionnement incessant. Hendrix était rarement satisfait. Il remettait ses chansons sur l'ouvrage encore et encore au point d'exaspérer ses accompagnateurs, à l'exception peut-être de son batteur Mitch Mitchell.

En orfèvre, consommé, consumé, il martelait sa musique sur l'enclume de son imagination, toujours plus large que ce qu'il pouvait en tirer. La forge est éteinte, l'atelier déserté. Reste une musique incomparable.

Chansons, compositions ? La plupart des compositions étant chantées, on peut légitimement parler de chansons. La voix d'Hendrix était chantante, même lorsqu'il parlait. Elle établit une connivence avec son auditeur que je n'entends chez aucun autre musicien passé ou présent.

On y entend comme une sagesse qui ne s'étale pas, beaucoup d'humour, un recul jamais distant ni hautain.

Hendrix laisse derrière lui un héritage considérable, mais il n'aura engendré malgré lui que des clones et des épigones. Ne m'intéressent que quelques rares musiciens qui partent de sa musique pour s'aventurer vers des horizons insoupçonnés.

C'est le type-même du musicien noir exploité par le music business, l'ironie étant qu'à sa mort il avait enfin atteint une quasi autonomie créatrice avec son studio Electric Ladyland. Il ne lui restait plus qu'à se débarrasser de Mike Jeffery, son manager vampire. Il a été rattrapé par son passé comme d'autres avant et après lui.

L'hypertrophie du biographique commence avec lui. Vie et musique sont inextricablement mêlés. Idole consumée par son destin, victime expiatoire, d'autres, hommes et femmes, l'ont été avant lui, mais ce n'étaient que des acteurs ou des chanteurs qui n'avaient pas son envergure créatrice.

Sa musique doit beaucoup à ses apparitions scéniques. Il y a une tension entre la scène

qui faisait office pour lui de creuset musical et le studio où il expérimentait. Il avait en horreur le public menteur, satisfait même quand, à sons sens, il avait mal joué, et il lui manquait un directeur artistique exigeant quand il travaillait en studio, capable de réfréner son perfectionnisme obsessionnel.

Il aurait fallu qu'il maîtrisât la composition écrite pour enfin s'abstraire du carcan du studio ou de la mise à l'épreuve de ses idées sur scène. Il y songeait sérieusement, mais n'eut jamais le temps de se consacrer à l'étude de la composition. Assurément, sa musique s'en serait trouvée métamorphosée, sans que l'on puisse dire à quoi il aurait abouti.

Son imagination harmonique débordante aurait trouvé à se déployer considérablement, mais la fulgurance de ses idées se serait sans doute heurtée au papier.

Il reste pour moi le musicien le plus considérable de tout le vingtième siècle qui aura connu l'explosion créatrice la plus puissante que l'humanité ait connue en matière de création musicale.

A bien des égards, Hendrix était un homme nouveau en avance sur son temps, en prise sur lui, finalement détruit par lui.

Un Noir mâtiné d'Indien Cherokee et d'Irlandais, là, dans le creuset d'une Amérique qui persiste à ne pas reconnaître ce bienfait, le seul peut-être issu de tant de malheurs. A l'instar de tant de musiciens de jazz avant lui, c'est en Europe d'abord qu'il aura été le mieux accueilli.

Reste sa musique qui défie tous les adjectifs. C'est de la lave en fusion. Elle brûle encore.

Au sommet d'une colline rouge se tient une maison qui vous attend. La maison est bleue ; c'est la maison de verre dont Breton qui n'aimait pas la musique a rêvé en vain. Des champs de coquelicots à perte de vue entourent la maison ; ils invitent Cézanne et Manet à se joindre à nous.

Entrez dans cette auberge espagnole, vous ne serez pas déçu. Peut-être y trouverez-vous la force de ranimer la forge millénaire qui s'est éteinte avec son créateur.

-

Le *Pierrot Lunaire* de Schönberg est un autre sommet de la musique du vingtième siècle qui voisine avec *Erwartung*, la suite lyrique de Berg, les miniatures de Webern et tant d'autres sommets qui font une chaîne ininterrompue de musique givrée.

Le sérieux le dispute à l'élégance, la puissance à la grâce.

Avec Hendrix, l'Ecole de Vienne est le deuxième sommet de la création musicale du vingtième siècle.

Il faut attendre Boulez pour retrouver cette frénésie consommée, ce geste ample et grave, cette profondeur amicale inépuisable. Ce qui frappe chez Boulez, ce sont les tempi : même lorsqu'ils sont extrêmement rapides, la musique respire : on entend tout distinctement.

Cette musique n'a pas fini de rebuter son monde. D'aucuns la trouvent trop réfléchie, trop construite, comme si toute musique devait sortir des tripes uniquement.

La musique est une pensée en acte et sans mots. La seule qui, flirtant avec les mathématiques, donne l'idée de l'infini dans le fini.

Ceci pour une part, une part seulement, car il arrive qu'à la réflexion, au calcul se substitue une autre énergie, celle à laquelle Siouxsie fait allusion dans la citation qui précède ce texte.

Il y a peut-être tout simplement deux manières de créer de la musique : toujours un métier, un savoir-faire chèrement acquis à force de travail acharné sur la matière sonore, l'idée directrice et l'espace qu'elle structure, la musique s'offre à vous comme la résultante d'une réflexion approfondie ou comme une chance, ces deux options s'informant l'une l'autre dans un jeu de miroir où votre point de vue décidera si vous adoptez l'une ou l'autre attitude esthétique, étant donné que ne saurait suffire tant une expérience solitaire - celle du compositeur - qu'une expérience solidaire : la création collective portée par des circonstances historiques favorables.

Les groupes, le plus souvent, s'étiolent quand ils ne sont plus portés par l'époque ou bien ils tournent à vide et le compositeur dans sa tour d'ivoire peut bien créer la musique la plus sublime qui soit, il n'en demeure pas moins que s'il désire être entendu, il lui faut inscrire sa musique dans son époque, fût-ce contre elle, c'est-à-dire faire appel à des forces vives extérieures à son propos initial toujours fermé.

Ni chimie ni alchimie, la musique est d'abord un art qui fait la part belle à l'intuition qu'elle travaille, ajoute et amplifie, tout cela ici et maintenant.

Un parfum d'époque accompagne toujours la musique.

Ecouter Mozart, c'est inévitablement voir des têtes emperruquées.

Il faut pourtant, contre toute tentation nostalgique, rendre justice à la musique en la décontextualisant, opération qui n'a de sens que si l'on a d'abord une vue juste et approfondie du contexte historique dans laquelle elle fut créée.

Quand l'époque n'est plus, il reste la musique et sa charge d'avenir toujours intacte. C'est

ainsi que notre esprit musical fonctionne à la façon d'un kaléidoscope.

N'est-ce pas l'intuition qui guida Siouxsie, Budgie, Severin et McGeoch lorsqu'ils créèrent *Kaleidoscope* en 1980 ? Cet album signe en effet la rupture avec l'esthétique punk.

Il inaugure avec le *Unknown Pleasures* de Joy Division une époque nouvelle.

Dans ces deux musiques, l'on entend toutes les musiques.

*New Dawn Fades....*



# Récits

*Ici, des récits, à ce qu'il semble, ou bien encore des nouvelles, comme il vous plaira de les nommer.*

*En tous cas, autant de figures de pensée qui s'acheminent vers une réalisation appelée par une parole donnée.*

### **A l'avenir**

Il ne pouvait voir l'amour que comme un acte d'amour, mais faisant peu l'amour, il se sentait condamné à errer dans ce peu qui s'épaississait dangereusement les années passant jusqu'à menacer de devenir d'une telle densité de chair et de sang, d'humeur et sperme qu'il se sentait déchiré nuit et jour, dans son sommeil comme dans ses rêves, dans les actions importantes du jour comme dans les gestes mécaniques quotidiens, entre les trois pôles de sa vie consciente qu'étaient, en avant de lui mais en lui, le besoin d'amour, la vie de l'esprit et l'activité érotique déliée. Il manquait à cette singulière géographie intime une quatrième dimension qui ne serait pas le temps, mais un corps féminin infiniment désirable.

L'espèce de grande santé qui présidait à ce dessein inachevé - inachevé à cause de l'interdépendance des termes, interdépendance elle-même contrariée par l'impossibilité pour les trois termes d'être exactement contemporains - l'espèce de grande santé, qui animait sa pensée, jalousait ou remuait son corps, bouleversait ses sens ou les anesthésiait pour de longs mois de léthargie douceuse, l'espèce de grande santé qu'il désirait tant voir se réaliser en lui et entre lui et la femme de sa vie tardait à s'imposer, tout en rythmant tous les actes et tous les gestes de sa vie consciente.

Ce décalage malheureux était d'abord celui de tout le monde : il avait appris à différer la réalisation de ses désirs, et même à y renoncer, à moins qu'il ne lui parût opportun d'en nuancer l'expression jusqu'à les rendre méconnaissables, ce qui, ainsi, lui permettait de se donner le change en admirant les chatoiements renouvelés d'idées, de sensations et de sentiments indissolubles qui non seulement jouissaient du charme de la nouveauté, mais aussi promettaient de devenir réalité tangible dans un avenir indécidable.

### **Dès l'abord**

Dès l'abord, le climat fut tendu entre nous.

Quand je vous ai connue, sans envie aucune de faire votre connaissance, votre métamorphose était pour ainsi dire achevée : vous étiez en passe de devenir toute entière l'œuf que vous portiez initialement dans votre ventre et qui commença par vous manger les yeux.

Dans ce récit, je le sais, vous n'accorderez aucune attention à ce que j'ai voulu dire, pour ne retenir que ce que j'ai pu dire. Pourtant, c'est bien là, dans la volonté la plus grande qui échappe à qui croit en être le maître que réside l'absence de pouvoir, l'abandon total à cette force qui va, déliée, incertaine de ses fins, mais résistante, pleine d'affirmations péremptoires et de discours.

Votre excès est là, dans ce filet aux mailles trop grandes pour laisser passer l'infime qui nous lie.

Une vie durant, vous avez été celle par qui le scandale n'arrive pas. Jusque dans votre sommeil, vous avez employé vos forces à réconcilier les extrêmes dans la trame même de votre vie, au détriment de la tension et du hasard, au profit exclusif d'une soif de sécurité qui constitue encore aujourd'hui le fond de votre être.

Nous ne pouvons pas nous entendre, tout au plus nous écouter. D'aucuns parleront de politesse du cœur. Je préfère pour ma part y voir le signe d'un désespoir qui ne se relâche pas. Pour rien au monde, vous ne voudriez de ma place. Vous dites m'envier. Vous vous ingéniez à énumérer les avantages de ma situation. Vos fioritures ne vous coûtent rien qu'un peu de salive.

Ecrit à l'encre sympathique, un récit court entre deux vies, un récit que ces deux vies ne liront jamais, trop occupées qu'elles sont à se lier pour mieux déchaîner la hargne et le ressentiment, dans une sorte de solidarité du malaise qui reste, la vieillesse venue, leur seul *ciment*.

Je ne bâtis pas sur un tel matériau, mais j'en use. C'est là ma ruse, la seule qui me soit permise en ces temps de disette. La mort rôde partout. Pas un mot qui ne soit un appel au meurtre, au silence, à la vacuité douceuse d'un terme atteint, d'un lieu de repos comparable à un suaire.

C'est comme si les hommes avaient déposé un grand drap blanc sur l'aube. Un peu de sang coule de dessous le drap. Noces de sang entre l'aube fragile et la brute humaine qui a eu son plaisir.

Et dire qu'un imbécile a claironné que la femme est l'avenir de l'homme... Comment le serait-elle, si celle-ci s'ingénie à faire des hommes qu'elle élève, elle la mère absolue, des tyrans repus ?

### **Un ange ?**

Solange, quand on y songe, voilà une femme avare de ses rêves. Il faut toute la pénétration du romancier-poète pour percer l'épais rideau de silence qu'elle laisse tomber devant notre

curiosité habillée de sourires.

En sa compagnie imaginaire, d'emblée et pour longtemps, je me suis senti jaloux de son temps. J'ai désiré partager avec elle la teneur de ses rêves, sans jamais pouvoir m'arrêter plus de quelques secondes à cette décision. Décision avortée en quelque sorte, mais décision tout de même dont la mise en œuvre obsédante m'aura occupé des années.

Maintenant que j'arrive au point ultime où ses rêves m'importent moins, je puis entreprendre de raconter ce périple entrepris sans elle, mais dans la pensée d'elle, à travers les images que j'ai supposé être celles qui alimentaient sa faconde.

Elle parlait beaucoup avec les yeux.

Tu l'auras remarqué, lecteur : Solange appartient à tous les temps qu'il nous est loisible de traverser. D'emblée, et pour longtemps, la matière en question s'impose pour ce qu'elle est : une matière ductile, tout le contraire de la stérilité paralysante de ce qui, étant fixe, fige.

Stériles, les rêves peuvent l'être, les siens comme les nôtres. Entre autres possibilités. Est-ce dû à la paresse du rêveur, hyper actif par ailleurs, ou bien est-ce à mettre au compte d'une pauvreté initiale imputable à la substance même du rêve, non compte tenu de son contenu explicite ?

Va savoir.

Ce savoir est tout ce qui m'importe face à Solange qui n'a pas de visage. Cette femme est de tous les temps, sans les résumer tous, au moment où elle abonde dans la pensée docile, car si elle parvenait à tous les résumer, en supposant qu'elle le désire, le mouvement d'ouverture infinie qu'elle est encore et toujours à mes yeux qui l'écoutent cesserait immédiatement.

Il y a l'élan. L'allant aussi. Et tous deux, savamment combinés, donnent ce comburant indispensable à la trame du rêve que je fais de Solange rêvant. C'est une respiration de feu qui m'anime.

Je ne suis pas libre de dire ce qui me vient d'elle, mais l'élaboration secondaire dont elle fait l'objet *d'emblée depuis longtemps* m'interdit toute mesure. C'est cette tension entre la démesure affichée de ses regards portés par moi sur elle et l'absence de liberté qui est mienne qui constituent l'élan propre au texte qui se trame entre elle et moi depuis des années, depuis ces années sombres au moins où mes pas se sont aventurés sur les traces énigmatiques de cet ange.

J'ai espéré qu'elle éclaire ma lanterne en faisant briller sa lanterne magique, mais au fond du kaléidoscope temporel qui s'est offert à moi le jour où elle s'est refusée à moi, je n'ai pu

tout au plus qu'entrevoir le retour prévisible d'une séquence colorée certes très charmante, mais qui ne rencontrait pas l'approbation sans fin et sans frein de tout mon être avide de plonger dans les images.

Déception qui remonte à l'enfance, petite blessure sourde sans importance, mais dont la légère cicatrice mentale a enflé avec le temps, jusqu'à envahir tout l'écran de mes rêves.

Solange s'en est allée, ma seule contemporaine.

Reste non pas le vide de son absence mais bien au contraire la présence obsédante de son absence disséminée à travers mes jours.

Quand l'énigme se pare des oripeaux de la banalité, c'est qu'un temps de détresse est à l'œuvre, or toujours il s'est agi d'agir à contretemps, dans le vague espoir de quitter la source à jamais.

Jamais la mer ne rencontre la source. Il existe pourtant bien, grâce à de puissantes marées des rivières dont le courant s'inverse, mais dans une vie d'homme une telle marée n'exerce pas cette puissance lunaire.

Et suivre le fleuve au long cours ne permet pas d'oublier la source, tout au plus, lui tournant le dos, de l'ignorer souverainement, sans jamais désirer voguer sur les vagues nombreuses de la mer écumante.

C'est cette souveraineté qui éclaire mes jours.

Cette souveraine netteté a un prix : tournant le dos à Solange dans la poursuite exacerbée laissée par les traces de son absence, je me trouve obligé de renoncer à la voir un jour danser dans tout l'éclat de sa joie de femme mutine.

Et les années passant, me retrouvant seul, je fais face à l'indicible.

### **A une légèreté**

Elle s'avance - quelque chose d'elle avance - vers elle ne sait quoi, qui l'attire et la tire vers *une absence de monde* tellement heureuse, tellement légère, qu'elle n'en croit pas ses yeux. Mais son corps est là pour l'attester : cette légèreté - il faut bien lui donner un nom - n'est pas ce qu'il y a de plus facile à porter quand il s'agit, enfin, de porter ce qui vous porte sans vous transporter.

Il n'y a pas de transport ni d'effusion, « *il y a* » ne convient pas à cet espèce de rapport qui s'instaure entre elle et ce qu'elle ne sait pas nommer. Les noms s'abîment les uns dans les

autres, et de cette catastrophe il ne ressort rien qui vaille, excepté son corps qui peine à dire ce qui lui parvient et qui est encore si éloigné d'elle.

Ce n'est pas la nuit, mais c'est tout comme parce que la nuit s'est faite en elle. Elle n'a plus de mots pour parler, pour éructer ce qu'elle a sur le cœur et qui pèse encore dans sa pensée, alors elle pèse et soupèse ce qui l'a retenue si longtemps de faire le grand saut, et maintenant qu'il est fait, d'un bond, d'un seul, elle s'est jetée sur elle, *cette pensée heureuse qu'elle pensait ne devoir jamais atteindre*.

Touchée qu'elle est en plein cœur - le cœur volatilisé, parti en mille morceaux, éparpillé dans la galaxie - quelque chose qui n'est pas encore elle flotte en elle, appelons ça, *sa pensée d'après*, celle qu'elle redoutait de connaître il y a peu encore, quand tout paraissait normal pour les autres, ses proches qui ne soupçonnaient rien de ce qu'elle vivait dans le secret déjà.

*Sa pensée* lui sourit, elle est gracieuse et versatile : aucun sujet qu'elle ne daigne aborder, mais pour en changer aussitôt.

En elle, désormais, c'est comme si *le monde* refaisait surface pour la première fois depuis la catastrophe, celle que tout le monde a oubliée, appelons-la, *le désastre*.

*La pensée* et *le désastre* ne se font pas face, mais bataillent en elle pour avoir la première place : une question de préséance en somme, pense-elle, éberluée de tant de considération.

Jamais elle n'aurait pensé être ainsi le siège d'un combat immémorial.

Elle comprend que c'est ce combat qui soutient la mémoire des hommes et des femmes qui peuplent cette planète depuis la nuit des temps. Elle invoque Mnémosyne, la seule déesse à sa mesure, et Mnémosyne approche sans se faire prier. Elle comprend maintenant : c'est elle, Mnémosyne, et Mnémosyne est le lieu, plus que le dieu, en qui se font jour, pour se combattre sans merci, *sa pensée aux prises avec le désastre*, mais déjà, comme dans cette phrase qui va plus vite que la lumière qui lui en parvient, sa pensée ne fait plus qu'un avec le désastre sans nom.

*Le désastre*, elle n'a jamais vraiment su qu'en penser jusqu'à ce jour où la lumière a embrassé la nuit pour donner ça : ce monstre inaperçu qui porte *la pensée* à son comble, ce monstre qu'elle est toute entière, aux prises avec *le désastre* qui lui barre la route en lui susurrant à l'oreille qu'il est la voie, la seule, l'unique.

Pendant ce temps, *sa pensée* fait des nœuds autour de cette idée, pour l'étouffer. C'est étrange, cet étranglement de la pensée par elle-même quand elle est confrontée à son frère de lait, à *ce désastre immémorial* qui se révèle à elle en un clin d'œil maintenant qu'il n'y a plus rien à voir, mais tout à observer.

Elle le sait : cette révélation qui ne l'accable pas, elle ne s'en relèvera pas, et rien, rien au monde ni personne, ne fera le lien entre elle et ce qu'elle voit.

Les mots commencent à coaguler en elle : impossible de juguler cette attente sans objet : elle est toute entière cette attente qui attend l'attente. Au moment où elle vit, elle voit : pour la première fois, les deux verbes conjuguent leur force inouïe en elle : quelque chose se fait jour en elle, quelque chose de parlant, mais qui garde le silence, obstinément.

Cet immense silence, c'est elle qui ne se tient pas coite. Elle n'est pas roide, seulement couchée par terre, sur le côté. Elle ne sait plus où elle est, quelque part dans la maison qui virevolte dans sa tête.

Les mots coagulent, s'entremêlent et ça donne ça : le verbe voir qui s'invite au milieu du verbe vivre. « Je vis, je vois : d'un seul tenant, d'un seul coup d'œil... » pense-t-elle gaiement.

Elle n'est pas au-delà des mots : ça parle en elle comme jamais, « mais ça n'est plus ça », ça ne communique plus d'elle aux autres qui se sont évanouis dans la nature. *Cette ouverture*, comment lui faire face ? Elle est partout, et ne dites pas qu'elle n'est nulle part, parce que ce serait faux. Ça, elle le sait plus que jamais. C'est quelque part, c'est bien là, et pas caché ni occulté par le temps qui passe, mais le temps ne compte plus, et si le temps ne compte plus, alors, elle non plus, ne compte plus.

Elle est gaie, d'une gaîté à faire peur. Mais elle, elle n'a pas peur. La gaîté, c'est ça, avant *l'orage de la révélation sans objet, sans frein*, qu'elle veut retenir, avant que ça l'emporte aux confins d'elle-même.

Elle-même... Elle ne sait plus ce que ça signifie, mais ça fait encore signe en elle, en direction des autres qu'elle a laissés derrière elle. *Le monde...* C'est ça : elle a gagné *le monde* en perdant sa vie d'hier : ça tourne à n'en plus finir dans sa tête, mais ce n'est pas le vertige.

Exit la vie d'antan. Une nouvelle entente se fait jour, noire comme ses cheveux, noire comme elle dans la nuit noire. Elle voit avec sa pensée. Le soleil noir de la mélancolie n'est pas pour elle. Aucune tristesse à l'horizon de sa joue collée contre le carrelage froid – gauche ou droite, elle ne sait pas, elle s'en moque – quelque chose de chaud, de gluant coule d'elle.

C'est sans odeur, sans saveur, sans couleur, mais ça coule, ça pulse autour d'elle. Elle va s'endormir, elle le sent. Il le faut. *L'éveil* est à ce prix.



## L'être en commun

-1-

C'est sans fin, une situation pareille, et elle a commencé il y si longtemps qu'on n'y prête plus guère attention, sauf dans les moments difficiles.

Alors, oui, je n'ai pas pu entrer ; le café était bondé, certes, mais ce n'est pas ça qui m'a arrêtée : avant même de faire un pas pour entrer, je suis restée comme interdite devant la porte à deux battants. Il y avait bien ces deux barres dorées posées en diagonale : j'ai posé la main droite sur la barre de gauche, à l'endroit habituel, légèrement en haut de la barre, là où la dorure s'est estompée sous l'effet de ces milliers de mains qui se sont posées dessus jour après jour, matin et soir, et jusque tard dans la nuit, pour pousser la porte vers l'intérieur afin de ménager un passage somme toute assez étroit au propriétaire de la main, toujours singulière, qui projetait d'entrer pour s'installer à une table.

Je n'ai pas vu les tables, j'ai vu les gens à travers la vitre de la porte et j'ai suffoqué. Je n'ai pas pu pousser la porte, j'ai reculé d'au moins deux pas pour reprendre ma respiration. Je suis restée interdite, je ne sais combien de temps, rejetée dans la rue, agrippée par elle, avec mon sac à main serré contre ma poitrine. Mon corps tout entier devenait un minuscule point d'interrogation recroquevillé sur lui-même. « Mais qu'est-ce que je fais là ? », j'ai dû murmurer ça plusieurs fois dans le froid intense, à bonne distance de la porte que je n'avais pas eu la force d'ouvrir.

Je me sentais devenir une question aux mille ramifications qui courait en moi comme une botte d'aiguilles fines ; dans toutes mes veines, c'était toujours la même question qui irradiait en moi de la tête aux pieds, pour faire exploser mon cœur, une question informulable à laquelle je ne pouvais faire face parce qu'elle s'était emparée de moi.

Impossible de mieux respirer que lorsque l'air de la rue vous prête sa respiration, s'insinue en vous jusqu'à faire de vous un cri de douleur que vous n'entendez pas. Il y avait à deux pas de moi un immense refus qui refluaient en moi, en moi seule qui étais ramassée sur moi-même. On ne recule pas devant soi ; c'est pourtant ce que j'ai fait un court instant, et cet instant, maintenant, me paraît une éternité. Il me révolse et il m'enchant. Je le porte en moi depuis toujours, mais il m'aura fallu attendre toutes ces années pour qu'enfin il ne vienne pas à moi ; c'est moi qui suis venue à lui. Cet instant avait la forme d'une porte fermée à deux battants qu'il suffisait de pousser pour entrer. Bien sûr, cet instant m'a fuie, je n'ai pas ouvert la porte, mais je le répète : cet instant, je le porte en moi depuis toujours. Lui échapper était l'impossible-même ; c'est lui qui m'échappe toujours, sauf dans les moments difficiles où je ne peux plus que m'agripper à la rue qui m'entourne ou bien écrire comme je le fais depuis si longtemps déjà.

La rue me murmurait : « Reste là, ne bouge pas ! Ca vaut mieux. » Elle me disait ça et ça passait par le nez ; il n'y avait plus dans l'air qu'une odeur de gaz d'échappements familière, extrêmement agréable, que j'aimais déjà follement dans mon enfance, et à deux pas, une odeur forte de goudron encore chaud, tout « frais », pareil à celui que je mangeais des yeux, étant enfant, quand il venait tout juste d'être posé par des cantonniers, des personnes fortes et rudes que j'admirais beaucoup. Ces odeurs âcres de l'enfance, comment les oublier ? Ma vie leur ressemblait et leur ressemble encore, plus que jamais. Quand j'étais petite, tout le monde s'en détournait, sauf moi, et la rue toute entière, déjà, me tenait lieu de respiration. Devant le café, encore une fois, je ne tenais debout que par elle et ses odeurs. Je n'étais plus rien que deux poumons qui reprenaient leur souffle, posés sur deux jambes fines qui avaient flageolé un court instant, m'avaient menacé de ne plus me porter, moi, la coureuse, la flâneuse, la promeneuse solitaire, appelez-la comme vous voulez ! J'avais eu le souffle coupé, sans perdre une seule seconde le sens du temps. Je me sentais mourir devant cette porte, mais à quoi ? J'ai toujours eu le sens des limites, des miennes d'abord, de pauvres limites que je sentais déjà étant enfant, quand ça « frottait » entre moi et les autres. Plus tard, beaucoup plus tard, en Allemagne, ça s'est même mis à flotter entre les autres et moi. Ca devenait intenable. Je n'arrivais parfois même plus à articuler un mot ; il fallait que je recule d'un pas pour pouvoir parler à nouveau. Les limites devenaient floues sans disparaître pour autant ; au contraire, elles devenaient dures, extraordinairement dures, indépassables et irrépessibles. Les repousser était tout ce que je désirais alors, mais le désirer était vain. Les repousser équivalait à entrer en collision avec ceux qui me faisaient face, les hommes surtout, qui me désiraient. Je me débrouillais pour toujours rester à distance, même infime, afin de pouvoir respirer encore l'air de la rue. C'était dans la rue que je faisais mes plus belles rencontres ; j'avais le don d'attirer le regard des hommes. C'était facile ; j'étais grande, avec des formes, et mes jupes courtes les mettaient à l'aise, tous ces hommes d'un jour ou d'une semaine qui m'abordaient avec le sourire. J'avais l'air d'une étrangère en terrain connu, ce que j'étais assurément dans cette Allemagne à la fois familière et très étrange pour moi. Les préambules étaient toujours les mêmes : quelques phrases échangées autour d'une bière avant d'aller au lit pour le plaisir de toucher un corps d'homme à n'en plus finir. Je jouais constamment avec mes limites et celles des autres ; ça marchait presque toujours. Il y avait - il y a encore, plus que jamais - la distance infime que je mettais entre ces hommes et moi, l'espace vierge de caresses qui repoussaient sans cesse la chair des hommes vers leur dernière demeure, je veux dire, vers le plaisir extrême d'être l'un à l'autre dans l'absolue séparation sans terme. Ca ne faisait pas une vie, ça, mais c'était bien agréable, et c'était alors tout ce que je recherchais, pour fuir l'angoisse qui m'étreignait à la nuit tombée quand je menaçais d'être seule. J'étais une sérieuse menace pour moi-même ; le jeu des limites m'enlaçait si fort dans les bras des hommes qu'il me fallait fermer les yeux et laisser passer et défilé les rues, toutes les rues parcourues dans la journée pour supporter l'espacement infini que le corps d'un homme faisait autour de moi. Un homme, pour moi, c'est un cercle qui n'a pas fait la boucle et qui serre, qui serre jusqu'à vous étrangler dans un sanglot. Je n'aimais pas les liens de cette sorte, mais je ne voulais pas en connaître d'autres. Il me fallait cette articulation, ce *déserrément* permanent qui me prenait à la gorge quand

le plaisir devenait fort au point de me faire vaciller ; j'étais allongée ou courbée dans mon lit avec ce corps d'homme sur moi ou sous moi, mais j'avais constamment l'impression de me tenir debout à regarder droit dans les yeux ma mort en différé. C'était chaque fois différent ; c'est effrayant, cette différence, ça vous rend sourd à tout autre appel. Ça court dans vos veines jusqu'au spasme final, jusqu'à cette jubilation rieuse et larmoyante qui me faisait me tordre de rire ou de plaisir selon les moments ou « l'action » en cours.

-2-

Je me sentais mourir devant cette porte, mais à quoi ? La question ne s'était pas posée en ces termes ; elle était sans terme, cette question. Elle me portait depuis si longtemps que la porter à mon tour devenait un jeu aisé, un jeu insensé sans autre enjeu que le plaisir de me perdre en elle. Elle était peut-être trop forte à ce moment-là pour que je pusse à mon tour la formuler, la modeler à mon image, en faire quelque chose de personnel, quelque chose de sage qui fût à ma mesure, une chose calme, irradiante et même radieuse. J'irradiais de *colère, je le sais* maintenant ; c'était une colère longuement contenue qui refaisait surface autour de moi, qui voulait m'empoigner pour me rejoindre dans ma chair, mon intimité déchirée par le vent de l'instant auquel cette porte idiote qui n'ouvrait sur rien refusait de me donner accès. Ça fait des ravages, des moments comme ça, qui s'épuisent à vous épuiser, mais à la fin, car il y a tout de même une fin à tout ça, la question vous rejoint au plus profond pour vous déchirer. Elle vous laisse intacte pour la raconter, la cerner avec des phrases malheureuses et des phrases heureuses qui lèvent le malheur et le bonheur que ça a été un court instant pour vous, cet espacement infini qui vous cerne pour vous ouvrir aux autres sans trêve, sans terme ; à la fin, vous vous découvrez défaite, modelée à votre image. Vous vous êtes rejointe encore une fois, malgré la disjonction qui vous a ouverte à l'infini de vous-même que vous ne désespérez pas de rejoindre parce que vous l'avez en vous, à côté de vous, autour de vous, en tous et en toutes, comme ça, à l'infini, pour le plaisir de rien. J'appelle ça l'être en commun qui me partage et que nous partageons, bon an mal an. Je l'aime pour ce qu'il est, un mouvement sans frein. C'est l'expérience des limites. Nulle nostalgie dans ce mouvement de reconstruction de soi au plus fort d'une question plus grande que vous et qui vous habite tout de même. Vous restez là, un sac d'os vide de sens, un paquet de chair pulmonaire qui palpite, posée sur deux jambes fines qui détaillent l'espace imparti qui s'est figé dans un accord parfait avec vous-même, et puis le sang revient, votre visage, peut-être, s'empourpre, en tous cas, vous avez chaud aux joues, le sang cogne à vos tempes, il vous aide à mesurer le temps qu'il vous reste à vivre, vous avez envie d'aller vous coucher pour dormir, mais pas pour rêver ni même vous reposer. Un enchaînement insensé d'évènements microscopiques qui vous regardent tranquillement, qui vous vident, vous déchirent, expulsent votre personne, ce que vous appelez votre personne de chair et de sang, de la possibilité infinie de parler, de penser dans ce corps-là que le temps rejette dans un espace figé qui semble avoir régressé pour ne faire plus qu'un avec vous qui êtes rejeté dans de la matière morte qui attend son heure. Quand vous tentez de « rendre » ça,

vous tombez dans des phrases longues et compliquées qui vous font un peu honte ; vous voulez les oublier, passer vite à autre chose de plus délié, de plus léger et vous y arrivez, vous redevenez celle ou celui que vous êtes pour vous. Rien n'a changé, vous n'avez pas fait une expérience mystique bouleversante, mais vous êtes déchiré de l'intérieur ; vous sentez encore confusément qu'il n'y aura plus d'intérieur désormais, c'est peut-être ça, rien que ça, qui a changé, mais vous ne le savez pas encore, vous n'avez pas envie de le savoir trop vite, il vous faut du temps pour revenir à la question calme, irradiante et même radieuse que vous avez toujours voulu être. Cette matière, c'est vous, devant cette porte de café que vous n'avez pas eu la force de pousser faute d'avoir pu entrer comme tous les autres jours parce que la rue ne l'a pas permis, ne l'a pas vu de cet œil et ne l'a pas entendu de cette oreille.

-3-

Tout ça s'est passé en si peu de temps qu'y revenir par le souvenir qu'il m'en reste m'amène à ralentir le temps pour y songer tout à loisir et essayer de comprendre ce qui a pu m'arriver au moment d'entrer. Je me souviens. Je tenais dans la main gauche mon sac à main inhabituellement lourd parce que j'y avais glissé un gros livre que je venais d'acheter dans la librairie située à deux pas du café que je convoitais. Je voulais, autant que je puisse me rappeler, m'y installer confortablement pour y lire tranquillement ce gros livre, tout en sirotant tout à mon aise une bonne bière comme j'aime, un peu amère et riche en levure, « mit Hefe » comme on dit là-bas, en Allemagne.

J'aime la bière, même en hiver, c'est encore ma boisson préférée. J'y ai pris goût il y a longtemps quand j'allais souvent en Allemagne. Ce goût pour la bière remonte à l'époque où je faisais de fréquents séjours là-bas pour mes études, ce que je croyais être mes études alors. J'étudiais avec beaucoup d'assiduité et une passion certaine, une passion au long cours que n'effrayaient pas les haltes et les hésitations nombreuses en ce temps-là, la langue et la littérature allemande au sens large, ce qui incluait la Suisse alémanique si proche de moi et l'Autriche tant aimée. Ce n'est pas indifférent au problème que j'ai « rencontré » au moment d'entrer dans le café, même si ça part dans tous les sens quand j'y repense maintenant à tête reposée, mais tout de même la tête pleine de cet événement ahurissant qui heureusement n'a pas eu lieu, je devrais dire : ne m'a pas atteinte, en tous cas, pas aussi complètement que je pouvais le craindre sur le moment.

J'étais une cliente assidue de quelques « Bierstuben » comme on en voit tant outre-Rhin. Je tairai le nom de la ville, cela importe peu. J'étais devenue une habituée de deux ou trois de ces établissements typiques, sans y avoir ma place attitrée car j'étais tout de même étrangère au lieu, je ne faisais qu'y séjourner pour quelque temps, et ça, tout le monde le remarquait à mon air empressé, mes manières polies et peut-être aussi à ma façon singulière de me glisser comme de biais dans le local en donnant l'impression de ne pas vouloir déranger le bel ordonnancement des êtres et des choses, invisible, tacite, mais extraordinairement prégnant. Quelque chose flottait dans l'air qui n'avait pas de nom, à moins que ce ne fût cette « Gemütlichkeit » mystérieuse tant vantée, jamais rencontrée mais partout présente

pour ceux qui se sentent bien quelque part et qui aiment à le dire comme ça, avec ce mot vague qui appelle toutes les contradictions, mais j'y reviendrai. Les gens « étaient bien » ; il faisait chaud, la bière était toujours bonne, l'atmosphère affable, souriante même, avec ce rien de retenue qui caractérise la société des Allemands quand ils sont ensemble, comme s'il planait sur eux, toujours, une menace ou un danger imperceptible qui semble voleter de bouche en bouche, un danger ou une menace indicible, quelque chose qui n'est peut-être pas bon à dire, quelque chose de mal à propos pour « tout » dire, mais qui est sur toutes les lèvres sans que ça puisse jamais « sortir ».

J'observais beaucoup, je regardais autour de moi, je prenais même des notes. Je voulais tenter alors de cerner ce qu'était l'ambiance d'un café en Allemagne et comprendre ce qui s'y disait. J'avais l'impression que beaucoup de décisions importantes qui engageaient toute la société s'y prenaient après avoir été longuement débattues devant plusieurs verres de bière. La bière accompagnait systématiquement les propos les plus déliés ou les plus graves ; elle s'avalait par gorgées entre deux phrases assassines ou jubilatoires. On commentait l'actualité du jour qu'agitaient les éternels problèmes de société, mais, je le remarquais, on n'allait jamais au fond des choses. Les conversations glissaient sur les sujets épineux, et les sujets épineux avaient toujours trait à la dimension historique des problèmes abordés. « L'épine était dans le fruit. » me disais-je alors. Je l'avais écrit une fois, en souriant, et cette phrase m'accompagnait partout où j'allais en Allemagne. J'avais le sourire depuis longtemps, depuis mon enfance heureuse dont je ne me départais pas : mon enfance m'accompagnait partout où j'allais, à l'étranger encore plus qu'ailleurs. L'Allemagne était plus étrange qu'étrangère pour moi en raison de mes « origines » qui me prédisposaient au vu de tous à aimer ce pays. J'aimais ce pays, je l'ai toujours aimé, follement, devrais-je dire, avec d'autant plus de force que nombreux sont ceux qui m'ont blessée dans mon enfance quand je faisais état de cet amour que bien peu pouvaient comprendre alors. La guerre, il est vrai, n'était pas loin, avec toutes ces horreurs qui avaient marqué les esprits pour longtemps. Les horreurs, je voulais les laisser derrière moi, ne plus y penser pour ne pas me « bloquer », m'arrêter dans une quête vitale pour moi. Ce n'était pas la quête des origines, le retour aux sources, impossible, puéril, malsain pour le dire crûment, qui m'animait alors, c'était l'amour pour la branche maternelle de ma famille qui venait d'Alsace. Ceci dit, je me sentais franc-comtoise jusqu'au bout des ongles, des ongles épais, assez longs, que je n'ai jamais employés pour griffer ceux qui me répugnaient ou tentaient puérilement de me blesser ni creuser la terre de mes ancêtres à la recherche de je ne sais quel secret dans le vaste jardin de mon enfance que je porte tous les jours au fond de moi. La Franche-Comté a toujours été ma terre d'élection, j'y reviens toujours, surtout dans les moments difficiles, comme en ce moment. L'Allemagne « dans tout ça », c'est une part de moi-même qui s'est perdue il y a des millénaires, arrachées aux lointaines terres suédoises pour finalement se fixer là, depuis des siècles, dans cette « Alémanie » aux contours flous et qui est si proche, par la distance, de ma Franche-Comté natale où l'on parle le français, la langue de mes parents, la mienne aussi assurément, bien qu'il m'arrive parfois de ne plus savoir très bien de quelle langue je suis. La langue est la maison de mon être, pour sûr, et ma maison est vaste et hospitalière. Cette parodie de la formule heideggérienne, elle me fait du bien, tant



pis si elle déplaît ou fait sourire. J'ai toujours habité la langue française et j'ai toujours marqué une préférence qui ne s'est jamais démentie au fil des années pour ma Franche-Comté natale, mais au milieu de tout cet amour, un « mais » heureux, jubilatoire même, il y avait mon amour conjoint de la langue allemande qui me tient encore maintenant et auquel je tiendrai jusqu'à mon dernier souffle.

Je devais le reconnaître bien vite : là-bas, on évacuait l'histoire pour se concentrer sur l'actualité immédiate, comme partout ailleurs. C'était étrange de voir ce peuple chargé d'histoire, presque « le peuple du sens historique » remuer l'actualité en tous sens sans jamais arriver aux questions essentielles. Les aborder, c'eût été peut-être toucher le fond. On en restait à l'épiderme des phénomènes ; pas étonnant que les réactions fussent épidermiques ! On réagissait beaucoup, comme je pouvais le remarquer en agitant force exemples censés illustrer un vécu lointain qui concernait tout de même tout le monde, en tous cas tous ceux et toutes celles qui se plaisaient à en parler de vive voix, sans réticence, apparemment avec la plus grande franchise.

Cette franchise mensongère avait un goût amer pour moi, je dois le dire. Tout le monde avait les yeux et les oreilles collés à l'actualité la plus idiote, la plus bête, la plus brutale et chacun y allait de ses solutions toutes faites. Beaucoup de « Il n'y a qu'à » dans ces conversations à bâton rompu. Je me tenais dans mon coin, toujours seule, et jamais personne ne me demandait mon avis. On m'ignorait, sans se méfier de moi. On ne savait pas de quelle nationalité j'étais ; si certains l'avaient su, peut-être auraient-ils été plus prudents, plus réservés, moins tranchés dans leur approche des « problèmes ».

Il n'y avait que des « problèmes », et pourtant, tout semblait aller pour le mieux dans ces cafés où régnait une chaude ambiance. La chaleur humaine était indéniable, presque palpable. Les corps étaient proches les uns des autres et communiaient par bière interposée. A cette époque déjà, je me disais : « Tu ne pourrais pas vivre longtemps au milieu d'eux. Pour ce faire, il faudrait que tu deviennes des leurs, et devenir des leurs, cela voudrait dire au moins leur ressembler, c'est-à-dire avoir les mêmes réflexes de suspicion à l'égard de l'histoire. »

J'étais férue d'histoire ; c'est une passion qui ne m'a jamais lâchée, et je considérais déjà que fuir son histoire en stigmatisant les « turpitudes » des autres qu'ils fussent des étrangers ou des « nationaux » allait dans le sens d'une lâcheté commune. Le sens commun avait sa part dans cette éviction du regard rétrospectif ; il fournissait quantité d'arguments à ceux, nombreux, qui voulaient ne voir que l'actualité en faisant fi de l'histoire commune que chacun, pour sa part, rejetait, tout en commentant abondamment les erreurs, les manquements, les « faiblesses » des autres, voisins, amis mêmes ou « lointains », les proches nations voisines ou les nations plus éloignées dans l'espace.

Un concentré de temps bouillonnait dans ces propos privés de centre et de direction ; une force centrifuge travaillait la mémoire de tout un chacun. Elle expulsait constamment les

questions gênantes, les apories, les questions sans réponses qu'il était impossible d'aborder de front, qui demandaient une longue analyse, des informations solides et des qualités de raisonnement qui faisaient presque toujours défaut. Ca a duré trois ans environ, cette exploration des marges de la conscience allemande, et puis je suis rentrée. J'en savais bien assez. Mes études étaient sur le point de s'achever, et à elles seules, elles ne m'auraient jamais permis de voir la réalité sous l'angle du « bavardage assertif » qui pervertit constamment la vérité au profit d'un à peu près débilisant.

Je suis rentrée fatiguée et très découragée par ce que j'avais entendu. Je me demandais même si ça valait la peine de continuer sur cette lancée. Je voyais toujours la même bêtise, la même méchanceté et la même veulerie que celles décrites dans les études historiques consacrées aux dix-neuvième et vingtième siècles européen. Je ne me faisais aucune illusion : de part et d'autre, et partout, c'était la même chanson, le même goût pour l'immédiat avec l'illusion tenace, toujours présente dans les propos, que quelques mesures de « salubrité publique » suffiraient à résoudre tel ou tel problème. Eliminer les problèmes en éliminant les obstacles : c'était une vision toute martiale des choses. Le dieu Mars règne en maître sur les consciences ! Affronter, toujours par personne interposée - *C'est l'affaire de l'état. Ils n'ont qu'à tous les mettre dehors.* - le problème immense de l'hospitalité, du vivre ensemble et les milles difficultés pratiques de la vie quotidienne afférents à cette immense question, personne, personne ne le veut dans la population bavarde des cafés, des lieux de consommation où tant de propos haineux se tiennent jour après jour.

J'ai assisté, comme ça, à la mise à mort de quantité de gens, à des appels au meurtre au moins, tous ces « braves gens » se cantonnant dans la parole, la rhétorique facile, à l'écart de l'action. Des réactions, beaucoup de réactions de rejet sans l'ombre d'une réflexion pour seulement les étayer : la passion de l'anecdote poussée à son maximum d'inefficacité, la délégation du pouvoir d'agir la plus systématique, la plus honteuse. Des anecdotes, des exemples vécus, des illustrations empruntées, retravaillées par le on-dit, voilà ce qui malaxait, triturait la matière actualité au jour le jour. On se cantonnait dans le symbolique et le rituel de propos convenus sans jamais passer à l'action. Peu ou pas d'activisme, de la passivité parlante, du symbolique, de la mort dans les phrases, les propos assassins, tyranniques, tenus entre soi, dans la jovialité la plus grande, la plus détendue aussi. Quelque chose d'abject, au fond, qui, quand j'y repense, me donne encore la chair de poule.

On dira que j'exagère, que je vois tout en noir, que je généralise. Bien sûr, je n'étais que là, et pas ailleurs, encore moins partout à la fois, mais de café en café, toujours les mêmes clichés, les mêmes lieux communs pour se froter les uns contre les autres, pour communier dans le rejet des « autres ». Les cafés sont des lieux de mise à mort symbolique ; il s'y fait des hécatombes qui ne tombent pas dans les oreilles d'un sourd : tout le petit monde des cafés participe à cette joyeuse boucherie. Les victimes expiatoires y sont innombrables ; l'actualité en fournit sans cesse : tel jour, c'est un homme politique qui est mis au pilori, un autre jour, c'est une personnalité à laquelle on s'en prend pour les propos qu'elle a tenus, une autre fois encore, c'est une « population » entière, une « catégorie de citoyens » qui fait



les frais d'une critique haineuse.

A la fin, mais c'est sans fin, on ne sait pas quand ça a commencé, cette hécatombe jubilatoire. C'est sans fin, une situation pareille, et elle a commencé il y a si longtemps qu'on n'y prête plus guère attention, sauf dans les moments difficiles. Je n'ai pas pu entrer dans ce monde-là, en faire partie, partager ses fêtes et ses rires, comme hier devant l'entrée de ce café où je suis restée interdite, comme interdite de séjour, dépouillée soudain du moindre désir de faire face à je ne savais plus quoi, tant il a de noms. Le café était bondé. Il y avait ce gros livre qui m'attendait. Je me voyais bien au chaud dans ce café pareil à mille autres en train d'en commencer la lecture devant un bon verre de bière. La bière, une vieille histoire, au goût amer. Chaque gorgée me rappelle une lente descente aux enfers quand j'étais de plus en plus seule avec mes livres et mes histoires, ma « conscience historique » et les mille et uns problèmes que je tentais de passer au crible de l'analyse la plus impitoyable.

Mon séjour en Allemagne m'avait confortée dans ma méfiance à l'égard des hommes, je veux dire à l'égard de la bonhomie souriante de « monsieur tout le monde ». J'étais tentée de voir un meurtrier en tout un chacun ; j'exceptais encore alors tous ceux qui réfléchissaient aux mêmes questions que moi. J'étais très seule, en proie à un délire abstrait qui me faisait fuir et rechercher dans le même temps la compagnie des autres, dans les cafés, les restaurants, les places publiques, l'été surtout.

-4-

De retour en France, le choc. Multiplié par dix, par cent, par mille : la même bonne conscience rampante, partout présente, souriante, affable, « bonhomme » et la même *souciance* bavarde : des propos à peine différents, appelés par une actualité à peine différente. Je n'avais fait que changer de contexte, de lieu de séjour, mais partout, partout le désert, le grand désert d'hommes, désespérant. Je commençais à me poser sérieusement des questions ; je ne savais plus quoi faire ni quoi entreprendre. J'étais découragée, abasourdie par un découragement insistant qui cognait à ma lecture, chaque fois que je lisais une étude historique, un article de presse ou que je prenais en pleine figure quand je regardais ne serait-ce qu'une bribe de journal télé qui passait sous mes yeux pour me soulever de colère.

Je ne pouvais plus ouvrir les yeux sans revoir les mêmes scènes de pillages et de meurtres, toujours les mêmes événements portés par « l'actualité » friande de sang, de meurtres et de souffrances. Non, je n'étais plus hégélienne, déjà ; je ne pouvais plus croire que toute cette boue, ce ramassis de mensonges en actes et en paroles meurtrières, toute cette méchanceté enfin, servaient la marche de l'histoire. Plus rien n'avancait, je faisais moi-même du surplace, et la marche de l'histoire butait sur les marches d'un immense autel sur lequel brûlaient constamment une ou plusieurs victimes dans des souffrances abominables. J'étais tout en bas de l'autel, et je ne voulais pas voir, je ne voulais pas assister à ce spectacle ignoble auquel j'étais contrainte d'assister et même de prêter assistance.

La solitude m'allait mal ; j'étais comme seule dans la foule pleine du même nom qui criait le nom des victimes. Seule, affreusement, dans mes livres, mes études, mes ruminations, je retrouvais à froid le même malaise, la même angoisse qui me tordait le cœur, faisait vaciller mon esprit pris de vertige devant tant de méchanceté et de lâcheté confondues. J'appartenais alors - j'appartiens toujours - à cette communauté invisible de tous ceux et de toutes celles qui refusent la communion, la fusion dans une immanence mortelle où l'homme ne fait face à l'homme que pour en rejeter un troisième. Pas de sacrifice, par conséquent pas de sacré pour moi et mes amis partout dans le monde.

Arrivée là, je veux dire, à la fin de mes études, tout ne faisait que commencer pour moi : il me fallait trouver un travail, vivre au quotidien sur cette pente glissante qui me conduisait à douter de moi, de la validité de mon entreprise, trouver enfin une place dans cette société prise du mal des ardents par média interposés. Je brûlais moi aussi, mais d'un feu intérieur qui n'était visible que pour ceux et celles qui par-delà même les frontières se reconnaissent, encore maintenant, et plus que jamais, dans un commun refus d'un sacré immédiat, d'une communion dans le sang par le sang. Que cela eût lieu dans les mots, en parole ou bien tangiblement dans la réalité la plus épaisse, et la plus opaque aussi, cela importait peu alors, pour moi du moins.

Je ne pouvais voir ce qui se jouait comme à l'écart de moi, dans un lieu sans lieu, je veux dire dans les livres, qui faisaient face mais de biais, par le détour infini de la parole écrite, à tout ce flot d'injures qu'est le temps pour les hommes ennemis des hommes. J'étais immergée dans mes lectures, dans l'abstraction jusqu'au bout, sans pouvoir alors faire le lien entre ce que je vivais quotidiennement et ce que j'en lisais. Ce que je lisais avait tout de même bien un lien avec le moment historique dans lequel je me débattais. J'étais une femme alors, plus que jamais, sensuelle, d'une sensibilité à fleur de peau aussi, j'étais souvent troublée par les hommes et je ne m'en cachais pas. J'avais de nombreux amants. Mes amants, ils étaient le sel de la vie ; j'affirmais par eux un lien infrangible avec la vie, toute la vie que j'aimais et que j'aime encore, la vie sans reste, sans honte, et surprenante, inattendue et tendue dans l'élan même qui menace à tout instant de la briser, de l'arrêter net pour la laisser devant la pente glissante et malodorante que j'ai dite. Je n'excluais pas les femmes de toute cette frénésie mortelle qui palpait dans les colonnes des journaux, les journaux télévisés, les magazines et tout le reste, en fait, partout où des mots et des images choc entretenaient l'illusion d'une réalité une, mal faite certes, mais réparable et où le poison de l'altérité s'était insinué par la faute de quelques-uns, les indésirables, les méchants, enfin tous ceux et toutes celles qu'une pensée abjecte de la communauté fusionnelle stigmatisait à pleins poumons, les empêcheurs de tourner en rond dans la ronde communautaire.

-5-

Je suis toujours une femme, j'ai toujours au fond de moi ce goût de vivre, mais je crois pouvoir dire que l'être ne m'est d'aucun secours devant ce que je vis et ce que je vois malgré moi. On fait de nous tous et de nous toutes les spectateurs assidus et blasés en même temps

de notre propre vie, et comble d'ignominie, on nous incite à devenir acteurs de notre vie, on nous demande constamment de nous prendre en charge en prenant des décisions qui engagent toute notre vie de spectateur actif pour le bien de la cause commune qui donne le grand la à cette musique ensorceleuse qui me dégoûte.

S'activer, c'est maintenant participer au grand spectacle, ne pas faire défaut ou défection, être à la hauteur du grand deuil qui nous traverse tous : le deuil de la communauté perdue. De seuil en seuil, à y bien réfléchir, j'aurai pour ma part laissé beaucoup de portes fermées derrière moi ; je n'en ai guère ouvertes, craignant par avance qu'elles ne donnassent sur le vide d'une scène mille fois jouée, une scène de meurtre rituel bien rôdée, filmée de près, avec un luxe de détails à faire pâlir d'envie un peintre réaliste du temps passé. J'aurai ainsi été bien seule durant des années, même s'il y avait mes amants d'un jour ou plus qui me faisaient respirer la vie à pleins poumons et me permettaient d'échapper « aux miasmes morbides » de l'époque qui me transissaient jusqu'aux os.

Un pays, c'est d'abord pour moi, un nombre restreint, très restreint même, de personnes à la parole desquels j'ai eu la chance d'avoir accès. C'est comme ça, et pas autrement, que j'ai eu accès à l'Allemagne qui se confond dans mon souvenir avec les poèmes de Goethe et de Hölderlin - de Hölderlin surtout - et les écrits de Heidegger et de Nietzsche. C'est peu et c'est beaucoup à la fois si l'on songe à bon nombre d'auteurs qui gravitent autour de ces noms, emblématiques pour quelques-uns, dont je m'empresse de dire que je ne suis pas. J'ai vécu ces auteurs, j'ai été transi par eux, par leurs écrits, au bord des larmes parfois, des larmes de joie et de peine confondues dans une même jubilation que je n'ai jamais voulue morose, masochiste ou à l'écart de la réalité que leur pensée représentait pour moi dans tous les sens du terme. C'est sans fin des rencontres pareilles, ça vous suit toute la vie pour le meilleur et pour le pire. On épouse une culture ou on s'en éloigne, un point c'est tout. Epouser l'Allemagne dans la personne de quelques « grands auteurs » peut paraître puéril, mais c'est ainsi que je l'ai vécu, et je ne renie pas ces épousailles avec ce qui m'était et m'a toujours été étranger et étrangement familier.

J'ai toujours eu l'impression d'être « de la famille » avec la culture allemande, à la fois très proche d'elle et irréductiblement étrangère. Sans cette étrangeté, je ne m'y serais jamais intéressée au sens le plus fort du terme : je n'y aurais jamais puisé des raisons d'être et de vivre majeures pour moi, je veux dire pour mon avenir quand j'étais jeune, et pour maintenant encore, quand j'y songe avec beaucoup de recul, et encore aussi beaucoup de tendresse. Mais quelque chose s'est brisée, qui vient de loin ; un lien ne s'est pas fait, c'est peut-être pour ça qu'il est indéfectible.

J'avais écrit un jour que, pour moi au moins, l'Alsace était le trait de désunion entre les deux nations. Je songeais à ma grand-mère qui lisait et parlait couramment l'allemand qu'elle avait appris à l'école à l'époque où l'Alsace étant « redevenue » allemande pour un temps, un temps seulement, durant lequel on parlait et apprenait cette langue commune, cette *koiné*, au détriment du français voisin. Comme elle, je ne peux vivre qu'avec cette

impression au cœur que je suis des deux rives à la fois, mais qu'il m'a fallu choisir un lieu de séjour qui s'est imposé à moi avec la force de l'évidence.

Cette évidence répond à un vide en moi que je ne désire combler pour rien au monde. Je jette des ponts d'une rive à l'autre sans espoir d'être aperçue ni même comprise dans quelque projet historique que ce soit. Ce qui importe pour moi, c'est que « ça communique » d'une rive à l'autre. Je ne puis être à moi-même qu'étant à autrui. Sur ce sujet, je ne souhaite aucunement développer des pensées bien connues des uns, ignorées des autres. Je dirai seulement que la solitude me va mal ; je ne me sens jamais seule même quand je suis solitaire, et ma solitude ne « se noue » vraiment que dans les moments difficiles où la communication devient impossible de moi aux autres, comme devant ce café où m'est revenue en plein visage toute l'amertume d'une clôture sur soi que je ne désire pas, mais qui s'impose à moi quand je me trouve confrontée à une communauté d'êtres fermés sur eux-mêmes.

Moi, moi seule, moi rejetée à moi-même, pure aséité privée d'autrui, coupée des autres, moi dans un face à face mortel avec les autres, cela ne se peut ; bon gré mal gré, nous sommes ensemble même si l'être en commun est comme confisqué par quelques-uns qui prétendent le faire taire au profit exclusif d'une communauté fermée sur elle-même, qu'ils entendent célébrer dans le silence de leur conscience, le bavardage assertif qu'ils appellent leurs conversations ou dans le bruit et la fureur de leurs vociférations haineuses.

Converser est tout ce que j'aime, « d'une rive à l'autre », mais pas pour verser dans la haine commune devant l'autel de mots qu'ils dressent comme un bûcher pour y faire brûler ceux qui leur ressemblent, mais pas assez, jamais assez ou ceux, au contraire, qui leur ressemblent à tel point que faire la différence avec eux devient tout ce qui emporte l'adhésion du grand nombre qu'ils veulent être les uns pour les autres.

Aller plus loin m'entraînerait à philosopher sans trêve, ce que je fais à longueur d'année, or, ce qui m'arrive me parvient comme assourdi ; ça n'arrive pas qu'à moi, mais à tous, même s'ils l'ignorent. C'est cette surdité que je veux porter au langage, pas ce qui n'arrive prétendument qu'à moi. Des « évènements » de cette sorte n'arrivent qu'au passé ; on ne les vit pas dans l'instant présent, si fugaces qu'ils aient été. *Ca m'arrivait souvent quand j'étais jeune...* Ca m'arrive encore, mais jamais dans la gloire d'un présent parce qu'un évènement n'est jamais présent à soi. Il y faut toujours l'autre sous la forme du temps pour qu'il advienne. Quand les autres se dérobent, c'est encore plus compliqué, mais à la fin, le temps les rattrape toujours. Ils doivent revenir sur eux-mêmes, même un bref instant, et c'est alors qu'autrui leur fait face. Pour vivre cet instant, ils doivent reconnaître qu'ils sont au passé, que tout leur être, pour se raconter, doit faire appel à l'altérité du temps. Même niant les autres en voulant n'être qu'entre soi, ceux qui se replient sur eux-mêmes dans une communauté fusionnelle, sont amenés à faire appel à leurs souvenirs qui charrient tout un continuum discontinu de faits et gestes qui sans cesse ont mis à mort leur prétendue communauté en leur rappelant leur présence à un monde dont ils ne sont pas les propriétaires exclusifs. *Ce*

*qui m'est arrivé, m'arrivait comme assourdi par le cours du temps...* La communauté veut cet imparfait qui foudroie l'évènement qui se présente à tout être singulier.

-6-

Me reviennent constamment en mémoire des phrases essentielles que mon texte ne peut qu'interrompre, mais que ma pensée « suit » passionnément, des phrases comme celles-ci : *« Quoi de plus commun qu'être, que l'être ? Nous sommes. Ce que nous partageons, c'est l'être, ou l'existence. La non-existence, nous ne sommes pas là pour la partager ; elle n'est pas à partager. Mais l'être n'est pas une chose que nous posséderions en commun. L'être n'est en rien différent de l'existence à chaque fois singulière. On dira donc que l'être n'est pas commun au sens d'une propriété commune, mais qu'il est en commun. L'être est en commun. Quoi de plus simple à constater ? Et pourtant quoi de plus ignoré, jusqu'ici, par l'ontologie ? »*

Ces phrases de Jean-Luc Nancy, je dois dire en toute modestie, que j'aurais pu moi aussi les écrire parce que je les ai vécues, mais le temps vécu importe peu en l'occurrence. Les vivre, ce n'est pas encore les penser, encore moins les écrire. Ces phrases s'inscrivent en moi comme en lettres de feu sur la pierre dure que je suis ; elles sont toujours secondes par rapport à elles-mêmes, et à leur tour elles me secondent dans une recherche qui veut ignorer le temps vécu. L'histoire a fait long feu en moi depuis longtemps.

Fidèle à la secondarité de toute trace écrite, je ne puis que lire et écrire à mon tour, pour rester fidèle à l'admiration et à l'amour que je voue à toute pensée, qu'elle me vienne d'autrui ou qu'elle advienne par moi, à moi, en moi, c'est-à-dire au contact de l'être en commun que je partage et qui me partage. Je veux penser sans cesse dans cette direction, je veux dire, en direction de la pensée de l'être en commun qui me tient en tenaille depuis de nombreuses années. Cette pensée, je ne veux pas qu'elle s'efface, même si je dois m'effacer devant elle ; je puis faire le lien entre elle et ce que j'ai vécu devant le café, évènement dont je ne souhaite pas pour autant faire un évènement littéraire « mystérieux ». J'en suis là : les mots se refusent à moi, quand j'essaie d'en parler autrement que sur un mode digressif qui m'affronte à sa pensée parce que ça reflue vers moi de très loin, mais pour exploser au dehors de moi, tout à côté de moi, et en moi ; ces distinctions importent peu parce qu'elles emportent tout ce que je suis. « L'évènement » et les mots pour le dire ne coïncident jamais ; les mots, tous les mots, préexistent à l'existence vécue ; ils m'amènent parfois à douter de mon existence, aux évènements que je ne relate pas, mais qui font le fond de ma vie singulière, comme s'ils venaient du plus profond de moi, comme s'ils n'étaient suscités que par moi...

C'est une explosion silencieuse que je ne suis pas la seule à entendre ; elle dicte ces lignes et puis d'autres qui viennent d'un autre lieu, je veux dire, qui viennent à moi par les autres dont je suis proche par la pensée et le souci. Singulière communauté que celle qui désunit les êtres singuliers qui ne peuvent communiquer que sur leur limite, limite que les autres sont seuls à pouvoir me « révéler » dans toute son ampleur. Cette ampleur, c'est aussi bien



l'existence que je partage avec vous, avec toi, et qui nous partage.

Mon existence limitée, imitée, je ne rêve pas de l'exalter dans un sujet multiple censé décupler mes forces, un chef, une idole vaine avec laquelle m'identifier, fusionner pour renier ma singularité agissante, aimante, souffrante. Je ne suis pas seule, mais la solitude me va bien. C'est sans fin, une situation pareille, et elle a commencé il y a si longtemps qu'on n'y prête plus guère attention, sauf dans les moments difficiles. A la fin, la difficulté de penser juste est la plus forte. Je ne veux m'abandonner qu'à elle, sans fin.

Alors, oui, entrer dans ce café m'était devenu impossible à cause de ce que j'ai dit. Des lieux innocents, en reste-t-il ? Il y a ma chambre et la maison où je vis toujours seule. J'ai beaucoup d'amis de part le monde que je vois de loin en loin, et l'accord avec eux me suffit. Ca fait de la musique partout dans le monde, une existence pareille ; chacun y va de sa note singulière pour produire un accord qui se perd dans la nuit. Et puis, le jour, il y a la rue qui se rue sur moi à intervalle régulier, comme cette fois devant le café ; c'est elle qui me garde de ne faire plus qu'un avec moi-même. Je vois les gens passer ; je passe moi-même, je ne fais que passer. Il y a là un mouvement et une vie qui suffisent à me contenter dans les moments difficiles.

La difficulté de penser m'absorbe toute entière ; elle efface ma solitude pour me mener au-devant de ceux que j'aime. Je leur offre ma solitude et mon amitié, la solitude partagée de mon amitié. Je suis une question calme, en proie au plus grand vertige. Ca ne vacille plus en moi, comme c'était le cas quand j'étais plus jeune. Je suis extraordinairement ferme sur mes bases. Je vais de café en café, et parfois, parfois seulement, je ne peux plus entrer. Je sais pourquoi, j'y pense depuis si longtemps. Je ne recherche aucune « Gemütlichkeit » ; la chaleur humaine n'est pas là où l'on croit.

Elle est dans notre intimité désœuvrée. Je n'ai pas peur de m'exposer. Je m'ouvre à toi, à vous, et peut-être ne voyez-vous rien parce que, sans vous, je suis vide. Je ne crains plus depuis longtemps de vous décevoir. Tout l'amour que vous me portez ne m'embarrasse pas. Vous pouvez m'approcher et me parler. J'aime votre amour, il ne m'exaspère pas pour peu qu'il ne soit pas l'expression d'un désir malsain de revanche prise sur votre vie. Je ne suis pas là pour vous servir de bouche émissaire ; je n'ai aucun message à délivrer, aucun cri de haine ou de dégoût à proférer en votre nom.

Mon corps que je vous offre n'est pas le lieu d'une expiation millénaire. C'est un lieu de respiration pour vous, pour moi, pour moi avec vous qui voulez bien partager l'air que je respire. Je n'ai rien à me faire pardonner de vous. Je vous pardonne volontiers vos faiblesses ; elles me rapprochent de vous. Mes faiblesses, je n'ai pas peur d'elles ni peur que vous les connaissiez. Les connaître ne vous donne pas barre sur moi, bien au contraire. Mes faiblesses me libèrent du poids que ferait peser sur moi la perfection humaine dont certains rêvent pour eux en la projetant sur les autres. Je ne suis ni parfaite ni défaite ; je ne suis faite que de moi, mais, sans vous, je ne suis rien de plus qu'un fil à couper le beurre.

Il m'arrive de n'être que subsistance affairée, un corps qui dort, qui travaille, qui marche ; je suis alors comme absente à moi-même dans la plus grande concentration de moi-même. Je me dis : « Dieu que c'est difficile de vivre quand la vie s'empare de vous pour faire de vous une chose vivante qui n'a pas de nom, pas de mots, pas d'existence à soi , c'est-à-dire pour les autres ! » et puis tout retombe à l'indifférence, je vais me coucher et les rêves reviennent me rappeler qui je ne suis pas pour me dire qui je puis être ; cet être, je le puise à votre contact.

De peut-être en peut-être, je rêve les yeux fermés sur moi-même. C'est heureux ainsi.

-7-

Il faut que je vous dise : quand vous touchez la vérité avec votre corps, au point que vous devenez cette vérité muette, désordonnée, incohérente et ruineuse pour vous, cette vérité s'exprime si fort en vous que vous n'êtes plus qu'une prière adressée à tous les autres, tous ceux que vous ne serez jamais, mais auxquels vous êtes exposés ; vous leur demandez du temps pour reprendre votre respiration. C'est le moment du plus grand silence en vous, le moment déchirant où parler devient absolument nécessaire. Une force incoercible vous empoigne pour vous conduire là où il n'y a pas encore de mots. C'est le moment béni de *la césure* : parler vous est encore impossible, mais vous sentez monter en vous une puissance inouïe qui se joue de vous. Pour la circonvenir, il vous faut la rejoindre, ne pas la craindre, la laisser au contraire vous envahir, et c'est alors que « tout » bascule : les mots viennent, ce sont les vôtres, à n'en pas douter. Vous pouvez les toucher ; vos lèvres les murmurent pour les goûter, mais vous n'êtes pas femme à vous satisfaire d'un tel contact. Le bouche à bouche avec l'indicible ne vous intéresse pas. Vous prenez de quoi écrire et « ça » vient d'un trait, d'un seul, pour peu que vous fassiez face sans faillir à cette règle : ne jamais vouloir être soi dans ces moments-là qui, toujours déjà, appartiennent à tous et à toutes.

Parfois, quand la solitude vous assomme, c'est la rue qui vous redonne le temps de respirer profondément pour puiser la force nécessaire à votre récit. Le temps revient dans une prière que vous lui adressez au moment où vous suffoquez sous le coup d'une émotion qui veut parler à travers vous, qui vous coupe le souffle, vous laisse sans voix pour longtemps, le temps que vous repreniez votre souffle.

Vous avez compris que « *posséder la vérité dans une âme et un corps* » est une expérience ruineuse pour vous, si vous ne la communiquez pas calmement, à tête reposée, mais dans la fièvre la plus grande que vous puissiez vivre.

Quand vous écrivez, vous retrouvez *l'accord* au moment de votre plus grande défaillance, celle qui vous rend à vous-même en votre absence et puis vous restaurez le temps en vous frottant aux autres, à l'homme ou à la femme que vous aimez follement. Vous bouclez la boucle ; vous êtes seule affreusement, dans un déchirement qui vous intime l'ordre de vous



ouvrir aux autres infiniment. La nuit surtout, vous sentez le vide d'une absence qui réclame de vous *cette clameur sans voix qui déchire le temps*. Vous sentez que vous avez toujours été exposé aux autres quoi que vous fassiez, mais que « ça » menace de s'arrêter si vous n'écrivez pas tous les jours de votre vie.

## Il était temps...

-1-

Il devait le constater à chaque fois qu'il se décidait à y recourir : *l'imparfait* était le temps qui s'imposait le mieux à son expression, à cette nuance près que l'imparfait, par son indécision même - le flottement temporel qu'il impliquait - empêchait toute expression proprement dite, si par expression il fallait entendre - et il l'entendait ainsi pour sa part - la minutieuse recension d'émotions suscitées par un ou plusieurs événements singuliers, que ce fût dans l'ordre de la réalité quotidienne ou dans l'inconfort de son imagination, imagination trop à l'étroit dans sa tête seule, inconfort imaginaire qui l'incitait à communiquer à d'autres ce qui, lui trottant dans la tête, appelait mille nuances d'expression, les tournures tantôt les plus rares, les plus choisies, tantôt un mode d'expression plus relâché, plus propice, de ce fait, au rendu d'une pensée triviale appelée par une situation, réelle ou imaginaire qui l'était tout autant.

*L'imparfait* permettait de poser la question lancinante de la singularité d'un événement confrontée à un esprit - en l'occurrence le sien - enclin à penser qu'un événement proprement dit n'existe pas.

Cette dissémination de l'invariant temporel qu'était pour lui *l'imparfait* contaminait l'ensemble du texte en cours d'élaboration, ce qui avait pour conséquence heureuse - heureuse pour lui en tous cas ! - de rejeter tout le passé dans un « lieu » indéterminé, sorte de fourre-tout où se côtoyaient les « événements » les plus lointains et les plus récents qui n'avaient jamais eu lieu, « événements », et personnes aussi, qui apparaissaient au gré de son récit pour les besoins de la cause.

Bien sûr, la cause n'était jamais entendue d'avance ; il n'en prenait pleinement conscience - encore n'était-ce pas tout à fait cela qui était en jeu - qu'au cours de l'élaboration d'une question qui se confondait avec le temps de la dérouler. Le temps était la question, pour cela, impossible à poser ; on ne pouvait que la dérouler, à ceci près que la texture de l'espèce de tapis narratif qu'il produisait bon an mal an se modifiait à mesure qu'elle s'enroulait sur elle-même dans son déroulement même. En effet, dérouler le tapis, raconter, fabuler, n'aboutissait jamais à révéler au grand jour le corps encore caché de quelque Cléopâtre qui apparaîtrait finalement dans toute sa gloire. On devinait au contraire, dès les premières phrases la présence insolite d'un corps caché, mais ce corps faisait corps avec le tapis, avec le texte dans sa texture la plus intime, la seule qui existât, la texture étant par définition

l'impossible fait chair, impossible proprement impossible à dérouler, à manœuvrer à des fins esthétiques propres.

C'était l'impossibilité du corps du désir et de son expression qui faisait tout le prix de cet exercice de style où le stylet était troqué pour le crochet de la tisseuse. Le corps du texte, à la fin, était la seule réalité, réalité à multiples facettes, aux mille reflets, qui faisait des nœuds autour de lui. En déroulant son texte, il s'enroulait autour d'un corps aperçu dont il ne donnait qu'un aperçu, certes saisissant, mais aussitôt saisi par le mouvement de tissage propre au texte, enclin par nature à s'enrouler sur lui-même dans un mouvement d'invagination fascinant.

Il le disait parfois en plaisantant : « Le texte, c'est moi, c'est mon corps, et je ne puis rien espérer d'autre que ce corps-là, le corps du texte qui, au moment où il se déroule ne révèle rien que son déroulement en s'enroulant sur lui-même. »

Il ne se déroulait rien à proprement parler que ce déroulement du temps. Le récit du temps et le temps du récit, ce devait être même chose. La parfaite adéquation des moyens et des fins, parfaite à un point tel que les moyens devenaient les fins et que les fins appelaient des moyens toujours renouvelés afin d'en faire à la longue - c'était tout l'enjeu du récit - des moyens au service d'eux-mêmes, il lui avait donné un nom : il appelait ce phénomène *le processus d'autonomisation du récit*.

Pure traduction, nécessairement fidèle, parce qu'elle n'était précédée d'aucune version princeps antérieure à son mouvement d'écrire, ce qu'il écrivait n'exprimait rien à proprement parler. C'était cette disjonction de l'expression et de la traduction qui le fascinait. A chaque fois qu'il avait tenté de s'exprimer sur tel ou tel sujet, sur lui-même en particulier - et lui-même, ça ne faisait pas un sujet - il avait peiné, freiné des deux pieds, puis s'était arrêté en proie à un fou rire glacé.

« Quel menteur je fais ! » se disait-il alors à chaque tentative. Même sincère, attentif aux moindres rebonds de « son âme », il mentait ou trompait son monde, à commencer par lui-même. Il avait opté lentement, nécessairement, patiemment, pour la traduction du vide : la pure absence de contenus a priori, d'événements significatifs, antérieurs à leur avènement dans le récit.

Le récit était l'événement même, le seul qui valût à ses yeux parce qu'il n'avait jamais lieu, n'était d'aucun lieu, d'aucun temps.

A la fin - car il en fallait une - la fin du récit marquait l'apothéose des moyens mis en jeu au profit de rien d'autre qu'un dessein disloqué, non pas caché, mais ignoré de lui, tout au long du corps du texte, et cette fin, qui appelait aussitôt une relecture du texte en son entier, signait la fin de tout espoir d'en finir un jour avec les moyens d'expression qui étaient les siens au moment d'écrire. La traduction de rien passait par le moment

positif de l'effectivité des moyens mis au service d'eux-mêmes, ce qui donnait d'emblée, et durablement, l'impression que quelque chose ou quelqu'un - et c'était pire, absolument effrayant - tentait de se faire jour. La mise à jour d'une expression disloquée, fragmentée, c'était le récit, qui renonçait à travers lui à quelque mise au jour que ce fût.

L'imperfection de sa narration, il l'appelait *la dislocation*. Imparfaite, c'est-à-dire inachevée, flottant au gré d'une durée qui n'avait jamais existé, sa narration coïncidait avec la force du verbe être, force introuvable, partout présente, insaisissable comme l'air.

Il respirait le verbe être à pleins poumons dans l'air raréfié de ses récits.

A ce petit jeu, l'imparfait était un instrument parfaitement adéquat. Seule cette adéquation rêvée, puis immédiatement réalisée pour peu qu'il lui prît d'écrire sans délai, se révélait être la perfection même, soit ce qui, de phrase en phrase, de paragraphe en paragraphe, approchait l'espèce d'indétermination - le flottement temporel indistinct - qu'il recherchait, afin d'engluer le temps, c'est-à-dire la réalité environnante, et sur un plan, en apparence plus abstrait, ce qu'il était convenu d'appeler d'un mot et d'un seul, à la fois si pompeux et si modeste, le mot : être.

Cette expérience des possibles humains, piégés dans l'imparfait de l'indicatif devenu son temps de prédilection, elle devait le lui révéler chaque jour cruellement - cruauté qu'il aimait pour ce qu'elle était : une voix neutre à laquelle il fallait répondre en faisant taire son immense personne - : l'être et le temps - leur expérience au moment d'écrire - étaient disjoints, de telle sorte que l'être, fuyant par définition toute prise anticipatrice ou rétrospective, devenait - en l'ayant toujours été - l'impossible présent comme seule possibilité de la présence. L'être, ainsi, passait son temps à jouer à cache-cache avec le temps.

L'être et le temps, disjoints et conjoints à la fois dans l'espace paradoxal de sa mémoire - un espace de rétention aléatoire, essentiellement, qu'il prenait comme tel, c'est-à-dire comme un objet insaisissable qui se saisissait de tous les objets pour s'en dessaisir - étaient comme arc-boutés l'un contre l'autre pour permettre au réel de s'évaporer en lui à chaque fois qu'il tentait d'en parler sur un mode majeur. Il y avait cette phrase obsédante qui remontait à des années : « L'oubli, comme un accord majeur entre nous... »

C'est ainsi - il ne pouvait l'expliquer autrement, et l'expliquer revenait à l'explicitier plus qu'à en sonder les raisons, en ce qu'il pressentait que la raison, la sienne propre du moins, se jouait là, dans cet espace béant et sans nom - que le moindre bruit agissait sur lui comme le rappel désagréable d'une réalité présente qu'il entendait fuir momentanément, c'est-à-dire durablement.

Cette sorte de ponctuation du silence que constituait chaque bruit le rappelait à ses devoirs, au temps qui passe, ne fait que passer pour nous tromper, aux tâches du jour qui n'attendent

pas. Le bruit comme signal de cet impératif catégorique qu'était le présent était la première chose qu'il s'employait à chasser en lui et autour de lui.

-3-

*Il en était là, quand on sonna à la porte. Un bruit de plus, désagréable, qui l'avait fait sursauter. Il s'était levé en maugréant. « Encore une visite, mais de qui, bon Dieu, je n'attends personne aujourd'hui... » Il avait marmonné ça entre ses dents, et juste après, comme si de rien n'était, un large sourire s'était dessiné sur son visage en sueur.*

*C'était l'été, et il s'en apercevait à peine. La sueur, d'abord, « le rappelait à l'ordre » : trop tard pour être « présentable », il fallait composer, faire bonne figure contre mauvaise fortune.*

*La fortune, en l'occurrence, s'appelait Anna. Elle s'était rappelée à lui qui ne l'avait pas rappelée depuis des semaines. En ouvrant la porte, le sourire aux lèvres, le front encore humide de sueur, il s'était dit : « Pourvu que mon visiteur ne m'en veuille pas d'être aussi négligé ! »*

*Qu'elle ne fut pas la surprise d'Anna qui était venue pour le surprendre ! Il n'eut pas, cette fois-ci, le temps de dire « ouf ».*

*Surpris en plein travail, un après-midi d'été, il se tenait à un pas du seuil de la porte nu comme un ver ! Il avait, sans réfléchir ni penser à mal, ôté un à un ses vêtements à mesure que la chaleur était montée dans la pièce où il écrivait, bien qu'il eût pris soin, dès tôt le matin, de baisser à demi le volet roulant de la fenêtre qui donnait sur le jardin, protégé par des remparts de verdure complantés par lui avec soin, son premier souci ayant été, il y avait des années de cela maintenant, de n'être vu d'aucun promeneur éventuel pendant qu'il travaillait, perdu dans ses pensées qui couraient dans ses mains pour aboutir à ça : le texte, un parmi tant d'autres, qu'il était en train d'écrire.*

*Anna, toujours aussi crâne, s'était écriée, prise de fou rire : « Mais, c'est qu'il est beau mon écrivain chéri en tenue d'Adam ! »*

*Il était confus, mais il ne pouvait plus reculer ni lui claquer la porte au nez : il fallait faire face à l'imprévu de cette situation embarrassante. Au moment d'ouvrir la porte, il n'avait encore rien remarqué d'insolite, mais le rire d'Anna lui avait lancé au visage l'image qui l'avait frappée de stupeur et provoqué chez elle un fou rire immédiat, dans lequel il n'avait discerné aucune espèce d'ironie, mais une joie de vivre communicative, bien propre à lui faire entendre qu'elle lui pardonnait bien volontiers sa « petite plaisanterie », comme elle s'était plu à l'appeler quelques semaines plus tard au téléphone.*

*Pour l'heure, il ne plaisantait pas ; il n'avait à sa disposition que les bonnes dispositions d'Anna à son égard, son rire enjôleur et sa phrase cinglante qui lui avait fouetté le sang. Il était « rouge ». La situation n'était pas embarrassante pour tout le monde : Anna était manifestement ravie.*

*Elle avait prestement refermé la porte du pied, sans perdre une miette de ce corps encore jeune, un rien replet. La petite flamme dans les yeux verts d'Anna l'avait mis en confiance : « Elle apprécie ce qu'elle voit. », s'était-il dit, rassuré.*

*-- « Tu permets que j'entre ? »*

*-- « Fais comme chez toi, je suis confus ! »*

*-- « Mais il ne faut pas, tu sais ! Je n'en attendais pas moins de ta part, même si là, vraiment, tu as réussi à me surprendre ! Ne t'inquiète pas, je ne me remets pas vite de mes émotions, je suis plutôt du genre à les savourer longuement... »*

*Elle avait ajouté dans sa langue maternelle : « Ready, steady, go ! », phrase qui sonnait comme un lapsus linguae sorti de sa bouche avec un à-propos saisissant - il en avait frissonné - et aussitôt après, en français cette fois, mêlant le geste à la parole : « Regarde, moi aussi, je n'ai pas de culotte, ça tombe bien. »*

*Elle avait soulevé sa jupe prestement, l'avait dégrafée et laissée tomber à terre, d'un geste et d'un seul. Il avait adoré le petit bruit qu'avait fait le bouton de métal de la jupe, quand il avait frappé le carrelage.*

*« Comme tu es belle ! » Il n'avait pu s'empêcher, les yeux brillants, de lui lancer cette banalité dans le couloir, et comme pour lui donner raison - c'était en tous cas ce qu'il avait imaginé dans la seconde - elle avait arraché son T-shirt pour lui montrer ses seins.*

*Anna était rousse ; son visage, tout piqueté de taches de rousseur. Sa chevelure bouclée et lourde tombait mollement sur ses épaules nues, fascinantes de blancheur - une blancheur sale comme celle de l'œuf cuit dur qu'il mangeait tous les matins ou bien celle du lait caillé qui traînait parfois dans la gamelle du chat.*

*La surface de sa peau lisse laissait entrevoir toute une vie profonde qui remontait lentement à la surface, la surface devenant la profondeur même de ce qui n'a pas de fond, n'en a jamais eu, désirait désespérément n'être qu'une surface lisse, mais âpre, où le grain de la peau s'étalait à la verticale de son regard, laissant paraître l'approche lente et sournoise de ce moment crucial où le corps, éjecté de lui-même, accepte de se jeter à la rencontre d'une autre peau.*

*Des taches de rousseur pullulaient sur ses seins jusqu'aux mamelons brunâtres. On eût dit de minuscules insectes en train de se déplacer en tous sens sur ce qui ressemblait à deux grosses poires mûres à point, juteuses, si juteuses, que poser les lèvres dessus suffirait à en extraire le suc.*

*Il était homme à vérifier immédiatement une intuition, aussi saugrenue qu'elle pût paraître à première vue. Il désirait voir, toucher et sucer en même temps, ce qu'il fit sur le champ en*

*empoignant ses seins pour les porter à sa bouche.*

*Son menton, qui avait tant frappé Anna lors de leur première rencontre - elle lui avait avoué avoir eu l'impression de discuter avec Jules César qu'elle imaginait pourvu d'un menton « volontaire » de ce genre. Propos qui l'avait fait rire aux éclats ! - son menton mal rasé - une barbe, de trois jours au moins en avait fait de la toile émeri - rabota si fort la poitrine d'Anna, qui suffoquait sous tant d'élan, qu'elle eut une idée qui devait lui permettre de reprendre l'initiative : elle s'était extirpée en douceur de sa bouche, en murmurant : « Attends, attends ! », et s'était mise à genoux devant lui.*

*« Tu vas me payer ça ! » : il avait entendu Anna marmonner ça entre ses dents, tandis qu'elle prenait ses deux couilles dans le creux des ses mains comme pour les soupeser.*

*Elle porta le gland à sa bouche pour le pressurer doucement entre ses lèvres fines. Ses joues enflées par le sexe planté dans sa bouche, elle les pressait contre les cuisses velues. La toison était riche et abondante, pleine de sueur, le sexe, chargé de smegma, presque crémeux.*

*Elle aimait ces relents à donner le vertige et cette petite malpropreté intime qui relançait son désir « d'aller jusqu'au bout des choses », en faisant avec sa langue et sa bouche ce qu'elle n'avait pas envie de dire avec des mots.*

*Elle devenait cette bouche qui ne parle pas, qui avale : Meriochane en personne, sous le masque d'Anna.*

*Le mouvement d'écrire était mis entre parenthèse au moment même où il était le plus urgent d'écrire : c'étaient ces instants-là qu'il avait cherché toute sa vie, et qu'il avait trouvés à chaque fois, ces instants où la vérité se faisait si intense qu'elle semblait défaillir, sans pour autant faire défaut à celui et à celle qui la vivaient à même leur corps.*

*Les frontières devenaient alors si floues, si abruptes en même temps, que seule la chute - le moment où la vérité se précipitait au-devant du vide - était à la hauteur d'un tel mouvement d'expansion qui s'emparait de deux corps amoureux. Alors, alors vraiment, la pensée devenait tangible.*

*Anna gardait les yeux fermés pendant tout le temps nécessaire à l'opération de succion qui l'absorbait toute entière.*

*Elle était « dans les délices ». C'était comme si, avec ses lèvres, elle s'employait à régurgiter une matière longtemps comprimée dans ses entrailles à elle et qu'elle lui restituait patiemment comme lui appartenant en propre.*

*Il aperçut un court instant l'émail de ses dents, puis il se lâcha une première fois.*



*Il éjaculait à petites rasades qui se déposaient tendrement sur la langue d'Anna. Il était passé maître dans l'art d'éjaculer par à-coups, en plusieurs fois.*

*Elle en était folle de générosité ; lui rendre la pareille en savourant longuement cette crème chaude et gluante entre ses dents était tout ce qu'elle désirait, manifestement.*

*Elle mâchait son sperme en souriant, délaissant le gland quelques secondes, avant d'y revenir, pour ensuite s'intéresser aux couilles qu'elle gobait lentement.*

*Ces vas et viens subtils de la bouche sur le sexe, du sexe dans la bouche, de la langue sur les couilles et dans l'entrejambes s'éternisaient. Anna et lui n'étaient pas pressés de conclure une aussi bonne mise en condition. Les choses ne faisaient que commencer.*

.....  
.....

*L'après-midi avait pris un sérieux coup de vieux. Défaits, dégoulinant de sueur, ils traînaient par terre, enlacés sur le carrelage de grès rose ; il se formait dessus des auréoles de sueur qui noircissaient le grain de la pierre. Les auréoles disparaissaient presque aussitôt pour se reformer à chacun de leurs mouvements.*

*Le rose saumon de ce carrelage le frappait maintenant comme s'il ne l'avait jamais vu auparavant. Ils étaient, à ce moment-là, comme deux poissons jetés sur la berge. La pêche avait été bonne. Impossible de dire lequel avait pris l'autre dans les mailles de son filet.*

*Il regardait la sueur s'évaporer en quelques secondes à peine. Il était familier de ce genre de distraction observatrice, après qu'il avait fait l'amour.*

*Son environnement se reconstituait tout doucement sous son regard à mesure qu'il revenait à lui. Les bras enlacés autour de la taille d'Anna, leurs quatre jambes emmêlées, le sexe encore béant d'Anna qui exhalait une délicieuse odeur de foutre : tout cela composait un tableau qu'aucun artiste peintre, jamais, ne parviendrait à rendre sur sa toile.*

*Les artistes, c'étaient eux deux, à la fois matière première, peinture et gestes sûrs, caresses et baisers, qui avaient produit ça : ces deux corps heureux, maintenant repus pour quelques heures.*

*Il considérait ce qui l'entourait avec satisfaction. Anna, à ce qu'il voyait, préférait garder les yeux fermés encore quelques temps, pour savourer sans doute cette plénitude éphémère qui l'avait ravagée au plus intime d'elle-même.*

*Tous deux ne se sentaient pas vidés, mais plein d'eux-mêmes et du corps de l'autre, avec cette vie qui revenait en eux tout doucement pour leur inspirer le goût de bouger à nouveau seul à seul. Ils restaient enlacés, décidés à ne pas se lâcher trop tôt pour savourer encore les derniers relents*



*de leur corps à corps.*

*Vivre des instants inoubliables avec une femme de grande classe, ce n'était pas assez pour lui, mais il ne rêvait pas de dresser un mémorial dédié à l'amour qu'il vouait à Anna qui se passerait de ce genre de bagatelles.*

*Elle lui préférait, de son propre aveu, les charmes vénéneux de sa conversation déliée et « les passes » qu'elle pouvait se permettre avec lui seul. Salope jusqu'au bout des ongles, elle avait enfin trouvé un homme à sa mesure.*

*Elle le lui avait dit crûment avant de le quitter sur le pas de porte, tard dans la nuit. Il avait souri et puis avait plaqué un dernier baiser sur ses dents blanches parce qu'elle avait ouvert sa bouche si largement que ses lèvres étaient devenues intouchables. Pour un peu, elle l'aurait avalé tout entier, si elle avait pu. Son haleine empestait l'alcool, mais peu lui importait. Lui aussi était aviné.*

*Ils avaient beaucoup bu pour fêter leur première coucherie. Elle tituba sur le seuil, se cramponnant juste un instant à la porte grande ouverte, avant de lui tourner le dos une bonne fois.*

*Elle habitait à l'autre bout du village, et elle se moquait bien d'être vue ivre et défaite. Sa jupe posée sur son épaule gauche - elle avait négligé délibérément de la remettre sur elle, tout en consentant à porter à nouveau son T-shirt - et sa culotte dans la main droite enroulée autour de son poignet, elle s'était jetée dans la nuit. Aussitôt, une brise fraîche, si bienvenue, lui avait caressé l'entrejambe. La fente encore humide lui faisait deux lèvres qui embrassaient la nuit qui se refermait sur elle.*

*Il pensa cela, cela qu'elle vivait seule, pour elle-même, dans la solitude retrouvée par elle, en la regardant s'éloigner à demi-nue sous la voûte céleste pleine d'étoiles.*

*A cet instant, il aurait voulu être elle. A sa manière, il était elle, il l'accompagnait dans la nuit fraîche jusqu'à sa maison située en haut de la colline.*

*Le dévers, assez abrupt, ne faisait pas peur à Anna qui en avait vu d'autres. Elle avait le mollet ferme. Un rossignol chantait tandis qu'elle commençait à gravir la pente qui la ramenait chez elle.*

*Elle garderait l'odeur de cet homme sur elle et en elle jusqu'au petit matin, le temps d'écrire dans son journal intime - elle le lui avait dit dans le feu de la conversation - ce qu'elle avait ressenti à baiser ainsi un homme qui, il y a quelques heures encore, n'était qu'un ami de fraîche date et qui, le temps d'une étreinte, était devenu pour elle un amant qu'elle brûlait déjà de revoir.*

*Il la regarda ainsi s'éloigner, puis referma doucement la porte derrière lui, sans un bruit.*

*Un nouveau récit prenait déjà forme dans son esprit. Sans doute, dans quelques jours au plus, il le lui lirait dans la chambre haute, la chambre aux miroirs, comme il l'avait baptisée d'un commun accord bien qu'aucun miroir, ni au mur ni au plafond, n'y figurât. C'était une image entre eux qui leur était venue quand ils buvaient comme des trous.*

*Les mots de son récit, qu'il sentait courir au bout de ses doigts, au point de les engourdir légèrement, iraient frapper l'oreille d'Anna, Anna allongée, jambes repliées sur son ventre montrant sa fente, Anna cuisses écartées en train de se caresser, Anna tendue à l'extrême, tandis qu'il entamerait la lecture, scandée d'une voix neutre, d'un récit à leur mesure, déroulant un texte fait pour laisser une trace dans leurs deux corps, une trace délétible, une souillure à recommencer encore et encore, pour inscrire leurs deux corps amoureux dans le corps d'un texte mouvant, en train de s'écrire, inachevable, interrompu par des coups de reins, de langues et de queue lancés sur leur corps aux étroites limites qu'ils entendaient faire éclater en s'exposant l'un à l'autre avec une impudeur totale.*

*La délicatesse de ces moments de bonheur à deux ne le céderait en rien au charme tout neuf d'écrire en marge de leur amour : l'un n'irait pas sans l'autre. Quand il écrirait, la chair d'Anna resterait fatalement dans les marges, et quand Anna et lui feraient l'amour, le corps du texte en train de s'écrire en parallèle de leur amour, céderait la place au grand tissage du corps, tissage à quatre mains et deux sexes qui déroulerait le temps comme un tapis se déroule, indifférent à sa fin proche, car s'enroulant sans cesse sur lui-même.*

*Etrange sensation ! Ce qui était fini ne faisait que commencer : le tapis achevé, inachevé, c'était leur corps réciproque, compatible jusqu'au déchirement, déchirement toujours à recommencer, pour que la disjonction hostile, inhérente à la complicité de leurs deux corps, les rapprochait à nouveau, et c'était aussi les textes qu'ils écrivaient « chacun pour leur compte », dans la solitude retrouvée.*

*Ils avaient inventé un mot pour décrire leurs rapports qu'ils vivaient à même leur corps dans un pluriel toujours dédié à l'autre, pluriel qui se refusait obstinément pour maintenir vive l'ouverture, la possibilité de l'extrême déchirement : l'hostipitalité.*

*L'hospitalité dont ils faisaient preuve l'un envers l'autre - ce mouvement d'ouverture infini à la finitude de l'autre qui a nom amour - donnait sur un seuil infranchissable, parce que toujours déjà franchi, seuil qui s'ouvrait, sans eux, mais à travers eux tout de même, leur semblait-il, sur un monde hostile qu'ils reconnaissaient comme étant le leur et celui de tous, le monde du dehors, auquel le chaos de leur corps ne pouvait rêver d'échapper, sauf à exaspérer en eux la déchirure qu'était pour eux l'amour physique dans toute sa splendeur et sa rage, rage splendide et exaspération aussi bien, qui prenaient tout son sens quand ils jouissaient l'un à travers l'autre.*

*Entre déchirure et déchirement, l'hospitalité infinie et l'hostilité du dehors jouaient une partition à quatre mains qu'ils composaient d'heure en heure, de minute en minute, quand leurs sexes brûlaient de se rejoindre. Alors, alors seulement, ils vivaient dans leur chair cette ambiguïté du*

*temps présent dédié à tout un passé encore à venir...*

*Leur amour, c'était ça : l'affirmation sans fard de l'inachevé, la conscience déchirante de l'impossibilité d'une présence à soi qui fût définitive, scellée à jamais, nouée dans la présence absolue de l'autre, également impossible.*

*Le récit, qui se tramait dans son esprit, pouvait attendre. Tourné vers elle par la pensée - il lui semblait qu'il la touchait au moment d'écrire ces lignes - il avait griffonné dans la hâte, avant de tomber de sommeil :*

### ***Partage de la déchirure***

*« Je suis cet homme, tu es cette femme, qui aimons nous rejoindre au fil du temps qui ne tient qu'à un fil, fil invisible qui tisse notre amour, ah amour lointain ! désabusé, sans nostalgie aucune, mais si prégnant et si fort, qu'il inspire ce texte que je respire à pleins poumons, comme je me gorge de ton odeur quand tu te penches sur moi pour sucer mon sexe à petites gorgées, puis à grandes lampées, avant, avant qu'à mon tour je ne me rue sur toi toute entière pour te déchirer et être ainsi déchirée par toi. »*

*Au petit matin, il n'avait pu que refaire le parcours en sens inverse ; il s'était éveillé en pleine forme, avait chassé au plus vite les restes de sommeil qui traînaient dans ses muscles et ses yeux, avant de s'attaquer, après le petit déjeuner, à ce récit resté en suspens dans son esprit. L'illusion pouvait alors recommencer, l'illusion d'une pensée tactile, à fleur de peau, qui caressait le corps du texte à mesure qu'il le produisait, et c'était une impression bien réelle, tour à tour calme et fiévreuse, qui se renouvelait ligne après ligne sur le papier qu'il pouvait sentir sous le tranchant de sa main tandis que ses doigts, à demi repliés, traçaient les lettres.*

*C'était encore plus patent quand il écrivait directement sur son ordinateur. Ses doigts couraient sur le clavier ; sa pensée, aussitôt, se matérialisait sur l'écran devenu le contemporain de sa pensée conservée dans la mémoire vive de l'ordinateur qu'il pouvait consulter à tout moment pour corriger, affiner, approfondir sa réflexion sinueuse.*

*Son texte, tourné vers Anna comme l'aiguille de la boussole vers le pôle magnétique, montrait une direction : il allait vers Anna à travers les mots, et les mots le touchaient infiniment, parfaits substituts d'Anna, mais hélas ! des mots, rien que des mots. Il pouvait la toucher, elle prenait vie sous sa main, mais ce n'était pas assez pour le sensuel qu'il était : il lui fallait la parole et le corps d'Anna.*

### **Après la pluie**

Une attente, au bord des larmes... comme au bord d'un fleuve une femme dressée lève le bras vers l'autre rive, en signe de reconnaissance.

Il a plu, c'est un air encore saturé d'humidité qui flotte sur les rives. La brume dérive lentement d'une rive à l'autre. Elle se déchire déjà pour laisser transparaître, çà et là, les premiers rayons jaunes du soleil de midi, encore caché dans la brume qui se lève lentement.

La brume se déchire, se détache d'elle-même par lambeaux légers à mesure que l'air frais se réchauffe aux jaunes rayons du soleil de presque midi.

Et tout est lent.

La pluie, elle aussi, était lente comme si elle ne tombait pas, elle était lente comme si elle était montée de la terre pour arroser le ciel.

Un passant approche. Ce n'est encore qu'une silhouette grise sur un fond encore gris.

Mais la grisaille s'estompe à mesure qu'il approche, comme si elle décidait de lui céder la place, mais peu à peu, comme il sied aux êtres de son rang.

Leur complicité est réelle. Rien de féérique pourtant, c'est seulement que la grisaille s'estompe à mesure qu'il approche.

Elle se détache réellement de lui à mesure qu'il avance. Une lumière se fait jour autour de lui, le nimbant de mystère, mais je ne discerne rien d'inquiétant, ni de sombre dans cet homme indiscernable que cerne la lumière automnale.

La lumière du jour qui s'est déjà levé hésite encore à le révéler, mais il n'y aura pas de combat entre le jour qui éclate et quelque nuit froide dont il serait le messager involontaire.

J'en suis sûr à présent : la lumière aime cet homme autour duquel s'attardent, mais de moins en moins, des relents de grisaille. Le gris lui va bien, mais déjà le soleil brûle de l'habiller de lumière tendre.

Il approche lentement, elle l'a reconnu depuis un moment déjà. Elle fait signe à cet homme qui prend un bain de lumière grise ourlée de jaune. Sa poitrine se soulève légèrement dans l'air frais. Son bras est encore levé, elle l'agite doucement, comme s'il était complice du vent qui se lève, chasse doucement la brume en caressant ses joues.

Entre elle et lui, la majesté d'un fleuve calme, ses eaux lustrales, si lentes qu'elles semblent arrêter le temps pour fixer cette image d'une femme au bord du fleuve, les larmes aux yeux maintenant, et qui regarde approcher cet homme qu'elle connaît de longue date. Les joncs frémissent dans le vent.

Le fleuve, c'est moi, l'homme et la femme, c'est eux. J'ignorais leur existence à tous deux

jusqu'à maintenant. Maintenant est tout ce qui reste depuis que l'homme approche.

Il y a cette femme droite, immobile, le bras encore levé en signe de reconnaissance, qu'elle agite doucement dans la direction de l'homme par-dessus moi qui suis et qui fuis, dans le même temps, les deux rives.

A moi, il n'est pas donné de m'arrêter, mais je puis fixer cette image fugace pour peu qu'un troisième homme passe par-là. Cet homme est là, il passe tous les jours, il est caché derrière les joncs qui frémissent sous la brise.

J'ignore son nom. Il vient là depuis si longtemps regarder mes eaux s'écouler lentement. Il respire lentement, calmement. Il s'imprègne du paysage qui se dessine autour de moi. Il tient un carnet de dessin sur ses genoux.

L'homme qui s'approche et la femme qui lui fait signe ignorent sa présence. Il est fasciné par la beauté de cette scène presque immobile. Son pinceau coule sur le papier comme je coule à travers rives, sa main frémit comme les joncs frémissent sous le vent.

Sur le papier apparaissent deux silhouettes : l'une est grise et lointaine, sur mon autre rive, et presque bleue, l'autre est immobile, bleutée légèrement, le bras levé en direction de l'homme qui s'approche. Un jaune d'automne les nimbe maintenant tous les deux.

Rien de figé dans cette image fixe en mouvement. Le ciel m'est témoin, à mesure qu'il s'ouvre à la lumière parcheminée d'azur laiteux, striée de jaunes rayons, timides encore.

C'est le bonheur qui coule sur le papier comme les larmes coulent sur les joues de la femme au bord du fleuve que je suis qui coule entre deux rives.

Bientôt, l'homme abordera la rive opposée à la rive où se tient la femme ; il lui faudra encore traverser le fleuve pour rejoindre celle qu'il aime et qui l'aime. La barque est prête pour la traversée.

Le troisième homme s'est levé, il a fini. Il repart laisser en paix ceux qui s'aiment. La femme s'est retournée, elle l'a entendu. Les joncs ont craqué sous son pas léger. Il s'est éloigné sans un mot pour ne pas l'effaroucher. Il a fait son travail d'homme d'éternité. La femme a reposé son bras droit le long de sa hanche, puis elle a croisé ses deux bras sur son bas-ventre.

Le troisième homme est loin, son travail accompli. Je vais faire le mien, porter cet homme vers cette femme et leur offrir à tous deux ma rive opposée.

La vie, la vie s'écoule dans cette image qui se reflète en moi qui coule lentement. C'est le soleil qui brille à nouveau, après la pluie.

Le ciel est tout à fait bleu, une légère brume flotte dans l'air. La barque approche, les vaguelettes clapotent. L'homme, maintenant tout à fait discernable, sourit à cette femme en larmes.

La joie, c'est la joie qui le soulève de la barque quand il accoste. Ils s'étreignent, puis s'embrassent sans mot dire le long du fleuve. Il est midi.

Je puis continuer ma route qui repasse toujours par les mêmes points.

Ils vont s'éloigner, vivre leur amour loin de moi.

Le troisième homme est loin, lui aussi.

Je le sais : il reviendra, il s'assiéra non loin de moi, quelque part au milieu des joncs, demain et encore après-demain. Je ne serai plus le même, mais je reviens toujours au même. Je crois que c'est ce qu'il aime avec moi qui accompagne sa main qui fait glisser le pinceau sur son papier.

Entre nous, il n'y a que du vent et des joncs qui vibrent dans l'air, l'air frais du matin à l'aube, puis l'air chaud qui lui monte aux narines.

Cet homme peint et dessine avec ses narines, il entend avec ses yeux, il regarde avec ses oreilles. Ca coule de lui à moi et de moi à lui sur le papier, et très haut dans le ciel, le ciel s'étonne. Lui aussi est de la fête.

Les choses viennent d'elles-mêmes en sa compagnie. Seuls les êtres vont et viennent sur mes rives. Ils me traversent aussi, ils se saluent, s'embrassent ou se combattent.

Seul le troisième homme passe et repasse par moi. Il est le troisième œil de la sagesse en marche. Je l'accompagne en pensée où qu'il aille.

Pour une éternité, je coule dans son pinceau. Quand la palette d'encre sera rangée, quand il sera vieux, quand la mort l'aura frappé, il restera de lui ce qu'il a fait de moi avec moi.

Deux amants, et puis d'autres encore, innombrables, loin de mes rives, cette fois, regarderont les gestes de cet homme qui couleront sur le papier comme au premier jour de notre rencontre, dans les joncs, sur ma rive droite. Tous se reconnaîtront dans cette vie de l'image qui imagine la vie.

C'est un passeur de souffle, une image calme. Son regard aérien souffle un vent de terre et de ciel sur le papier blanc, qui garde la trace de mon passage en lui.

Plus de passé, rien que sa présence, aux côtés de moi qui serai loin, mais tout proche, sur



la feuille.

Son œuvre est un fleuve, et je suis ce fleuve qui aura passé à travers lui, pour donner aux hommes l'occasion d'être eux-mêmes face à l'immensité du ciel qui se mire en moi.

Je passe, le ciel, aussi, passe. Le troisième homme peint, il mourra, puis disparaîtra, son œuvre faite. Que restera-t-il alors ?

Ses gestes calmes, et l'ampleur d'une lumière, et la clameur silencieuse ou batailleuse de la vie des hommes et des femmes qui ont fréquenté mes rives, soucieux du lendemain ou insouciantes comme l'air frais du matin calme.

Je ne suis là que pour donner à tous et à toutes le goût de vivre, quoi qu'il advienne.

Le troisième homme a compris cela qui se tient quiet aux bords du fleuve que je deviens. Cet homme est mon frère en merveilles. Il les tend aux autres hommes pour leur en faire don.

Je me donne à ce don que le troisième homme fait aux autres hommes. Lui aussi se donne à moi. Il m'offre son regard pénétrant, la hardiesse tendre de ses gestes, la saveur du paysage qui s'attarde sur mes rives.

Jusqu'à son dernier souffle, il sera là de bon matin, pour faire de moi ce qu'il verra et entendra à travers moi. Mais à la fin, je m'efface, je le laisse à son jeu, à ses gestes.

Il est ma mémoire vivante qui vivra dans la mémoire des hommes et des femmes de ce monde.

### **On entendait la mer au loin**

Le fantôme était hanté par l'idée de ne plus apparaître qu'à lui-même, aussi multipliait-il les occasions de se montrer au grand jour. Grande source d'embarras pour lui : le mal qui le hantait ne faisait qu'empirer, car le grand jour va mal à qui appartient à la nuit : censé révéler aux mortels sa position dans l'espace mental de la demeure intériorisée, le grand jour ne faisait que mettre en évidence son absolu manque de visibilité à ses propres yeux qui ne reflétaient plus âme qui vive alentour.

Seul le chat, et encore, n'était-ce pas si sûr, semblait l'apercevoir de temps à autre, quand son ombre fugace planait à l'horizontale des murs. C'est qu'en effet toute perspective était en apparence renversée.

Apparaître au grand jour, en effet, lui assurait l'invisibilité maximale propre à tous ses



congénères. En soi, le grand jour était un bien, le repos presque absolu pour les gens de sa condition, sauf que lui, hanté qu'il était par l'idée de ne plus apparaître désormais qu'à lui-même, ne pouvait plus se figurer apparaître la nuit, ce qui l'eût par trop bien révélé au mal qui le rongait : la hantise de l'invisibilité à ses propres yeux et aux yeux des habitants de la maison qu'il était censé hanter.

Il était donc dans l'impasse, faute de conscience de soi et le jour et la nuit. Mais comment alors pouvait-il encore rêver n'apparaître qu'à lui-même, faute de cette conscience de soi qu'il devait aux autres et qu'il se devait de maintenir vive pour être qui il se sentait appelé à être vraiment : le fantôme qui hantait ces lieux prestigieux depuis maintenant près de trois siècles.

Il n'était qu'un fantôme parmi d'autres en mal de reconnaissance.

Le rêve se poursuivait bel et bien le jour comme la nuit. Mauvais rêve dans lequel il se voyait éveillé en train de penser constamment qu'il rêvait. Sans doute, trop de miroirs hantaient les murs de la vaste demeure. Les miroirs lui renvoyaient sans discontinuer le reflet de son errance sèche dans le dédale trop connu que constituaient les nombreuses pièces et couloirs de la vieille demeure. Demeure qu'il n'avait pas choisie, la nuit de grand vent où il devint son propre fantôme.

C'est ainsi qu'une nuit une femme entra dans l'espace mental qui le hantait. Un bougeoir à la main, elle lui fit face en robe de chambre écarlate dans la grande bibliothèque attenante à la cuisine, la vraie curiosité architecturale du lieu. Droite dans sa robe, elle écarquilla les yeux comme si elle était en train de se voir dans un miroir déformant ou bien comme si elle venait d'apercevoir une brusque imperfection sur son visage jusque-là absolument parfait.

La vision fut de courte durée, assez longue cependant pour laisser entrevoir un sourire sur le visage défait de la femme. Une femme qui se révélait être jeune. Et comme il arrive presque toujours dans les tableaux anciens, seuls le sourire et les yeux, ainsi que les mains très blanches de la dame étaient à même d'absorber le regard, le fond du tableau ayant pour ainsi dire disparu dans une masse sombre indistincte pareille à la nuit.

Une flamme droite se dressa alors dans les pupilles du fantôme. On pouvait distinguer nettement une flamme blanche qui dansait symétriquement dans les deux yeux qui ne se faisaient pas face, bien qu'on eût l'impression que le visage distordu se regardait lui-même à la manière d'un Janus inversé qui, dans un effort désespéré, aurait tenté d'embrasser sa rugueuse moitié.

La flamme s'était dressée tel un incendie dans la plaine, à peine la femme jeune était-elle apparue dans le champ de vision qui lui était propre, là, dans le miroir convexe de l'antique bibliothèque qui faisait face au tableau dans un vis-à-vis énigmatique sans doute voulu par les maîtres de lieux. Mais qui régnait ici au juste ? C'était à voir.

Il y eut ensuite peut-être un bruit de pas lointain, et comme le frôlement d'une robe ou d'un rideau, au moment où l'image devint absolument nette aux yeux du fantôme égaré qui avait maintenant perdu toute contenance.

Les murs se mirent à trembler sur leur base, entraînant toute la demeure dans un soubresaut annonciateur du pire désastre. Mais alors, il se produisit ceci, propre à rassurer le fantôme mis en face de lui-même : la demeure émettait un bruit sourd et régulier. La maison respirait bruyamment, et l'on entendait nettement les battements de cœur de la jeune femme maintenant endormie sur le fauteuil rouge qui trônait au beau milieu de cette pièce hautement improbable. On eût dit qu'elle s'était endormie sur son visage. La sérénité de ses traits attestait d'un bonheur parfait, suffisamment assuré pour qu'elle pût s'endormir sur lui comme d'autres aiment à s'endormir sur leurs lauriers.

La métamorphose était presque achevée, mais s'ignorant elle-même, il restait à ceux qui en vivait les péripéties un doute cinglant qui était comme l'annonce tardive qu'un avenir était encore possible au sein de cet amoncellement de passé venu d'un autre âge. Tableaux et meubles, bibelots et tentures retenaient leur respiration, tant l'heure était grave.

Mais les livres, eux, ricanaient à plaisir, se poussaient du coude en poussant de petits gloussements de contentement. Eux qui n'avaient pas été palpés depuis tant et tant d'années imaginaient déjà le léger craquement qui accompagne l'ouverture d'un livre lourdement relié et qu'ils ne manqueraient pas de produire chacun à leur tour.

L'impatience était à son comble. La poussière tombait lentement sur le parquet, sans un bruit, mais dans ces sortes de fenêtres que les livres redevenaient presque malgré eux et qui, fatalement, allaient à nouveau donner sur le monde, l'on pressentait qu'un souffle nouveau venu de très loin dans le passé s'apprêtait à envahir tout l'espace du dehors laissé à l'abandon depuis un temps immémorial.

La déshérence, en effet, visiblement, ne datait pas d'hier. C'est elle qui avait provoqué l'errance muette mais immobile de tous les objets qui composaient cette pièce certes merveilleusement lumineuse le jour, mais désespérément sombre la nuit.

Le fantôme était tout à son affaire dans ce bruissement. Les livres et les meubles, les murs et les tentures frémissaient de joie à l'idée de redevenir les acteurs majeurs d'un drame qui s'était joué dans l'avenir endormi sur lui-même, sur ce qu'il fallait bien appeler le passé donc, dont le jour n'avait pu venir à bout, dont tous les possibles, faute d'être tous venus au jour, semblaient chargés de remords : fixés dans la pâte des mots, dans la chair blanche des livres, dans le bois et le métal, dans le tissu et le papier, ils se mettaient au diapason d'une absence redoutée, lançant à l'unisson une plainte aiguë comme le chant du grillon au soleil.

Endormi lui aussi, mais en sens inverse, le fantôme se rêvait, et rêvant, se réveillait tout

autant, pour se découvrir la proie d'un sommeil de fer et de sang qui n'avait aucunement l'allure altière d'une prison flambant neuf vue de l'extérieur, mais la mine défaite d'une femme prématurément fatiguée. C'est que désormais, et peut-être pour toujours, la demeure l'habitait tout entier sous les traits fatigués mais sereins de la jeune femme endormie.

La dame était la clé de l'énigme vivante qu'était la demeure toute entière tombée sous le charme du fantôme. Plus rien n'apparaissait, plus aucun meuble n'affichait fièrement sa fonction première. Tout, absolument tout semblait s'être résigné à être moins que rien. C'est dans cette fatale ambiguïté que prospérait la maladie du fantôme contrebalancée par le bonheur tranquille de la jeune femme, tour à tour dame d'atours, harpie grimaçante, vierge folle, ange ou démon.

Le bougeoir ne bougeait plus. La flamme éteinte sous l'effet du souffle inconnu mais devenu régulier semblait ne vivre plus désormais que dans le souffle qui avait mis fin à ses jours. Il fallait donner un nom à ce souffle puissant, mais calme, à ce souffle tellement régulier qu'il évoquait la houle marine un jour d'été dans cette Bretagne côtière qui avait vu tant et tant de naufrages, et où, lui, le fantôme, avait échoué.

Une petite chaleur aux tempes rappelait au fantôme ce qui venait de se produire. C'était une chaleur douce et parfumée qui montait du corps paisible de la jeune femme endormie.

C'est alors que tout lui revint en mémoire. Cette jeune fille, c'était lui avant la chute dans le tableau. Maintenant qu'il remontait le temps, il sentait son corps de vapeur et de vent redevenir la ferme présence d'un corps jeune et vigoureux qui attendait son heure.

Quand, au petit matin, le peintre entra dans la pièce, avec la ferme intention d'achever enfin le tableau qu'il avait entrepris la veille, il eut une impression de déjà vu tellement forte qu'elle effaça l'image première qui fit place à une image toute nouvelle d'une netteté extraordinaire : la jeune fille était endormie dans le fauteuil dans une robe de chambre écarlate qui lui allait à ravir malgré son jeune âge. Le pan gauche de sa robe légèrement déplié laissait voir un sein de neige. Un bon feu ronronnait dans l'âtre situé en l'exact milieu de la cloison qui faisait face à la porte d'entrée. Le peintre jeta un œil circulaire dans cet espace impitoyablement rectangulaire. Tout était à sa place, à commencer par les rangées de bibliothèques qui montaient jusqu'au haut plafond de la vénérable demeure.

Il y avait dans l'air frais du matin une odeur très prenante qui sembla d'emblée porter à son comble, et à elle toute seule, l'entière et pleine portée temporelle de cet instant magique qui osait se répéter en s'appuyant sur le tic-tac délicieux de l'horloge comtoise qui se tenait bien droite à gauche du feu de cheminée qui ronronnait doucement dans l'âtre.

Une odeur de varech et de marée basse émanait de tous les objets et meubles qui semblaient flotter dans une écume encore invisible, mais pour combien de temps ? L'idée du peintre ne tarda pas à envahir la pièce entière, au point que celle-ci, portée par le peintre, alla se poser

sur le front endormi de la jeune femme qui frémit, sans toutefois s'éveiller.

Le peintre posa son chevalet, sa palette et ses couleurs. Il gagna le bureau Louis XVI pour être bien en face de la jeune femme et il écrivit ces mots d'une seule traite :

*Le soir venu, il y a cette femme aux seins pointus.*

*Large sourire. Ses yeux pétillent de malice, mais tout son corps est comme absorbé par la couleur environnante.*

*Il n'en doute pas : c'est très exactement la naissance de la couleur, cette femme-aurore qui frémit mêlée d'aube bleutée qui flotte dans l'azur laiteux.*

*Depuis l'enfance, il affectionne cette redondance des phases-phrases propres à la couleur qui, lentement d'abord, bientôt dansent avec frénésie, comme pour honorer une promesse faite au jour, et qu'au-delà de toute attente elles savent vouloir tenir toujours.*

*Pas de deux dans l'aube défaite, pas de deux dans l'ellipse de la frénésie, pas de deux dans le labyrinthe écorché des pieds légers.*

*Il ne sait pas encore, arrivé à ce stade de la vision, si c'est la couleur naissante qui donne naissance à cette figure de femme ou bien si c'est cette femme en figure qui transsude la couleur dans l'incarnat de sa peau d'ambre.*

*Oui, c'est ça : c'est une femme en proie à la couleur, une femme qui s'affiche et se débat dans Fla mêlée des ombres et des lumières, une femme claire-obscur, une dévoreuse en proie à la pâte de la couleur, à la coulure, à l'eau sale ou à la salure, une femme livrée au désastre de l'humide, une femme qui s'abandonne délibérément à la virginité malsaine des forêts, une femme mangrove qui plonge ses racines dans le suc tiède de la pourriture nourricière, une femme élastique, une femme sangsue, une femme alligator, une femme dévêtue, propre à se dissoudre dans la lumière de son aura aux reflets orangés striés de bleu cobalt.*

*Cette femme qu'il poursuit le pourchasse jusque sur les murs de son appartement qu'il occupe dans une grande ville du Nord.*

*Tard dans la nuit, la mer murmure dans l'espace d'espace qui s'ouvre autour d'elle.*

*Nuit et mer, c'est même chose, unies pour l'emporter et le rejeter là-bas sur la plage écrasée de soleil, déserte plus pour longtemps.*

*Il s'allonge ivre de fatigue. Une poignée de sable glisse entre ses doigts.*

*Des heures durant, la couleur a exploré la surface amère de ses souvenirs. Le sel sur sa peau*

*humide encore après la nage et maintenant le sable qui colle à son dos enserrant sa poitrine et ses jambes, son dos et ses reins, et le forcent à rester allongé immobile, là où il aime être : sur une plage de sable clair avec pour seules compagnes la mer et sa rumeur.*

*C'est que la mer insatiable se dédouble pour mieux le prendre. Le bleu de sa bouche s'ouvre aux dents d'écume qui lui caressent les pieds. Il veut se mettre nu, alors il jette son maillot de bain, et voici que la bouche bleue et les dents d'écume de la mer viennent lécher son sexe durci. Il gémit dans le soleil couchant. La mer avale tendrement la sève qui lui vient.*

*Revenu de ses rêveries, il émerge de son lit trop sec. Il se lève, et le jour frissonne, quand il jète un œil à la vitre pour s'assurer que la lumière est bien encore là.*

*La femme aux seins pointus, bouche souriante, reviendra le hanter ce soir.*

*Pour l'heure, elle marche seule sur la plage à sa recherche encore.*

*Ses pieds nus s'enfoncent mollement dans la fraîcheur du sable. La chaleur bientôt montera le long de ses jambes. Elle caressera ses reins et son échine. Elle mordra ses bras et son cou.*

*La chaleur et elle iront ainsi de ci de là. Des premiers arbres côtiers à la mer écumante.*

*Aphrodite renversée.*

*Aphrodite noire ébène sur la plage promise à l'éblouissement.*

*Elle marchera mollement bercée par le bruit des flots jusqu'à l'apercevoir lui, allongé dans le sable après la nage.*

*Chaque tableau qu'elle lui inspire s'en va dormir dans le creux de son ventre. Il lui faut la rejoindre au plus intime, pour ramener à la surface du jour l'achevé du tableau mûri dans les eaux matricielles.*

*C'est ainsi que chaque soir ils font l'amour sur la toile au grain tendre.*

*Et la couleur appelle la couleur, et la couleur bien vite lasse d'elle-même appelle puis renforce le contour des formes, et puis les formes des contours, comme les caresses à l'infini appellent les caresses qui appellent à l'envi des étreintes et des étreintes dissemblables.*

*Le bleu arrive en force. Il revient. Jusqu'à se perdre dans les yeux du vent.*

A peine avait-il tracé la dernière ligne qu'il se fit un jour nouveau dans la pièce. Au même instant, un petit garçon joufflu entra dans la bibliothèque, son espace de jeu favori, et sans un regard pour le peintre, son père, alla tout droit à sa maman endormie. Délicatement, il

tira sur la manche de la robe écarlate et il lui murmura à l'oreille quelque chose que même le fantôme ne put entendre. La jeune femme eut un léger gémissement, elle soupira d'aise, ouvrit des yeux vierges et eut aussitôt un sourire si radieux que le peintre détourna le regard un instant, pour mieux savourer son bonheur.

Le vieux tableau avait pris des couleurs durant la nuit et le miroir convexe placé en vis-à-vis avait des reflets jaunes d'or tout pareils à ceux que lançait dans le tableau le vieux verre admirablement ciselé rempli d'un vin jaune paille qui embaumait toute la bibliothèque. Les mains blanches avaient disparu, et le visage et les yeux. Ne subsistaient que les objets admirablement proportionnés et disposés dans l'espace tranquille d'une nature morte vieille de quatre siècles.

Ce qui advint immédiatement après fut un pur bonheur des yeux. L'enfant s'en alla tirer les lourds rideaux de serge. La vive lumière les éblouit tous les trois au même instant. Le peintre se leva et alla saluer sa femme. Il se pencha sur elle, en posant ses bras autour de son cou. Un baiser sur ses lèvres entrouvertes acheva d'éveiller la jeune femme tout à fait.

« J'ai fait un rêve cette nuit, mon amour, en ton absence. » Elle se leva et s'étira voluptueusement, avant de prendre à son tour son mari dans ses bras.

Elle ajouta : « Je crois que la pensée de toi ne me quittera jamais. » L'enfant regardait la scène en souriant. La fenêtre ouverte laissait planer dans la pièce redevenue sage le pépiement des oiseaux qui voletaient dans le printemps précoce. Le fantôme avait rejoint sa demeure de lumière là-bas quelque part entre vivre et écrire, où il lui paraissait désormais plus sage de séjourner à l'abri des regards indiscrets. Il pouvait désormais dormir tranquille en présence de cette femme qui l'avait vu naître et qui, maintenant, regardait son enfant avec amour.

La journée ensoleillée promettait d'être belle. On entendait la mer au loin.

### **A une mandoline**

Sa mère, comme de coutume, récurait une fois par semaine les sols de la maison où il vivait quand il était enfant. Alors, il pouvait voir, en action, ses mains rêches, desséchées par l'eau de Javel ; c'étaient des mains sèches et noueuses, et promptes à saisir avec une grande force. Malheur à celui ou celle qui aurait tenté de lever la main sur l'enfant qu'il était ! Elles auraient brisé net l'importun. C'était du moins le sentiment qu'il en avait alors. Il les regardait avec attention aussi quand elle épluchait les légumes ou bien quand elle empoignait une casserole de lait chaud. Il voyait sa mère faire preuve d'une grande détermination dans les gestes les plus simples et les plus anodins de la vie de tous les jours. Il admirait sa rapidité et sa précision dans l'exécution des tâches les plus humbles. Le mot humilité, il était alors à cent lieues d'en connaître le sens. Seule importait dans sa vie d'enfant l'assurance que manifestait sa mère quand elle faisait la cuisine ou quand elle



le lavait. Il ressentait un sentiment de sécurité absolue en présence de sa mère. Ses mains, plus nerveuses que puissantes, contrastaient en apparence seulement avec la gentillesse qui irradiait si souvent de son sourire. Quand elle souriait, elle avait les yeux qui pétillaient d'intelligence. Plus tard dans sa vie, il devait retrouver cette lumière dans les yeux du musicien qu'il aimait le plus, Jimi Hendrix. Il ne regardait pas sa mère sourire : elle lui souriait comme le soleil chauffe la terre, et il était cette terre bénie des dieux. La puissance tutélaire de sa mère s'exerçait vraiment dans tous les coins et recoins de la maison où il faisait bon vivre en ces temps difficiles. Ses mains exprimaient toute la sollicitude dont une mère est capable. Il lui semblait qu'elle était partout présente dans la maison, même quand elle était absente de la pièce où il se trouvait. Il ne se sentait jamais abandonné quand il était seul. Avec elle, très tôt, il avait appris à aimer ces moments de solitude, gros de retrouvailles et de câlins. Il n'apprendrait que plus tard l'étendue des sacrifices consentis par ses parents pour son bien-être.

Il jouait des heures durant autour de la maison, dans les allées de cailloux blancs du jardin ou bien dans la terre, une bêche ou une pioche à la main. Quand c'était la saison, il cueillait aussi des fruits mûrs ou trop verts ! Il manipulait de vieux outils rouillés, rêvait de faire du feu, gambadait au hasard en fredonnant, composait des bouquets de fleurs de trèfle pour sa maman.

Un jour qu'il était à deux pas du grand portail vert, il regardait avec admiration son père fendre du bois qu'il rassemblait dans un grand panier en osier. Son travail terminé, son père, dans la hâte d'en finir sans doute, avait soulevé cette brassée dos courbé, et ce qui devait arriver arriva. Un gémissement prolongé qui venait du fond de la gorge, le dos cassé en deux. Ce qui avait frappé l'enfant, c'était le gémissement de son père qui avait résonné comme un appel au secours, poussé quand il était déjà trop tard. Il n'en avait pas cru ses yeux et ses oreilles. Son père était cassé en deux à cause de sa maladresse. Au lieu de soulever dos droit, il avait courbé l'échine, ce qui avait été fatal pour son dos... Un gémissement, et puis son père cassé en deux, incapable de se redresser, cette image incroyable d'un père fort comme un dieu qui maintenant souffrait le martyr ! Image difficile à supporter, à admettre.

Maintenant encore, il voyait distinctement dans son souvenir la robe de chambre noire, à carreaux rouges et verts de sa mère prostrée dans l'unique fauteuil de la salle de séjour. Elle ne bougeait pas. Son père, gentiment, lui expliquait qu'il fallait laisser maman tranquille parce qu'elle avait très mal. C'était vrai, ses yeux étaient au bord des larmes. Il ne comprenait pas cette douleur dentaire qui tourmentait sa mère ; il s'arc-boutait contre ce phlegmon atroce qui faisait souffrir sa mère. Entre chair et gencive, un combat absurde faisait rage dont sa mère était le foyer involontaire. Elle avait posé sa main gauche sous son menton, le bras appuyé sur le fauteuil. Elle ne luttait pas contre la douleur ; elle la subissait en silence, la mâchoire gonflée par l'abcès. Son père restait debout à ses côtés. Il ne savait pas quoi faire ni quelle contenance prendre. Il était impuissant à soulager sa mère ne serait-ce qu'un peu. Il avait lui-même souffert à trois ans de terribles otites qui avaient eu raison, en partie, de son



oreille droite. Il n'entendait pas bien d'une oreille, ce qui l'avait amené à déformer les mots dans les premiers temps. Il n'y avait rien à faire, c'était irréversible. Il fallait lui parler en se tenant à sa gauche pour qu'il entendît au mieux. Il en était devenu taciturne et renfermé. Aucune tristesse à proprement parler, mais un goût prononcé pour la réserve. Il préférait écouter attentivement les autres avant de parler à son tour. Il ménageait sa mâchoire. Il ne savait pas encore que le maxillaire inférieur était mal implanté, ce qui devait à terme provoquer des acouphènes. C'est en parlant beaucoup plus que de coutume, au début qu'il enseignait, que le mal s'était déclaré. Il entendait mal, et parler trop longtemps et trop fort lui donnait des bourdonnements d'oreille !

Lui aussi connaissait l'impuissance, de longue date. Mais il y avait des joies. Quelque temps avant l'accident de son père, il avait déniché au grenier une mandoline en triste état que son père avait réduite en morceaux pour en faire du petit bois ! Il avait demandé à sa mère où était la mandoline. Son père en avait fait du petit bois, sans savoir qu'il aimait jouer avec. Il ne pensait pas à mal. L'instrument était mal en point et traînait dans le grenier. C'était un grenier spacieux, une espèce de chambre mansardée. Une lucarne y donnait sur le ciel, et sur le parquet usé, presque gris, on trouvait, posés avec soin, des oignons et des pommes, des noix et des coings. A ces odeurs agréables de fruits mûris se mêlait une poussière âcre qui flottait constamment dans l'air de cette pièce lumineuse ; elle flottait dans la lumière qui tombait de la lucarne en une chute sans fin. Il y avait cette féerie silencieuse qu'il ne se lassait pas d'admirer : la poussière habitait la lumière. Un jeu sans fin dont ses yeux d'enfants ne se lassaient pas avant un long temps. Quand tout de même il se lassait de regarder cet univers en suspension dans l'air et la lumière, bien assis contre la cloison du grenier, il prenait la mandoline sur ses genoux. Elle était froide ; ses reflets acajou lui donnaient envie de caresser ce bois froid. Elle était sans âge, comme si elle avait été posée dans le grenier de toute éternité. Il ne lui restait plus que deux cordes, mais c'était sans importance. Sous ses mains et sous la protection de son regard, elle était un objet fascinant, fragile et austère qui cachait en son sein une promesse d'intimité tendre, en dépit des sons aigrelets qu'il en tirait au hasard, comme malgré lui. Cet instrument avait un ventre ouvert par où regarder quelque chose d'invisible. Les sons aigrelets qui sortaient de son ventre contrastaient de façon saisissante avec la rondeur d'amande douce qu'il effleurait quand il prenait à pleines mains le corps de l'instrument. Il posait aussi fortement ses doigts sur le manche, ce qui lui donnait l'impression agréable d'être l'unique propriétaire de cet objet compliqué. Il produisait des sons, des bruits plus que des notes justes. Des bruits entre bois et métal qui n'avaient rien d'étranges. Comme au bord de l'eau, quand il lançait des galets plats pour les faire ricocher sur l'eau lustrale de la rivière, il prenait conscience de lui-même dans l'insouciance de ses jeunes années. Bien calée entre ses jambes qui devenaient froides au contact prolongé du bois, la mandoline se laissait faire. Ses doigts malhabiles lui soutiraient des sons discordants dont il s'enchantait. Il en avait voulu un peu à son père d'avoir détruit ce jouet insolite. Le grenier sans la mandoline n'avait plus tout à fait le même charme. Bientôt, ce serait au tour de la maison toute entière d'être rayée de la carte. De perte en perte, son enfance s'en est allée. Il ne reste plus rien. L'absence de sa mère lui pèse. Un jour ou l'autre, le moment viendra où lui aussi disparaîtra, et avec lui le sens de

tout ça, cette existence au jour le jour qui l'enchanté quand tout dépend de lui ou bien lui pèse quand il ne contrôle pas les évènements. Il garde le sentiment de légèreté, l'image de la poussière qui danse encore dans la lumière, les sourires de sa mère, le souvenir des balades en compagnie de son père au bord des rivières. Un ensemble de bonnes choses, vécues dans le bonheur ou le malheur, et qui lui donnent encore maintenant, jour après jour, le goût de vivre une vie qui conserve en son for intérieur toutes les saveurs et les odeurs de son enfance, une belle enfance passée entre la parole rectrice de son père et la pensée protectrice de sa mère. Impossible de tirer un trait sur ce passé. Il habitait, par un heureux hasard dans une rue peu passante qui s'appelait rue de Trey, au 44. Ce lieu et ces chiffres, il les ressentait encore maintenant, malgré l'éloignement des années, comme le commencement d'une libération. Il était libre à présent. Libre d'y penser, libre de l'oublier.

## Le souci

*La mutation du divers en univers est cette liberté laissée à l'absence, en grâce de quoi l'universel devient présent.*

Martin Heidegger

Me voilà pour ainsi dire dans l'absolue nécessité de témoigner de faits dont je n'ai pas été le témoin direct.

La mémoire à l'œuvre dans le simple souci du lendemain, n'est-ce pas la vie tout simplement, dans sa quotidienneté la plus simple, la plus ample aussi ?

Que mon souci me porte toujours vers cette demeure que je désespère d'habiter, me ramène sans cesse à cette expérience inaugurale de l'automne de toutes les saisons qui portent des fruits : arrivé en toute hâte - par la force de mon souci qui me prend littéralement par la manche - dans la maison imaginaire, me voilà aussitôt happé par le clair-obscur d'une pièce située tout au fond d'un long et large couloir - très nettement celui que j'ai connu dans ma prime enfance - pièce toujours négligée faute de temps, peut-être interdite, pièce ainsi jamais visitée dont j'ignore si elle est une chambre ou un salon, un lieu de repos ou de travail voire une simple antichambre, mais pièce qui semble m'attendre depuis toujours.

Entrer dans cette pièce me permettrait sans doute de construire une bonne fois la maison qui l'abrite depuis que je suis au langage.

\*

D'une montagne, d'un glacier, d'une falaise enneigée faire un massif de mots blancs que séparent des vertiges, des vides, des présences blanches qui poudroient sur les cimes du verbe aimer.

*Préserver pour perdre en bloc. Demeure le bloc. Bloc perdu.  
André du Bouchet.*

Cette beauté qui s'affiche, mais dont le cœur n'appartient qu'à nous, lente à venir, jamais arrêtée, jamais définitivement fixée dans une esthétique intangible, mais tangible ô combien, et de tous les chemins, comment en donner seulement l'idée ?

En sillonnant le réel habité de mots, en allant de livre en livre au-devant de la contradiction qu'est le tout autre qui me somme de ne jamais m'arrêter à lui. Le livre crée cette tension propice à la prise de parole qui m'enjoint d'écrire à mon tour : prise de parole contre, tout contre l'œuvre qui exalte ou agace.

D'un livre à l'autre, et à tous moments, s'ébauche un bond hors du donné initial et un saut par-dessus ce qui s'offre en délices, irrite la sensibilité en lui faisant sentir l'écart nerveux qui subsiste constamment entre la beauté des formes éprouvées et ce qu'il reste à dire au moment même où cela qui s'impose à la parole est proféré, en d'autres termes l'écart qui existe, chemine et creuse l'espace de la compréhension immédiate à la recherche d'une source peut-être originaire mais compromise dans la présence ici et là du temps imparti à ce qui se donne comme plus vaste que la vie vécue dans le temps même de vivre.

Ce qui s'impose à la parole, ce qu'il y a à dire impose la parole comme ultime recours, mais la prise de parole, elle, s'accompagne du sentiment qu'autre chose encore est à dire qui ne parvient jamais à la parole pour le bien-même de la parole unifiante qui ménage en elle-même un espace de liberté qui protège le divers, son frère de misère et de gloire, de sa trop grande sollicitude.

Sentiment qui se mue aussitôt en sensation qui déclenche le goût d'écrire dans la saveur des jours sillonnés de mots.

La parole, ainsi, serait toujours heureusement insuffisante.

Serait-ce dû à quelque censure ou ne serait-ce pas plutôt dû au fait que le multiple, le divers qui se condense brièvement dans le mot, dans la phrase, tourne en univers par quoi le multiple à nouveau s'affirme véhémentement ?

Dans cette perspective, la censure n'est qu'un déchet : tout ce que la parole a laissé de côté parce qu'il faut bien choisir. Mais d'où vient alors l'impression constante, en écrivant, que le choix fait n'est ni heureux ni malheureux, mais, s'imposant de toute nécessité, impose à la pensée l'oubli heureux de ce qu'elle a négligé ?

Ne subsiste de la cathédrale, à la fin, que les arcs-boutants qui s'appuient sur elle. Autant dire rien.

L'appétit de construction, alors, jette son dévolu sur le bloc de roche couvert de lichens laissé là dans un état d'attente millénaire, mais en pure perte, car la construction de langage qui l'installe dans l'espace en faisant monde autour d'elle ne parvient pas à dire ce qui, du rocher laissé là dans l'attente millénaire, nous touche, nous parle autrement que comme monde perdu.

L'absence n'est pas l'absent, mais la présence dans l'absent de ce qui, de lui, venant à lui, ne se présente pas, présence de l'absence que la parole ne désespère pas de dire.

Tout serait à jamais perdu, n'était l'universel singulier qui d'un trait, d'un geste fait un monde habitable qui demeure à portée de *ta* voix.